

Delly  
**Ourida**



**BeQ**

Delly  
**Ourida**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 230 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois  
Aélyls aux cheveux d'or  
L'orgueil dompté  
La maison des Rossignols  
Le sphinx d'émeraude  
Béregère, fille de roi  
Le roi de Kidji  
Elfrida Norsten

# **Ourida**

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

# **Première partie**

*La toile de l'araignée*

# 1

L'automobile de la princesse Falnerra montait lentement la côte qui s'allongeait entre les hêtres magnifiques, dorés par le soleil de juillet. Le petit prince Salvatore avait recommandé : « Surtout, allez doucement, Barduccio ! » Et, penché à la portière, il regardait les superbes futaies avec un vibrant intérêt qui se reflétait dans ses yeux, des yeux admirables, d'un brun chaud que traversaient de vives lueurs d'or.

C'était un garçonnet d'une dizaine d'années, mince, élancé, au fin visage mat, aux cheveux bruns formant des boucles épaisses et soyeuses. Près de lui se tenait assise la princesse Teresa, sa mère, dont le jeune et frais visage de blonde ne perdait rien au voisinage du long voile de grenadine et du bandeau blanc des veuves. La princesse Falnerra, née Thérèse de Montendry, était de par sa naissance, et plus encore par son

mariage, une fort grande dame. Mais il n'existait chez elle aucune morgue et son extrême bienveillance, sa grâce un peu indolente, mais toujours prête à l'accueil aimable, faisaient invariablement dire :

– Quelle femme charmante !

La vue de la forêt traversée par l'automobile semblait l'intéresser médiocrement. Toute son attention restait concentrée sur son fils. Salvatore était l'idole de cette jeune femme restée veuve à trente ans, après avoir patiemment supporté jusque-là le caractère difficile et autoritaire du prince Marino, son mari. Elle était aux pieds de ce petit être séduisant et volontaire, doué d'une rare intelligence et d'un cœur généreux, aimant, déjà chevaleresque, dont tous les désirs étaient accomplis sans qu'il eût presque le temps de les exprimer.

Ainsi, aujourd'hui, avait-il voulu faire cette promenade dans la forêt de Soreix, qu'il avait entendu vanter. La mère et le fils étaient donc partis dès le matin de La Bourboule, où la princesse faisait en ce moment une saison, et,



ayant déjeuné en route, ils se trouvaient au début de l'après-midi sous les puissantes frondaisons des hêtres dont Salvatore admirait tant la beauté, en précoce artiste qu'il était.

La princesse, ayant consulté sa montre, le prévint :

– Nous ne pourrons plus aller bien loin maintenant, mon chéri. Dans une demi-heure, une heure au plus, il faudra prendre le chemin du retour pour être à La Bourboule vers huit heures.

– Oh ! maman, que ce doit être beau l'automne ici ! Nous y reviendrons l'année prochaine ?

– Si tu veux, mon Salvatore... Mais je crois qu'il serait bon de dire à Barduccio d'aller un peu plus vite maintenant.

L'enfant eut un geste affirmatif et donna un ordre dans le porte-voix. Puis il se remit à contempler les futaies caressées de soleil qui, un peu plus vivement, défilaient sous ses yeux.

Pendant un quart d'heure, la voiture roula ainsi, le long de la route forestière qui,

maintenant, ne montait plus. Au bord du chemin, de temps à autre, des roches volcaniques se dressaient, noires et striées d'étroites coulées fauves. L'une d'elles, très haute, ne semblait pas avoir des assises fort solides, car elle vacillait quelque peu au passage des voitures. Mais elle était ainsi depuis des siècles, et les ingénieurs des ponts et chaussées avaient toujours déclaré qu'elle ne présentait aucun danger.

Or, cet après-midi-là, comme l'automobile de la princesse Falnerra arrivait à quelques pas d'elle, la roche branlante se pencha, s'affaissa brusquement... Le chauffeur n'eut même pas le temps de freiner. violemment, la lourde voiture heurtait l'obstacle et se renversait contre les arbres bordant la route.

Il y eut des cris de terreur... puis ce fut le silence.

Au bout de quelques minutes, une pâle tête d'homme émergea entre deux troncs d'arbres. Des yeux noirs, durs et inquiets, considérèrent un moment la voiture abattue. Puis l'être à qui

appartenaient cette tête et ces yeux commença de ramper sur le sol, en direction du lieu de l'accident.

Mais presque aussitôt, un juron s'échappa de ses lèvres...

Un aboiement de chien, un bruit de pas précipités, se faisaient entendre dans la partie du bois qui se trouvait de l'autre côté de la route. Alors l'homme se leva et détala prestement vers la profondeur de la forêt.

Quelques instants plus tard, un chien de chasse apparaissait, précédant un grand et robuste jeune homme au teint brun, aux cheveux fauves, qui tenait un livre à la main.

À la vue de l'automobile renversée, l'arrivant s'exclama :

– Un accident !... Ah ! les malheureux !

Il s'approcha et vit que le chauffeur, étourdi pendant quelques secondes par le choc, reprenait déjà ses sens. L'homme était tombé sur le valet de pied. Le jeune inconnu l'aida à se soulever, à sortir de la voiture. Puis il se pencha pour

regarder le valet. Celui-ci restait immobile, et le sang coulait abondamment de son front qui avait été violemment projeté contre un tronc d'arbre.

– Aidez-moi à le retirer de là ! dit le jeune homme au chauffeur.

Celui-ci objecta :

– Il y a Madame la princesse et le petit prince dans la voiture. Il faudrait voir tout de suite...

– Sortons d'abord de là ce malheureux garçon. À nous deux, ce sera fait en un instant.

Quand le valet fut étendu au bord de la route, les deux hommes ouvrirent la portière de la voiture renversée. Le petit prince était tombé sur sa mère. Il se trouvait évanoui, mais, au premier abord, ne paraissait pas blessé. La princesse, par contre, avait le visage couvert de sang.

L'inconnu et le chauffeur enlevèrent l'enfant et le posèrent sur le sol. Puis tous deux s'occupèrent de faire sortir la jeune femme de la voiture. Ce fut chose plus longue ; mais enfin elle s'accomplit et, bientôt, la blessée fut étendue à quelques pas du valet. Alors le jeune étranger

s'occupa, fort adroitement, de leur poser un pansement provisoire. Pendant ce temps, le chauffeur faisait rapidement revenir à lui son petit maître. L'enfant avait été seulement étourdi par la commotion. Il ouvrit bientôt les yeux et, voyant le chauffeur penché vers lui, demanda presque aussitôt :

– Qu'y a-t-il, Barduccio ?

– Un petit accident, Altesse... La voiture a buté sur un obstacle... Mais Votre Altesse n'est pas blessée...

– Et maman ?

Salvatore se soulevait, jetait un regard inquiet autour de lui... Il aperçut la princesse étendue un peu plus loin, le visage sanglant. Un cri d'angoisse jaillit de ses lèvres. Avant que Barduccio eût pu essayer de l'en empêcher, il se mettait debout et s'élançait vers la forme inanimée.

– Maman ! Maman !

Il s'agenouillait, penchait vers elle son fin visage altéré. L'inconnu dit d'un ton

encourageant :

– Ne vous tourmentez pas trop, mon cher enfant. Je crois que Madame votre mère a été blessée par des éclats de vitre, mais sans gravité. Il n'en est pas de même pour ce pauvre homme. Je crains fort qu'il ait une fracture du crâne.

Tout en parlant, il commençait de bander avec un mouchoir la joue de la princesse, qui paraissait très fortement entaillée. Salvatore l'aidait avec beaucoup d'adresse, en maîtrisant énergiquement son émotion. Quand ce fut fait, l'inconnu se releva et se tourna vers le chauffeur qui considérait avec consternation son compagnon étendu sans mouvement, le visage livide, le front ceint d'un bandage improvisé qui déjà apparaissait tout sanglant.

– Je vais aller chercher du secours pour emmener les deux blessés chez mon oncle, au château de la Roche-Soreix. C'est l'habitation la plus proche et ils y trouveront les soins nécessaires... Vous, demeurez ici jusqu'à mon retour.

Puis s'adressant à Salvatore, le jeune homme

ajouta :

– Vous allez venir avec moi, mon enfant.

Mais le petit prince secoua négativement la tête.

– Non, merci, monsieur ; je resterai près de ma mère jusqu'à ce qu'on vienne la chercher.

L'inconnu enveloppa d'un regard intéressé la charmante physionomie très résolue.

– Soit, comme vous le voudrez. D'ailleurs je n'en ai pas pour très longtemps. La Roche-Soreix est à vingt minutes d'ici, en marchant bon pas, comme je vais le faire... À tout à l'heure, mon cher enfant... et ne vous inquiétez pas trop.

Le garçonnet, d'un geste spontané, lui tendit sa fine petite main de patricien.

– À tout à l'heure, monsieur. Le prince Falnerra vous sera toujours reconnaissant de l'aide que vous apportez à sa mère et à lui.

Ceci fut dit avec une instinctive noblesse et une grâce frappante qui déjà faisaient de ce jeune être une personnalité très à part.

En s'éloignant sous les hautes futaies entre lesquelles se glissaient de longues coulées lumineuses, l'inconnu se murmurait à lui-même : « Le prince Falnerra... Eh ! c'est là une des plus vieilles et des plus puissantes familles de l'aristocratie romaine ! Il est charmant, cet enfant, et il aurait été bien dommage qu'il fût endommagé par ce terrible accident ! »



Le château de la Roche-Soreix, bâti au début du XIII<sup>e</sup> siècle par les sires de Varouze, s'élevait sur un plateau volcanique dominant presque à pic la profonde vallée au fond de laquelle bouillonnait une torrentueuse rivière et où se groupaient les maisons du village de Champuis. Il avait conservé son apparence de logis féodal, en dépit de quelques remaniements sans importance et d'une galerie surmontée d'un étage que Jacques-Elie, troisième comte de Varouze, avait fait construire à la suite de la chapelle. La pierre volcanique dont était constituée la vieille demeure lui donnait un aspect fort sombre, que ne contribuait pas à atténuer le voisinage des pins et des hêtres séculaires formant le parc sauvage et pittoresque, clos de murs bas et croulants, après lequel commençait aussitôt la forêt. À l'intérieur, il conservait de beaux vieux meubles appartenant à différentes époques, quelques riches pièces

d'orfèvrerie, de précieux émaux limousins et des tapisseries des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, fort prisées des connaisseurs.

Le maître actuel de la Roche-Soreix, le comte Marcien de Varouze, laissait volontiers visiter les parties intéressantes de cette demeure qui lui était chère et où il résidait presque constamment. Âgé d'une cinquantaine d'années, il paraissait plus jeune, car il était de complexion robuste et s'entretenait alerte, vigoureux, par de longues promenades et, à l'automne, des journées de chasse dans la forêt dont une partie était sa propriété.

Cet après-midi-là, installé sous l'élégante colonnade de la galerie, M. de Varouze parcourait une revue d'art apportée par le dernier courrier. Devant lui s'étendait un grand parterre aux bordures de buis, où les roses s'épanouissaient en abondante floraison. Des ifs taillés en boules alternaient avec de gracieuses urnes de pierre juchées sur un piédestal, au long de ce parterre qui s'arrêtait à une grande vasque décorée de sculptures, adossée au mur d'enceinte

couvert d'un sombre revêtement de lierre.

L'ombre s'étendait sur cette partie du château, située à l'est... Une jeune femme qui arrivait là, suivie d'un petit garçon de neuf à dix ans, s'écria d'une voix chantante et douce :

– Décidément, cet endroit est le plus agréable de votre logis, mon oncle.

Elle s'avança vers la galerie d'un pas glissant. Très mince, de taille au-dessous de la moyenne, elle avait dans l'allure une souplesse ondulante. Le visage mat et menu, aux traits peu réguliers, n'attirait pas l'attention au premier abord. Mais l'on remarquait vite l'expression caressante, la séraphique douceur des yeux ni bleus ni verts, sur lesquels tombaient de molles paupières mates, et le sourire gracieux des lèvres longues et roses, qui découvraient de fines petites dents pointues.

Le comte s'informa :

– Vous venez travailler ici, Angelica ?

– Si je ne vous dérange pas, oui, mon oncle.

– Vous savez bien, ma chère enfant, que je suis toujours heureux de vous voir.

Il attachait sur elle un regard d'affectueux intérêt. La jeune femme murmura d'une voix que l'émotion semblait briser :

– Vous êtes si bon ! Si bon pour moi et mon cher petit !

Des larmes montaient à ses yeux. Elle les tamponna avec un petit mouchoir fin qu'elle sortit vivement de son corsage. Puis elle s'assit près du comte dont la main s'étendit, serra fortement la sienne.

– J'ai eu grand plaisir à vous rendre service, Angelica. Vous êtes pour moi une compagnie très agréable, vous aidez parfaitement ma vieille Agathe à tenir ma maison... Quant à votre fils, il est charmant, très bien élevé... Oui, c'est un plaisir pour moi, en même temps qu'un devoir, d'accueillir sous mon toit la veuve de Félix d'Artillac, ce neveu très cher de ma pauvre Emmeline.

Angelica dit d'un ton suave, qu'accompagnait le plus reconnaissant des regards :

– C'est que vous êtes si parfaitement bon, je le

répète ! Mais oui, cher oncle, je veux aujourd'hui vous parler en toute franchise... Figurez-vous que je crains...

Elle s'interrompt, comme hésitante.

M. de Varouze se pencha vers elle.

– Quoi donc ?

– Eh bien ! que cette affection dont vous m'honorez porte ombrage à M. Gérard.

Le comte eut un geste de stupéfaction.

– À quoi pensez-vous là ? Gérard est une nature généreuse, incapable de jalousie. Je me demande ce qui a pu vous donner cette idée, Angelica ?

– Je le trouvais plutôt froid...

– C'est sa nature. Mais il ne peut faire autrement que d'apprécier les qualités si nombreuses et si charmantes dont vous êtes pourvue... Voyons, ma chère enfant, puisque nous sommes sur le chemin des confidences, laissez-moi vous dire le rêve que j'ai formé...

Il jeta un coup d'œil vers le petit garçon.

Celui-ci errait dans le parterre avec la même allure de souplesse féline qui distinguait sa mère.

M. de Varouze reprit :

– Oui, j’ai rêvé, mon enfant, de vous voir devenir la femme de mon neveu.

– Oh ! mon oncle... mon oncle !

Elle joignait les mains et rougissait d’émotion, en attachant sur le comte des yeux mouillés de larmes.

Il lui prit la main en demandant affectueusement :

– Mon projet vous conviendrait-il, Angelica ?

– Pouvez-vous le demander ?... Un homme sérieux, de haute valeur intellectuelle, qui serait un véritable soutien pour moi... qui m’aiderait si bien à élever mon petit Lionel...

Puis, après un court silence, elle ajouta mélancoliquement :

– Mais M. Gérard ne sera probablement pas de mon avis. Je suis presque sans fortune, j’ai un enfant...

M. de Varouze l'interrompit d'un ton péremptoire :

– Gérault m'a dit naguère – et je l'approuve entièrement sur ce point – qu'il ne regarderait pas à la question d'argent pour épouser une femme qui lui plairait... Il a une bonne aisance et ma fortune lui reviendra après moi. Ce sera là de quoi vivre très confortablement, même avec ce petit-là et les autres enfants que vous pourrez avoir.

Une lueur brilla, pendant quelques secondes, dans les prunelles changeantes de M<sup>me</sup> d'Artillac... Ses mains longues, blanches et très étroites, ses mains souples aux ongles brillants s'agitèrent un peu, sur la robe de voile noir, en un geste de sournoise avidité.

Puis elles se joignirent de nouveau, tandis que la jeune veuve murmurait avec émotion :

– Quoi qu'il arrive, jamais je n'oublierai votre admirable générosité, votre parfait désintéressement !

Une femme de chambre apparut à ce moment,

portant le plateau du thé. Pendant qu'elle le posait sur la table, le petit garçon se rapprocha. Il avait cueilli une rose, choisie entre les plus belles, et l'attachait à sa petite blouse de tussor.

M<sup>me</sup> d'Artillac dit d'un ton de reproche :

– Tu sais que je t'ai défendu de rien cueillir ici, Lionel !

L'enfant glissa vers M. de Varouze le regard câlin de ses yeux étonnamment semblables à ceux de sa mère.

– Vous voudrez bien me pardonner, mon oncle ? Elle me faisait tant envie !

– Oui, pour une fois, je te passe cela. Mais ne prends pas l'habitude de t'adjuger mes plus belles fleurs, mauvais sujet... Viens ici !

Le ton n'avait rien de sévère, et un indulgent sourire se dessinait sous la moustache grisonnante du comte.

Lionel s'approcha et vint appuyer contre le bras de M. de Varouze sa joue mate. Le comte se mit à caresser les cheveux, coupés ras, très noirs comme ceux d'Angelica, tout en disant à celle-



ci :

– Voici bientôt le moment où il nous faudra décider ce que nous ferons pour l’instruction de ce petit-là, ma chère enfant.

– Mais je m’en remets entièrement à vous pour cela, mon oncle ! Avec une admirable bonté, vous voulez bien vous charger de tous les frais que nécessitera l’éducation de Lionel. Il est donc trop juste que...

– Mais non, mais non, Angelica, je veux que vous preniez une décision tout à fait conforme à vos idées... Mettrons-nous ce petit interne dans un bon collège de Clermont, ou prendrons-nous pour lui un précepteur ?

Elle sembla réfléchir un moment, les yeux cachés sous ses molles paupières... Puis, soulevant celles-ci, elle dit avec un regard d’angélique douceur :

– Puisque votre générosité sans limite me laisse le choix, cher oncle, j’avoue que j’aimerais beaucoup mieux le précepteur. Ainsi, je pourrais garder près de moi mon petit Lionel, dont la santé

est un peu délicate et qui souffrirait tant d'être séparé de sa mère.

– Eh bien ! c'est convenu, mon enfant. Dès ces jours-ci, je demanderai à M. le curé de Champuis de s'informer au sujet d'un ecclésiastique susceptible de remplir ce poste.

Angelica eut une légère contraction de ses sourcils noirs. Mais elle ne protesta pas et dit simplement :

– Oui, nous nous informerons, de côté et d'autre... Rien ne presse, à quelques mois près, car Lionel travaille très bien avec moi.

– Oh ! certainement ! Il ne faut pas prendre n'importe qui... Mais l'existence ne vous paraîtra-t-elle pas bien dure, bien ennuyeuse, cet hiver, dans ma vieille demeure éloignée de toute distraction ?

– Oh ! mon oncle, que m'importe la distraction, maintenant !

Elle éleva ses mains jointes et soupira longuement.

– ... J'ai perdu mon pauvre Félix, je suis venue

à vous brisée, cherchant un refuge, souhaitant une aide pour m'aider à élever mon fils. Voilà seulement ce que je sollicitais de vous, car pour subvenir à mon existence et à celle de mon chéri, j'étais résolue à travailler, jour et nuit s'il le fallait... Mais vous ne l'avez pas voulu. Vous m'avez dit : « En souvenir de ma pauvre femme, la veuve et le fils de Félix d'Artillac vivront sous mon toit, à mes frais. » Quel sort pour nous, qui n'avions en perspective que la gêne et la médiocrité ! La Roche-Soreix nous apparaissait comme un paradis... et vous, mon oncle, comme le meilleur, le plus délicat des parents.

La voix douce trembla d'émotion et le regard s'emplit de reconnaissance pathétique.

M. de Varouze dit avec une brusquerie affectée :

– Allons, allons, ne parlons plus de cela, ma chère Angelica ! Je suis très satisfait de voir sous mon toit la femme intelligente et charmante que vous êtes et ce gentil garçon...

À ce moment Lionel annonça :

– Voilà M. Gérard.

Le jeune homme, qui venait de secourir les occupants de l'automobile sur la route de la forêt, contournait le mur du principal corps de logis et se dirigeait vers la galerie. M. de Varouze lui cria joyeusement :

– Tu viens prendre le thé avec nous, Gérard ?  
Il y a une tasse pour toi.

Mais le jeune homme répondit, tout en continuant d'avancer :

– Non, mon oncle, je viens chercher du secours pour des blessés.

– Des blessés ?

– Oui, des étrangers dont l'automobile vient de verser, eu butant contre la pierre branlante qui s'est écroulée en travers de la route.

M. de Varouze sursauta :

– Comment, la pierre branlante s'est écroulée ?

– Oui... Sans doute la trépidation des automobiles qui passent souvent là, maintenant,

a-t-elle déterminé cette chute. La jeune femme qui se trouvait dans la voiture avec son fils – la princesse Falnerra, paraît-il – est blessée, peu sérieusement, je l'espère. Le petit garçon, lui, n'a rien et le chauffeur non plus. Mais je crains que le valet de pied ne soit dans un état grave.

M<sup>me</sup> d'Artillac s'exclama :

– Vous dites, la princesse Falnerra ?

– Oui, madame... La connaissez-vous ?

– De nom seulement, et un peu de vue, pour l'avoir aperçue parfois à Rome. C'est une très grande dame... Les princes Falnerra appartiennent à la plus ancienne aristocratie ; ils ont eu des alliances avec plusieurs familles souveraines d'Europe, et ont droit au titre d'Altesse qui leur a été concédé, je crois, au XVI<sup>e</sup> siècle, par je ne sais plus quel pape. J'ai lu cela il y a quelques années dans une revue illustrée que recevait mon pauvre Félix. Mais il s'agit, pour le moment, d'aller au secours de ces malheureux !

Elle se levait tout en parlant... M. de Varouze demanda :

– As-tu donné des ordres, Gérard, pour qu'on les amène ici ?

– Oui, mon oncle. J'ai dit d'atteler la calèche à cet effet. Pendant ce temps, Gaspard ira à bicyclette chercher le docteur Miquel.

– Très bien... Il faut maintenant qu'Agathe prépare des chambres...

– Je lui ai dit aussi, mon oncle.

M<sup>me</sup> d'Artillac déclara :

– Je vais l'aider, voir à organiser tout cela le mieux possible.

Gérard dit froidement :

– Ne vous dérangez donc pas, madame ; Agathe est très au courant et saura fort bien faire le nécessaire.

– M<sup>me</sup> d'Artillac le saura encore mieux, mon cher ami...

M. de Varouze se levait à son tour, en prononçant ces mots. Il avait, comme Gérard, la taille haute et robuste. D'ailleurs, les traits nobles et fermes, le front très volontaire, sous les

abondants cheveux fauves grisonnants chez le comte, l'allure décidée, tranquille, étaient identiques chez l'oncle et le neveu. Mais Gérard avait dans le regard une flamme d'énergie et d'intelligence qui n'existait pas au même degré en celui de M. de Varouze.

Le châtelain poursuivit :

– Agathe n'a plus ses jambes ni ses bras de vingt ans et son service laisse parfois un peu à désirer. Aussi est-il bon qu'une surveillance discrète s'exerce à ce sujet. Angelica veut bien s'en charger, avec sa complaisance habituelle.

Gérard dit avec une impatience contenue :

– Vous ne craignez donc pas de blesser une vieille et fidèle servante, mon oncle ?

M. de Varouze le regarda d'un air étonné.

– La blesser ?... Où prends-tu cela, mon ami ?... M<sup>me</sup> d'Artillac met le plus grand soin à ne pas froisser une susceptibilité commune à tous ces anciens serviteurs, et tout à fait excusable, d'ailleurs.

Angelica appuya d'un ton convaincu :

– Oh ! absolument excusable !

Gérault dit sèchement :

– J'avoue ne m'être aperçu d'aucune défaillance dans le service d'Agathe.

En attachant sur lui son doux regard, M<sup>me</sup> d'Artillac répliqua :

– Les hommes n'ont généralement pas la compétence nécessaire pour juger cela, cher monsieur. Bien des petits détails leur échappent, alors que nous autres femmes nous en apercevons aussitôt... Mais d'ailleurs, je suis toute disposée à laisser Agathe agir à sa guise. Mon seul désir, en remédiant à quelques-uns de ses petits oublis, était de rendre service à cette excellente femme, tout en procurant plus de confort à l'existence de mon oncle. Du moment où vous croyez que cela puisse lui être désagréable, monsieur, je m'abstiendrai à l'avenir de cette aide que je lui donnais si volontiers.

Il n'y avait aucune trace d'amertume, de froissement, de contrariété dans l'accent et la physionomie de la jeune femme.



M. de Varouze dit vivement, tout en jetant un coup d'œil mécontent vers son neveu :

– Quelle idée, ma chère enfant ! au contraire, je tiens absolument à ce que vous continuiez de diriger mon intérieur, privé depuis des années d'une maîtresse de maison, hélas !... Agathe s'y fera, d'autant mieux que vous apportez certainement à cette tâche toute la douceur et la discrétion qui sont chez vous qualités dominantes.

M<sup>me</sup> d'Artillac murmura, avec un air de gracieuse confusion :

– Vous êtes d'une bonté, d'une indulgence incomparables, mon oncle !

Gérault eut vers elle un regard de défiance irritée... Il dit brusquement :

– Je vais voir où en est Léonce et le presser un peu, car il faut aller enlever le plus tôt possible les blessés de là-bas.

Il tournait déjà les talons, quand son oncle demanda :

– Qui emmènes-tu pour t'aider ?

– Personne, mon oncle. Le chauffeur de ces étrangers suffira pour porter à nous deux la princesse et le domestique dans la voiture.

Il s'éloigna dans la direction des communs du château... M<sup>me</sup> d'Artillac fit un mouvement pour se rasseoir. Mais M. de Varouze lui dit d'un ton d'affectueuse autorité :

– Allez voir ce que prépare Agathe pour nos hôtes, ma chère Angelica... Et au cas où elle se montrerait un peu revêche, dites-le-moi, pour que je lui fasse la morale.

– Oh ! cher oncle, je ne vous donnerai pas cet ennui !... Mais je saurai toujours m'arranger avec elle, du moment où je serai assurée d'avoir votre approbation.

Sur ces mots, qu'accompagnait le plus doux sourire, Angelica s'éloigna, en compagnie de Lionel qui s'était pendu à son bras... M. de Varouze la suivit des yeux en murmurant : « Quelle femme charmante !... Quel agréable caractère !... Mais Gérard est vraiment peu aimable pour elle... Il faudra que je lui parle à ce sujet. »

### 3

Deux heures plus tard, les victimes de l'accident étaient confortablement installées au château de la Roche-Soreix.

Le médecin du village de Champuis, accouru à bicyclette, avait aussitôt examiné les blessés. Il constata chez le domestique une fracture du crâne qui ne laissait pas d'espoir de guérison... Quant à la princesse, son état ne présentait aucune gravité, au point de vue de la blessure. Mais la commotion nerveuse semblait avoir été forte, et il convenait également de se réserver au sujet de lésions internes possibles.

Le petit prince refusait de quitter sa mère et demeurait assis près du lit, tenant la main de la jeune femme qui le regardait avec une tendresse inquiète... M<sup>me</sup> d'Artillac, en possession d'un diplôme d'infirmière, avait revêtu la blouse blanche et s'occupait d'exécuter les prescriptions

du médecin. Elle allait et venait sans bruit, souple et alerte, très adroite, inaltérablement calme et gracieuse... Et les jours suivants, elle continua de donner ses soins à la princesse, de concert avec la première femme de chambre de celle-ci qu'un télégramme avait été avertir à La Bourboule.

Le valet de pied avait succombé quarante-huit heures après l'accident. M. de Varouze et son neveu s'occupèrent de faire transporter aussitôt le corps en Italie, où le défunt avait sa famille. La princesse ne fut pas informée de cette mort. Bien que son état ne présentât décidément pas de gravité, elle demeurait très nerveuse à la suite de cette secousse et avait besoin de grands ménagements.

Salvatore, assuré que sa mère n'était pas en danger, avait consenti à faire connaissance avec Lionel d'Artillac. Les deux enfants jouaient dans le parc. Lionel se montrait fort souple et fort empressé à l'égard du petit prince, enfant bien élevé, mais de nature assez volontaire, ayant coutume, en outre, de se voir l'objet des adulations de son entourage... Il avait d'ailleurs

beaucoup de charme et une très vive intelligence. Déjà ce descendant des Falnerra témoignait de dons artistiques fort remarquables, particulièrement pour la musique. Son caractère était réservé, fier sans morgue. Toujours poli à l'égard de tous, il ne témoignait de sympathie qu'à Gérard de Varouze, le neveu du châtelain.

– Vous me plaisez beaucoup, lui disait-il avec cette grâce à la fois enfantine et déjà très « grand seigneur » qui faisait de lui un petit être fort séduisant.

Gérault lui rendait cette sympathie spontanée. Il déclarait à son oncle :

– Je n'ai jamais vu un enfant plus charmant et plus admirablement doué, à tout point de vue.

M. de Varouze et le jeune homme se préoccupaient de connaître l'auteur de l'attentat contre la princesse Falnerra et son fils... Car il ne pouvait exister de doute à ce sujet : quelqu'un avait préparé la chute de la pierre branlante, par un habile travail dont on avait retrouvé les traces... En outre, des pas d'homme se discernaient aux alentours.

La police, prévenue, recherchait le coupable... Et, une huitaine de jours après l'accident, un garde forestier se présenta au château, apportant un objet trouvé par lui dans l'herbe, au pied d'un arbre.

C'était un étui à cigarettes en argent, d'un travail élégant. Dans un écusson étaient gravées deux initiales : O. M.

Le garde avait été introduit dans la bibliothèque, où se trouvaient réunis après le déjeuner M. de Varouze, Gérard, Angelica et les deux petits garçons... M<sup>me</sup> d'Artillac, assise près d'une fenêtre, se leva pour venir voir l'objet que tenait le châtelain. Penchée sur l'épaule de celui-ci, elle regarda... Et son visage frémit, ses paupières s'abaissèrent rapidement sur les yeux qu'envahissaient la stupéfaction et l'angoisse...

M. de Varouze fit observer :

– Ceci n'appartenait pas à un malfaiteur vulgaire.

– À moins qu'il soit le produit d'un vol, dit Gérard.

– C'est en effet très possible... Mais tant qu'on ne saura rien par rapport au coupable, il sera impossible d'être assuré si l'attentat avait seulement pour but de dévaliser ces riches étrangers, ou bien si quelque autre motif dirigeait le criminel.

– La princesse pourra peut-être donner une indication à ce sujet... Au cas où elle se connaîtrait quelque ennemi, il y aurait là une piste à suivre.

Salvatore avait abandonné le livre qu'il parcourait et suivait l'entretien avec attention... Se levant tout à coup, il s'approcha de M. de Varouze.

– J'ai déjà manqué mourir deux fois par accident, dit-il de sa voix claire et harmonieuse.

– Comment cela, prince ?... Voulez-vous nous le raconter ?

– Certainement, monsieur... Il y a trois ans, un petit pont sur lequel je passais presque tous les jours avec ma gouvernante s'est écroulé un instant avant que j'arrive et le domestique, qui

me précédait par hasard ce jour-là, a été précipité dans la rivière. Heureusement, il a pu se sauver, mais à grand-peine... L'année dernière, chez ma tante de Larçay, comme je me promenais avec mes cousins dans un sentier du parc, quelqu'un a tiré un coup de revolver du haut du mur qui entoure la propriété. La balle est passée tout près de moi et a été se loger dans un tronc d'arbre.

Gérault demanda :

– Vous ne savez pas, prince, quel peut être celui qui vous en veut ainsi ?

L'enfant secoua la tête.

– Non, pas du tout... et maman non plus.

– Nous arriverons peut-être à le découvrir...  
En tout cas, vous êtes bien en sûreté ici.

Salvatore eut un fier mouvement de tête, en répliquant :

– Oh ! je n'ai pas peur !

Il se pencha pour regarder l'étui que M. de Varouze tenait entre ses doigts... M<sup>me</sup> d'Artillac, debout derrière le châtelain, continuait d'attacher sur cet objet un regard dont elle contenait la vive



préoccupation.

– Il faudra remettre ceci à la justice, Gérard, dit le comte en le tendant à son neveu.

– N'est-ce pas plutôt Maingal qui devrait faire cette remise, mon oncle ?

Mais le garde déclara :

– S'il vous plaît, monsieur Gérard, j'aimerais mieux que vous gardiez ça ici. Depuis la mort de ma femme, il arrive souvent qu'il n'y a personne à la maison, et la chose serait plus en sûreté chez vous.

– Eh bien ! c'est facile, mon garçon... Range cela, Gérard... tiens, dans cette bibliothèque, derrière les livres. Demain, tu iras le porter à Clermont, puisque tu es convoqué chez le juge d'instruction au sujet de cette même affaire.

Dans la soirée de ce jour, tandis que M. de Varouze et son neveu se promenaient en fumant dans le jardin, le comte demanda à brûle-pourpoint, eu s'arrêtant brusquement au milieu d'une allée :

– Gérard, pourquoi es-tu si froid à l'égard de M<sup>me</sup> d'Artillac ?

Le jeune homme devait être préparé à cette question, car il répondit sans hésiter :

– Mais parce qu'elle m'est très peu sympathique, mon oncle.

– Vraiment, je ne comprends pas cela !... Elle est fort gracieuse, très intelligente, sérieuse, distinguée...

– Et fausse autant qu'on peut l'être.

M. de Varouze eut un mouvement de surprise indignée.

– Gérard !... Comment oses-tu porter un tel jugement ?... Fausse, Angelica !... Mais où as-tu été chercher cela ?

Gérard dit avec une irritation contenue :

– Elle vous aveugle... elle vous flatte... Oh ! c'est une habile créature !

M. de Varouze mit durement la main sur l'épaule de son neveu.

– Je te défends de parler ainsi d'une jeune

femme très méritante, digne de tous les respects !... Et moi qui croyais si bien te voir partager mon opinion à son égard !... j'avais même formé un rêve...

Il jeta un coup d'œil sur la physionomie froide et durcie de Gérard... Comme celui-ci gardait le silence, M. de Varouze reprit.

– Oui, j'avais rêvé de te voir devenir l'époux de cette charmante Angelica.

Gérard eut un rire sourd.

– Elle aussi, très probablement... Mais voilà, je suis réfractaire à ses mines de chatte aimable... Je le suis d'autant plus que j'ai déjà fait choix de celle qui sera ma femme.

– Vraiment ?... Sur qui se portent tes vues ?

Le ton était sec et mécontent... Gérard fronça les sourcils, mais répondit avec calme :

– Il y a quatorze ans, un honorable commerçant français, M. Paul Janvier, se trouvait à Damas au moment de troubles suscités par un parti d'Arabes fanatiques. Il y recueillit une petite fille de quatre ans, que des misérables

s'apprêtaient à égorger... Peu après, il apprit que cette enfant était la fille d'un Arabe de très noble race, Abd el-Saghri, possesseur de grandes richesses. Le malheureux avait été assassiné, en même temps que sa femme et ses deux fils. Son frère – peut-être l'instigateur du crime – s'était emparé de ses biens... Ce fut en vain que, plus tard, M. Janvier s'efforça de faire rendre justice à l'orpheline... Et comme le Français ne cessait d'insister, il obtint enfin cette réponse :

« – Nous nous sommes assurés qu'Ali-ben-Mohammed, de par les lois arabes, est bien le légitime héritier de son frère.

« M. Janvier comprit alors que toute tentative resterait inutile, le personnage devant être puissamment protégé... D'accord avec sa femme, il résolu de pourvoir à l'éducation de l'orpheline. Celle-ci fut élevée dans un couvent français d'Alep. Aujourd'hui, elle a dix-huit ans. Sa beauté est ravissante. Elle est douce, timide, d'une grande distinction de manières... je l'ai vue chez M. Janvier, pendant un séjour que j'ai fait à Alep il a quelques mois. Très vite, je l'ai aimée.

Toutefois, je voulais réfléchir avant de prendre une décision. Celle-ci étant maintenant bien établie, je n'attends plus que votre consentement, mon oncle, pour retourner à Alep et demander à M. Janvier la main de sa pupille.

M. de Varouze avait écouté son neveu avec stupéfaction, mais sans l'interrompre... Aux derniers mots, il dit avec un accent de colère contenue :

– Ainsi donc, voilà trois mois que tu es ici, et tu ne m'as encore rien dit de tes projets ?... de tes projets insensés !...

– Mon oncle !

– Oui, insensés, je le répète !... Comment, toi, un Varouze, de bonne race française et catholique, tu songerais à épouser une Orientale, une fille de musulmans ?

– Medjine a été élevée dans la religion catholique, et elle est très française d'éducation, d'habitudes, de sentiments. Sous le rapport de la famille, de la race dont elle est issue, j'ai pris tous les renseignements désirables et je me suis

convaincu qu'elle était en tout point fort digne de porter le nom de Varouze.

– Il n'en reste pas moins que son atavisme oriental risque de ne pas s'accorder avec le nôtre... En outre, elle doit être sans fortune aucune, d'après ce que tu me dis ?

– M. Janvier lui donnera une dot de vingt mille francs. C'est tout ce qu'il peut faire, car il a des neveux dans une position très médiocre, auxquels il lui faut également accorder une aide pécuniaire... Mais cette question est secondaire pour moi. J'ai une centaine de milliers de francs de l'héritage de ma mère ; nous vivons très bien avec cela, en y joignant le produit de mes ouvrages, peu considérable encore, mais que j'espère voir augmenter.

M. de Varouze leva les épaules, en jetant sur son neveu un regard d'où la vive contrariété se mélangeait d'affection.

– Tu sais bien que tu es mon héritier, mauvaise tête ! Mais j'avoue que ce mariage-là ne me conviendrait pas du tout ! Je voudrais autre chose pour toi... En admettant que M<sup>me</sup> d'Artillac

ne te plaise pas, il ne manque pas de charmantes jeunes personnes, dans notre pays...

Gérault l'interrompt, d'un ton respectueux, mais très ferme :

– C'est Medjine que j'aime, mon oncle... Et je vous affirme que vous ne regretterez jamais de l'avoir pour nièce.

– À savoir !... Enfin, tu m'as bien étonné, mon cher, et j'ai besoin de réfléchir, moi aussi, avant de te donner mon consentement... Il est vrai que celui-ci n'est pas nécessaire, en principe ; mais comme je t'ai tenu lieu du père que tu as perdu, je me crois quelque droit à ta déférence.

Gérault prit la main de son oncle et la serra fortement, en disant d'une voix dont l'émotion changeait un peu les vibrations impérieuses :

– J'ai toujours essayé d'être pour vous un bon fils, cher oncle. Mon caractère indépendant vous a peut-être froissé parfois ; mais je crois ne vous avoir jamais donné occasion de douter de mon affection.

– Non, jamais, mon cher enfant. De ton côté,

tu sais que tu peux compter sur la mienne. Ainsi, nous arriverons facilement à nous entendre sur le sujet qui nous occupe.

Là-dessus, les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de main et revinrent dans la direction du château.

M<sup>me</sup> d'Artillac et les enfants se tenaient, comme tous les soirs, sur la vieille terrasse de pierre qui longeait la façade, du côté ouest... Tandis que M. de Varouze s'arrêtait près d'eux, Gérard se dirigea vers la bibliothèque, en disant :

– Je vais prendre l'étui d'argent, car je partirai demain matin de très bonne heure, et je crains de l'oublier.

Mais ce fut en vain qu'il le chercha sur le rayon de livres où M. de Varouze le lui avait fait déposer cet après-midi... Ce fut en vain qu'après lui le comte et Angelica bouleversèrent la bibliothèque. L'objet, qui eût été peut-être une pièce à conviction, demeura introuvable.

Si invraisemblable qu'elle parût, l'hypothèse d'un vol était seule plausible, car M. de Varouze,



Angelica et Gérard affirmaient également que l'étui avait été déposé derrière un gros dictionnaire grec, relié de peau brune, et qu'aucun d'eux n'y avait touché depuis lors.

Mais ce vol, qui pouvait en être coupable ?

– Je réponds de tous mes domestiques, déclara M. de Varouze. Leur honnêteté est éprouvée, depuis des années qu'ils me servent. En outre, comment auraient-ils pu soupçonner que ce petit objet se trouvait caché là ?

– Je suis également sûre de ma servante Brigida, dit à son tour M<sup>me</sup> d'Artillac.

Gérard, qui réfléchissait, demanda :

– Les enfants n'auraient-ils pas pu ?... Ils étaient présents quand j'ai mis l'étui là.

– Ce serait trop haut pour eux... Il est vrai qu'en montant sur une chaise...

Angelica interrompit le comte avec vivacité :

– J'affirme que Lionel est bien incapable de pareille chose !... Quant au petit prince, vous n'imaginez pas, cher oncle, que ce soit lui ?

– Non, certes ! Lui moins encore que tout autre !... Il m'apparaît donc évident que l'auteur du vol est quelqu'un du dehors.

– Mais comment aurait-il su, d'abord que Maingal avait trouvé cet objet, ensuite qu'il l'avait apporté ici et que nous l'avions caché là ?

– Eh ! c'est Maingal qui a dû bavarder, parbleu !

– Ceci me paraîtrait plausible... Mais je ne vois pas du tout pourquoi l'on aurait couru un si gros risque dans le seul but de s'emparer d'un objet dont la valeur est après tout assez minime.

La voix prenante d'Angelica s'éleva :

– Et si le voleur de l'étui et le criminel auteur de l'attentat contre la princesse et son fils n'étaient qu'une même personne ?... L'individu rôde peut-être encore aux alentours ; il a pu savoir que le garde avait trouvé cet objet, qu'il nous l'avait remis. Ayant probablement conscience qu'il constituerait une charge accablante, il aura fait son possible pour le reprendre.

Gérault secoua la tête.

– Il me semble improbable que ce misérable soit demeuré si proche des lieux de son crime... Néanmoins, je reconnais que votre explication de l'incident, madame, est la seule qui, à la rigueur, pourrait être admise – à condition toutefois que Maingal ait parlé. De ceci, je m'assurerai en allant le trouver demain matin, avant mon départ pour Clermont.

Angelica dit avec un doux petit sourire :

– Je crains bien, monsieur, que vous ne soyez pas plus avancé. Maingal soutiendra, naturellement, qu'il n'a commis aucune indiscretion.

– Peut-être pas. Je le crois assez franc. Mais en tout cas, j'arriverai bien à savoir, un jour ou l'autre, s'il a confié sa découverte à quelqu'un du pays. Nous pourrions peut-être, en ce cas, obtenir une filière qui nous mènerait jusqu'au voleur.

M. de Varouze fit observer :

– Je ne comprends pas comment un étranger aurait pu s'introduire chez nous, surtout à un

moment où il courait tant de risques d'être surpris.

– Moi non plus, je l'avoue... Pourtant, cette seule hypothèse est admissible... Demain, au jour, nous verrons s'il est possible de découvrir des traces de pas aux alentours. Mais, naturellement, il ne faut pas dire un mot de tout ceci à la princesse qui s'en effraierait avec raison, car c'est assez inquiétant pour elle, et un peu pour nous, de penser que ce misérable a pu arriver jusqu'ici, entrer dans cette demeure...

– En effet !... Point n'est besoin de lui donner cette nouvelle angoisse, pauvre princesse... Décidément, elle va mieux, Angelica ?

– Bien mieux, mon oncle... Quelle femme aimable !... Et d'une grâce, d'une simplicité !... Vous en jugerez d'ailleurs demain, cher oncle, car le docteur Miquel lui a permis de descendre un peu dans le jardin après le déjeuner. Selon son désir, vous lui serez présenté, ainsi que M. Gérault, qu'elle appelle « mon sauveur ».

– Je suis seulement arrivé là assez opportunément, par grand hasard. Si j'avais pu

pincer l'auteur de cette odieuse tentative, je serais très satisfait. Mais il est fort désagréable de savoir qu'il reste libre et rôde peut-être aux alentours, guettant à nouveau ceux dont il veut faire ses victimes.

M<sup>me</sup> d'Artillac hocha la tête.

– Oh ! il y a bien à penser qu'il doit surtout avoir eu vue de s'éloigner au plus tôt, maintenant que son coup n'a pas réussi et qu'il se sait recherché. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de craindre pour le moment.

– Il faut l'espérer !... D'autant plus que ce petit prince est fort sympathique... Vous m'excuserez de me retirer dès maintenant, madame, et, vous, mon oncle ? Mais je dois être prêt de très bonne heure demain matin, pour parler à Maingal avant mon départ.

Quelques instants plus tard, le jeune homme gravissait l'antique escalier de pierre noire et se dirigeait vers le corridor qui conduisait à son appartement... Une vieille femme en bonnet blanc, qui sortait d'un couloir transversal, s'arrêta près de lui en disant :

– Vous allez vous coucher de bonne heure, aujourd’hui, monsieur Gérard !

– Oui, ma bonne Agathe, car il faut que je me lève tôt demain... Et toi, ne vas-tu pas te reposer ?... La présence de la princesse et de son fils te donne un surcroît de besogne, ma pauvre !

– Ah bien ! monsieur Gérard, ce n’est pas une affaire, cela ! J’ai encore plus de force qu’on ne le croie... Si seulement je pouvais faire mon ouvrage en liberté, comme avant...

– Comme avant quoi, Agathe ?

Le visage ridé se contracta un peu, les yeux clairs brillèrent à la lueur de la grosse lampe qui éclairait le corridor.

En baissant la voix, Agathe répondit :

– Avant que M<sup>me</sup> d’Artillac soit ici... Elle cherche à faire la maîtresse, en dessous... Car c’est une femme fausse, monsieur Gérard !

– Je m’en suis bien aperçu, Agathe.

– Et M. le comte s’y laisse prendre !... Avez-vous vu cela aussi, monsieur ?

Il fit un signe affirmatif.

La vieille femme poursuivit, avec une colère contenue :

– Elle est si habile !... Sans avoir l’air de rien, elle arrive à prendre pied... Oh ! elle est toujours polie, aimable... mais on sent bien que c’est une hypocrite... Et elle tombe sur les gens, figurez-vous, monsieur Gérard, sans faire plus de bruit qu’une chatte ! Elle rôde partout, elle espionne tout... Ah ! ça ne me plaît guère de la voir ici, je vous assure !

– À moi non plus... Malheureusement, elle paraît bien implantée dans la maison. Mon oncle, d’après ce que j’ai compris, semble décidé à la garder avec son fils.

Agathe leva les mains au plafond, avec une évidente consternation.

– Ah ! monsieur Gérard, quel ennui ! Vrai, je ne sais pas si je pourrai continuer de rester ici, dans ces conditions-là !

– Veux-tu bien te taire, ma vieille Agathe ! Il ferait beau voir que tu quittes la Roche-Soreix !

Mon oncle ne le permettrait pas, d'ailleurs.

Agathe hocha la tête.

– On ne sait jamais !... Il y a des femmes qui savent changer les gens, avec leurs manigances.. Mais si vous êtes là, monsieur Gérard, vous empêcherez ça. Je pense bien que vous n'allez plus retourner dans ces pays de Turcs, là-bas ?

– Si, j'y retournerai, mais pour peu de temps, je l'espère.

Et, se penchant à l'oreille de la vieille femme, Gérard ajouta :

– Je vais te dire quelque chose, mais garde-le pour toi seule...

– Ah ! vous n'avez rien à craindre de votre vieille bonne, monsieur Gérard !

– Eh bien ! Agathe, je songe à me marier.

Elle eut un mouvement de joie.

– Quel bonheur !... Au moins, comme ça, vous n'irez plus voyager pendant des mois... et il y aura une jeune femme, des petits enfants... Ah ! oui, je suis bien contente de ce que vous me dites



là, monsieur !

Elle attachait des yeux attendris sur le jeune homme qu'elle avait vu naître, qu'elle avait bercé dans ses bras... Gérard mit sur son épaule une main affectueuse, en disant cordialement :

– Allons, bonsoir, ma vieille Agathe. Ne te fais pas de tourments, car mon oncle a toujours en toi la plus grande confiance.

Il fit quelques pas dans la direction de son appartement... Puis, se ravisant, il revint à la femme de charge.

– Dis-moi, Agathe, que penses-tu de la servante de M<sup>me</sup> d'Artillac ?

– Brigida ?... Une sournoise, monsieur Gérard ! Elle ne dit pas quatre mots dans la journée, elle a l'air de ne s'occuper de rien en dehors de son ouvrage... et avec ça, je suis sûre qu'elle voit tout, qu'elle entend tout... L'autre jour, ma nièce Victorine l'a surprise qui sortait du corridor menant à l'appartement de M. le comte. Elle n'a pas eu l'air troublé, d'ailleurs, et a dit qu'elle cherchait une balle du petit Lionel qu'on

ne parvenait à découvrir nulle part... Mais comme à ce moment-là, monsieur Gérard, vous étiez chez M. le comte, j'ai supposé qu'elle était allée écouter ce que vous disiez... probablement pour le répéter à sa maîtresse, qui a l'air de faire grand cas d'elle.

En entrant un instant après dans son appartement, Gérard avait le front barré d'un pli soucieux... Décidément, cette M<sup>me</sup> d'Artillac l'inquiétait ! De plus en plus, elle lui faisait l'effet d'être une intrigante... Au fond, l'on n'avait jamais su ce qu'était la femme épousée par Félix d'Artillac. Elle appartenait, avait-il dit, à une bonne famille de Florence et son père était un peintre de mérite. Mais comme, à l'époque de ce mariage, M<sup>me</sup> de Varouze se trouvait déjà fort malade, ni elle ni son mari n'avaient cherché à contrôler ces assertions du jeune homme, cerveau enthousiaste et cœur faible, vraiment doué du point de vue artistique, mais manquant de la persévérance pour réussir. En dix années, il avait mangé la jolie fortune qu'il tenait de son père. Il était mort – de consommation, disait Angelica, au moment où il se trouvait sans ressources... Et

c'est alors que sa veuve était venue à la Roche-Soreix pour implorer l'aide de M. de Varouze – « l'aide morale, surtout, disait-elle, car par son travail, elle s'efforcerait d'assurer à son fils le nécessaire, au point de vue matériel ».

Félix, depuis la mort de sa tante qui avait précédé de peu son mariage, n'était jamais revenu en France. Il savait que M. de Varouze n'éprouvait pas grande sympathie à son égard, et il lui gardait rancune d'avoir poussé M<sup>me</sup> de Varouze à l'empêcher d'entrer dans la carrière artistique... Le comte ne connaissait donc pas Angelica, jusqu'au jour où il la vit arriver avec son fils, tout enveloppée de ses voiles de deuil, digne et touchante dans son calme chagrin. De nature généreuse et très bon sous des dehors autoritaires, il l'accueillit avec bienveillance et lui offrit une hospitalité qui, d'abord temporaire, devint peu à peu définitive.

Gérault voyageait à ce moment-là en Orient, où il recueillait des matériaux pour une étude sur les Croisades. Quand il revint, un an plus tard, à la Roche-Soreix, il y trouva installée la jeune

veuve... Et depuis trois mois qu'il était là, il avait pu s'apercevoir que, sous des dehors de discrétion, d'effacement, elle exerçait une influence sur M. de Varouze et prenait pied dans cette demeure avec une sournoise habileté, vite devinée par le jeune homme, beaucoup plus observateur que son oncle.

Gérault en avait éprouvé d'abord une secrète impatience, qui, peu à peu, s'était changée en irritation quelque peu mêlée d'inquiétude... Cette jeune femme lui paraissait une intrigante et plus il la connaissait, plus il la jugeait habile et dangereuse. Mais tous ses essais pour éclairer son oncle à ce sujet restaient vains et n'avaient d'autre conséquence que de contrarier M. de Varouze, qui trouvait à la gracieuse veuve toutes les perfections.

Il fallait vraiment qu'elle eut déjà su lui inspirer une profonde sympathie pour qu'il songeât – sous l'instigation de la jeune femme, certainement – à la faire épouser à son neveu... pour qu'il eût éprouvé, surtout, un si grand mécontentement du refus tant soi peu méprisant

de celui-ci.

« Puisqu'elle ne peut pas avoir le neveu, qui sait si elle ne cherchera pas à prendre l'oncle ? » songeait le jeune homme, tandis qu'accoudé au balcon de sa chambre il fumait un cigare avant de se coucher.

Cette idée le fit tressaillir de colère et d'anxiété... Mais il pensa aussitôt : « Non, mon oncle est trop sensé, trop intelligent, trop attaché aussi au souvenir de sa femme pour commettre pareille folie ! La seule chose à craindre, c'est qu'il fasse à l'enfant une part dans sa fortune... Je n'y trouverais rien à redire, d'ailleurs, si la mère ne m'inspirait tant de méfiance... »

Il jeta au-dehors le bout de son cigare maintenant presque consumé... puis, quittant le balcon, il rentra dans sa chambre, le front toujours soucieux.

Quinze jours plus tard, M. de Varouze, Gérard, M<sup>me</sup> d'Artillac et le petit Lionel se rendaient à La Bourboule pour répondre à l'invitation que leur avait faite la princesse Falnerra, la semaine précédente, avant son départ de la Roche-Soreix. La noble dame, presque complètement remise maintenant, les recevait à déjeuner dans l'appartement qu'elle occupait au premier étage d'un des principaux hôtels de la ville d'eaux.

Après le repas, une fois le café pris, les deux MM. de Varouze partirent en promenade avec les enfants et le précepteur du petit prince qui était un prêtre français. M<sup>me</sup> d'Artillac suivit la princesse et sa dame de compagnie dans le parc du casino, où elles s'assirent et causèrent en travaillant à une broderie... Au cours de cette conversation, Angelica saisissait toutes les

occasions de glisser une discrète flatterie à l'adresse de donna Teresa. Habile à saisir le point faible de chacun, elle exaltait surtout le prince Salvatore, vantait en termes chaleureux ses qualités physiques et morales. La mère, charmée, songeait : « Quelle femme intelligente et agréable ! »

Tout en s'entretenant ainsi, la princesse Falnerra et ses compagnons regardaient les allants et venants, hôtes de la station thermale, qui passaient dans l'allée à quelques pas d'elles... Tout à coup, M<sup>me</sup> d'Artillac maîtrisa avec peine un tressaillement... Son regard venait de s'arrêter sur un homme de petite taille, vêtu avec recherche. Il était jeune, très maigre ; dans son pâle visage brillaient des yeux noirs à l'expression inquiète et sombre. Ces yeux semblaient chercher quelqu'un et se fixèrent sur le groupe formé par les trois femmes... En rencontrant ceux d'Angelica, ils se dilatèrent sous l'empire de la stupéfaction. L'homme s'immobilisa, l'espace de quelques secondes... Puis, aussitôt, il reprit sa marche lente, au long de l'allée, en détournant son regard, comme venait

de le faire également M<sup>me</sup> d'Artillac.

La jeune femme avait un peu pâli et serrait nerveusement le manche de son ombrelle... Ces symptômes d'émotion passèrent inaperçus de ses compagnes. La princesse et donna Albina, la dame de compagnie, n'avaient accordé aucune attention à l'inconnu, ni remarqué ce rapide échange de regards. Elles continuèrent la causerie commencée jusqu'au moment où, remarquant un frisson qui secouait les épaules de M<sup>me</sup> d'Artillac, la princesse demanda :

– Auriez-vous froid, chère madame ?

– Aucunement, Altesse. Mais je sens venir un malaise nerveux malheureusement assez fréquent chez moi, depuis mon grand chagrin. Si Votre Altesse veut bien me le permettre, je vais la quitter un moment, pour marcher un peu. Quelques instants d'exercice ont toujours un bon effet dans ces cas-là.

– Allez, allez, madame, et prenez tout le temps nécessaire pour bien vous remettre... Désirez-vous des sels ?... Donna Albina en a d'excellents dans son sac.



– Je remercie vivement Votre Altesse, mais je n'ai vraiment besoin de rien, sinon d'un petit quart d'heure de marche, qui calmera mes nerfs si profondément ébranlés par la mort de mon pauvre mari.

Elle s'éloigna d'un pas légèrement chancelant, qui reprit toute son habituelle fermeté aussitôt qu'elle fut certaine de n'être plus vue de la princesse Falnerra... Son regard cherchait autour d'elle... Entre ses dents, elle murmura : « Je sais bien où je vais le trouver ! »

Rapidement, elle gagna le casino et se dirigea vers la salle de jeux... L'inconnu aux yeux noirs et au pâle visage était là, parmi les joueurs groupés autour des petits chevaux. Angelica alla vers lui et lui toucha doucement le bras... Il tourna la tête, eut un léger sursaut de saisissement... M<sup>me</sup> d'Artillac dit très bas :

– Viens. Il faut que je te parle.

Ils quittèrent la salle, sortirent dans le parc, gagnèrent une allée un peu écartée... Là, M<sup>me</sup> d'Artillac s'arrêta et dit en italien :

– Pars dès ce soir, Orso ! Tu es fou de rester ici, après... ce que tu as fait !

Son regard, impérieux et irrité, plongeait dans les yeux du jeune homme... Le teint de celui-ci tourna au verdâtre, une lueur d'effroi passa dans ses prunelles... Il bégaya.

– Que veux-tu dire ?

– Je sais que c'est toi !... On a trouvé non loin du lieu de... l'accident ton étui à cigarettes... on l'a apporté au château de la Roche-Soreix, où je l'ai vu... et reconnu.

– Tu n'as rien dit ?

– Es-tu tout à fait dément ?... Tu es mon cousin, tu portes le même nom que moi, et j'irais te dénoncer ?... Vraiment, Orso, je pensais que tu avais meilleure opinion de mon intelligence !

Il y avait, dans l'accent de la jeune femme, un mélange de dédain et d'ironie qui parut irriter son interlocuteur.

Il riposta, d'un ton sourdement railleur, avec un regard de sombre colère :

– Oui, je sais qu'avant toute chose tu songes à

tes intérêts... Voilà bien pourquoi tu m'as lâché, naguère, quand il s'est agi d'un meilleur parti... ce Félix d'Artillac que tu as si gentiment dépouillé de sa fortune, avant de le faire mourir...

Elle l'interrompit d'une voix basse et dure :

– Tais-toi ! Je ne supporterai pas que tu dises de pareilles choses...

– Des choses vraies, pourtant... Car enfin, quand on pousse un homme de santé délicate à boire beaucoup plus que de raison... quand on l'incite à user des pires stupéfiants...

Elle répéta, ses yeux étincelants de fureur attachés sur le visage crispé du jeune homme :

– Tais-toi !... Il n'est pas question de Félix ni de moi... C'est toi qui es le criminel, toi que la police recherche... Pourquoi as-tu essayé de tuer la princesse Falnerra et son fils ?

– Que t'importe ?... Puisque tu m'as dédaigné autrefois, puisque tu as repris ta promesse, tu as perdu le droit de t'occuper de mes actes.

La furieuse amertume contenue dans le ton du jeune homme parut satisfaire M<sup>me</sup> d'Artillac...

Elle sourit, le plus savamment du monde, en répliquant :

– Ah ! que tu es bien toujours le même enfant déraisonnable, mon pauvre Orso !... Quel agréable ménage aurait été le nôtre, tous deux n'ayant pas plus d'argent l'un que l'autre, toi joueur, moi aimant la vie large...

– J'aurais travaillé...

– À quoi ?... Tu ne savais que peindre de gentils tableautins, qu'on t'achetait pour une petite somme... Non, Orso, il fallait couper court à notre rêve. Je l'ai fait avec une grande douleur, car tu sais bien, cher, que c'est toi que j'aimais.

Un regard de câline tendresse accompagnait la phrase modulée avec une caressante douceur.

Orso ricana :

– Eh bien ! alors, marions-nous maintenant que tu es libre. Nous aurons de quoi vivre, puisque tu possèdes l'argent que tu as si bien su te faire donner par ton mari...

Elle leva les sourcils, en signe de stupéfaction.

– Qu'imagines-tu là ?... Félix s'est ruiné par

insouciance, prodigalité... par des placements  
inconsidérés...

– Raconte cela à d'autres, Angelica ! Je te  
connais trop bien pour ne pas être persuadé que  
tu as fait prendre à cet argent la bonne direction.  
Je ne t'en blâme pas, d'ailleurs, puisque – si tu  
m'as bien dit la vérité sur ce point – tu n'as  
épousé Félix d'Artillac que par intérêt.

– Je te l'affirme, Orso... Mais revenons au  
sujet qui m'a fait te chercher tout à l'heure, car  
j'ai peu de temps devant moi... Est-ce pour ton  
compte personnel ou pour celui d'un autre que tu  
as perpétré cet attentat sur la princesse et son  
enfant ?

Il eut un sourire sarcastique.

– Tu es bien curieuse, Angelica !

Elle répéta d'un ton impératif :

– Dis-le-moi, Orso !... J'ai besoin de le  
savoir... pour te sauver.

Il grommela, avec un air de fauve à moitié  
dompté.

– Sait-on jamais si tu dis la vérité !... Enfin,

comme cela ne compromet personne, je peux bien t'apprendre que j'agis pour le compte de quelqu'un... d'un personnage qui a intérêt à se débarrasser du petit prince Falnerra. J'ai été obligé d'en arriver là – bien que la besogne ne me plaise guère – parce que j'étais accablé de dettes, poursuivi, menacé de prison... Pour le... l'affaire en question, j'ai reçu à l'avance une bonne somme et on devait m'en remettre une autre si elle était bien réussie. Malheureusement, ce fut tout le contraire... Tu dis qu'on a trouvé l'étui... près de là ?

– Oui... l'étui que je t'ai donné autrefois, quelques jours après nos fiançailles.

Orso dit d'une voix que l'inquiétude altérait :

– C'est dangereux pour moi, cela !... Je m'en servais tous les jours, et un hasard pourrait faire que quelqu'un le reconnaisse...

– Tu n'as rien à craindre. C'est moi qui l'ai.

Il sursauta :

– Tu l'as ?... Comment ?

– À mon tour, je te dis : que t'importe !... Il

suffit que l'objet soit eu sûreté, bien caché au fond d'un de mes meubles... Et maintenant, Orso, en retour du service que je te rends, je vais exiger quelque chose...

Elle attachait sur lui ses yeux aux nuances changeantes, impérieux et caressants à la fois.

Orso, complètement dompté cette fois, répondit sans hésitation :

– Je ferai ce que tu voudras.

– Dis-moi, d'abord, pour qui tu agissais en t'attaquant au petit prince Falnerra ?

Orso répondit résolument :

– Cela, non, Angelica ! J'ai juré sur ma tête de ne jamais prononcer son nom... et il serait trop dangereux pour moi de ne pas tenir ma promesse.

– Soit !... Peut-être arriverai-je à le deviner... Quelle somme t'a-t-on promise ?

Orso hésita... puis dit enfin :

– J'ai reçu cinq mille lires avant... l'affaire et « il » devait m'en remettre dix mille après.

– Eh bien ! ces dix mille lires, je te les

donnerai... peu à peu, dans le courant de l'année... Cela me gênera beaucoup... mais je veux faire quelque chose pour toi, Orso. En retour, tu me promettras de ne plus accepter de missions de ce genre... de ne plus t'exposer à voir le nom des Manbelli déshonoré publiquement.

Orso eut un rire sourd.

– Ah ! c'est là où le bât te blesse, Angelica !... Tu es sans doute en train de combiner quelque bonne petite intrigue, laquelle serait compromise, ou peut-être même ruinée si quelque bruit fâcheux se faisait autour de notre nom ?

M<sup>me</sup> d'Artillac répliqua d'un ton calme :

– Je n'ai pas à te le cacher... Oui, je suis sur la voie d'une excellente affaire. Mais tu as tout intérêt à ma réussite, car je pourrai alors te venir en aide, quand tu traverseras des passages difficiles.

– Je ne dis pas non... Au reste, la route où je m'engageais est trop dangereuse. J'y renonce volontiers, pour me borner à de petites industries plus innocentes.



– Comme de tricher au jeu ?... Prends au moins un nom d'emprunt, en ce cas.

– C'est bien ce que je fais.

– Bon. Mais je voudrais que tu mènes une existence plus raisonnable...

Il leva les épaules.

– Avec mes goûts de bohème, c'est impossible. Contente-toi de me voir suffisamment prudent pour éviter les affaires trop ennuyeuses... Et puis, d'ailleurs, n'est-ce pas toi qui m'as enseigné autrefois qu'il ne fallait pas être gêné par les scrupules, dans la vie ?

Elle ne répondit pas et resta un moment songeuse... Puis elle demanda :

– Où loges-tu ?

– Dans le même hôtel que la princesse Falnerra... Tu comprends, il était nécessaire que je surveille leurs allées et venues, pour saisir le moment favorable... C'est ainsi que j'ai connu leur projet de promenade... et, ayant entendu parler de la roche branlante, j'ai eu l'idée de...

– Une idée stupide ! Quand on veut tuer les

gens, on s'y prend de façon plus sûre... Mais enfin, cet échec est fort heureux, en la circonstance. La princesse est une femme charmante, son fils, un enfant délicieux... Et leur connaissance peut m'être fort utile, plus tard.

– Je reconnais là ton caractère pratique... Si, avec cela, tu ne réussis pas dans la vie !

– Je compte en effet y réussir parfaitement... Donc, nous disons que tu es au même hôtel que la princesse... sous quel nom ?

– André Laurent, de Paris.

– Eh bien ! tu vas le quitter... dans un ou deux jours, pour ne pas éveiller de soupçons par un départ trop précipité...

– Bien... Et après ?

– Après, tu iras où tu voudras, pourvu que ce soit un peu loin d'ici. À celui qui t'employait, tu diras que l'affaire ayant manqué, tu ne veux plus courir de pareils risques...

– Je le lui écrirai, plutôt... et puis, je prendrai mes précautions pour ne plus le revoir, car c'est un homme dangereux, très habile qui arrive à

obtenir des gens ce qu'ils sont d'abord bien résolus à lui refuser...

Le jeune homme ajouta, d'un ton d'ironie mêlée de quelque colère :

– Quelqu'un dans ton genre, Angelica.

Elle eut un léger mouvement d'épaules.

– Il est bien heureux que j'aie un peu d'influence sur toi, car je t'empêcherai peut-être de faire d'irréparables sottises... Allons, il faut que je te quitte, maintenant. Écris-moi, pour me faire savoir où tu es, chez Ricardo Clesini, en adressant la lettre à mon amie Sephora Galbi, qui y habite en ce moment.

– La belle Sephora ?... Eh ! la pauvre, elle ne doit pas se trouver heureuse ! Avoir été si admirée, si fêtée... puis n'être plus qu'une infirme, à vingt-cinq ans !

– Et voir l'homme dont elle se croyait l'idole, dont elle a reçu tant de serments passionnés, l'abandonner aussi promptement, s'amouracher aussitôt d'une autre... Voilà qui est le plus terrible de tout, pour une nature comme Sephora.

– Eh ! oui, il est, paraît-il, fiancé à une jeune Française fort belle.

– La connais-tu ?

– Oui, je l’ai aperçue deux ou trois fois.

– Elle n’a aucune fortune, assure-t-on ?

– En effet, on le prétend...

Et, avec une certaine vivacité, comme s’il souhaitait de ne pas s’attarder sur un terrain brûlant, Orso demanda :

– Mais toi, où demeures-tu ?... que fais-tu, depuis ton veuvage ?... Comment te trouves-tu, toi, Angelica Manbelli, en relation avec la princesse Falnerra, l’une des plus grandes dames de l’aristocratie européenne ?

– Tu es trop curieux, Orso. Tout à l’heure, tu n’as pas voulu me dire le nom de celui qui te payait pour faire disparaître le prince Falnerra. Eh bien ! moi aussi, je garde mon secret.

– Je te réponds, comme tu l’as fait : « Peut-être le devinerai-je. »

– C’est possible... En tout cas, discrétion

complète, de part et d'autre... Maintenant, quittons-nous. Sois prudent, mais ne t'inquiète pas. Jusqu'ici, la police n'est aucunement sur la bonne piste... Au revoir.

Comme elle tournait les talons, Orso demanda :

– Et l'étui ?... Tu ne me le rends pas ?

Un éclair d'ironie caressante jaillit des yeux qui, tout à coup, parurent très bleus.

– Non, ami, je le garde encore. Il est très en sûreté chez moi... Peut-être, plus tard, te le rendrai-je... si tu es sage.

Un sourire glissa entre les lèvres roses, un de ces sourires de perfide douceur qui, accompagnant la câlinerie impérieuse du regard, faisaient d'Angelica une dangereuse sirène.

Il ne protesta pas et la regarda s'éloigner, souple, agile, félinement gracieuse... telle qu'il l'avait toujours connue, telle qu'il l'avait aimée. Comme autrefois, elle le dominait, à la fois par sa séduction féminine et par cette volonté implacable qui annihilait la sienne. Il n'avait

jamais su lui résister, il n'avait toujours été qu'un jouet entre ses mains, dès leur enfance, quand elle disait au petit garçon nanti de bons principes, qui hésitait à dévaliser pour elle le jardin du voisin : « Es-tu sot !... Comment veux-tu arriver à quelque chose, plus tard, si tu as de ces idées-là ? »

Et il avait cueilli les fleurs désirées par elle... Et plus tard, pour lui plaire, pour offrir des bijoux à la fiancée coquette et jamais satisfaite, il avait commencé de tricher au jeu... il avait même, un jour, soustrait une bague précieuse à la vitrine d'un bijoutier... Ainsi, peu à peu, la pente s'était trouvée descendue... si bien que l'idée du crime, chuchotée à son oreille par un démon tentateur, en un jour de terrible embarras pécuniaire, ne l'avait pas fait bondir d'horreur !

Angelica Manbelli avait enlevé à son cousin Orso les principes d'honnêteté puisés près d'une mère trop tôt disparue... Et maintenant, il n'était plus qu'une de ces épaves qui passent dans la vie au gré de tous les vents, nuisibles souvent et proies toutes désignées pour les êtres en quête

d'instruments destinés à l'accomplissement de leurs crimes.

Quand les promeneurs reparurent à l'hôtel, ils y trouvèrent la princesse et ses compagnes qui venaient de rentrer. Après le thé, M. de Varouze et ses neveux prirent congé de leur noble hôtesse et montèrent dans l'automobile que la princesse, dont la voiture était inutilisable pour le moment, avait louée à leur intention... Gérauld avait de nouveau reçu les remerciements chaleureux de la mère et du fils et entendu cette parole du petit prince : « Je voudrais pouvoir, plus tard, vous rendre service à mon tour... » Mais l'expression soucieuse qui existait dans son regard, au départ de la Roche-Soreix, n'avait pas disparu au cours de cette journée. Tandis que, pendant le retour, M. de Varouze et M<sup>me</sup> d'Artillac s'entretenaient de sujets divers, lui restait silencieux. Les paupières baissées, somnolant en apparence. Mais son regard se glissait vers Angelica... l'ennemie, le serpent qui s'était introduit dans la



paisible existence du comte de Varouze.

La veille, celui-ci, de lui-même, était revenu sur le sujet du mariage de Gérard... Et le jeune homme l'avait senti complètement hostile, cette fois, presque déterminé à refuser son consentement.

L'apparition d'un domestique, venant chercher les ordres de son maître pour une course urgente, avait interrompu l'entretien, qui commençait de prendre un ton fort vif... Mais Gérard était décidé à le reprendre dès le lendemain. Il fallait que la situation fût tranchée, qu'il sût à quoi s'en tenir sur les intentions de son oncle... Oui, il le fallait, quelles que fussent ses craintes à la pensée d'une discussion qui mettrait aux prises leurs deux natures également volontaires, entières et quelque peu violentes, quand on les contrecarrait en face.

Jusqu'alors, il n'y avait jamais eu de conflit sérieux entre l'oncle et le neveu. Ils se tenaient l'un l'autre en grande affection, et M. de Varouze, ayant beaucoup aimé son frère cadet, le père de Gérard, avait plutôt montré quelque faiblesse dans l'éducation de l'orphelin dont la

charge morale lui était incombée... Aussi Gérard n'avait-il pas imaginé un instant que, une fois le premier moment de surprise et de contrariété passé, le comte pût témoigner d'une telle opposition au sujet de l'union projetée par son neveu.

Devant cet obstacle imprévu, le jeune homme avait aussitôt pensé : « Il y a une influence contraire qui s'est exercée là... » Et il s'était alors représenté la jeune veuve aux yeux si doux, aux manières si discrètes... Pour se venger, sans doute, d'être dédaignée par Gérard de Varouze, elle essayait d'empêcher ce mariage, de mettre la brouille entre l'oncle et le neveu.

Par vengeance ?... Et peut-être aussi dans un autre but... M. de Varouze était libre de déshériter le fils de son frère en faveur de la veuve et du fils de Félix d'Artillac. La suave Angelica n'avait-elle pas envisagé cette perspective et ne travaillait-elle pas à sa réalisation ?

Mais comment M. de Varouze, peu porté à l'épanchement, aurait-il fait à cette jeune femme – une étrangère pour lui un an auparavant – la

confiance des projets matrimoniaux de son neveu ?... Il fallait, en ce cas, admettre que M<sup>me</sup> d'Artillac avait su déjà capter complètement sa confiance... et ceci démontrait chez elle une habileté fort inquiétante.

Tandis que l'automobile les emmenait vers la Roche-Soreix, Gérard, sous ses paupières demi-baissées, continuait de considérer la jeune femme... Et, de plus en plus prévenu contre elle par ses observations, par ses craintes, il remarquait mieux la séduction particulière de cette physionomie, le jeu habile du sourire, la caresse enveloppante du regard. Il voyait aussi M. de Varouze intéressé, attentif, visiblement plein de bienveillance pour la veuve de Félix d'Artillac... Oui, cette femme représentait un grave péril. Mais comment l'écarter ?... M. de Varouze paraissait complètement aveuglé à son sujet. Il n'existait qu'un espoir : c'est que, peu à peu, le comte découvrirait la fausseté de cette « charmante Angelica », ainsi qu'il la désignait fréquemment, quand il parlait d'elle.

Jusqu'à ce moment-là, elle aurait le temps de

nuire... et, peut-être, de dresser l'un contre l'autre l'oncle et le neveu.

« Nous verrons bien ! songea Gérard avec colère. Cette chattemite, il faut l'espérer, n'aura pas le dernier mot et j'aurai le plaisir de la voir quelque jour s'en aller de chez nous avec son fils et cette servante dont la mine sournoise ne me dit rien qui vaille. »

Sa pensée, maintenant, s'arrêtait sur Brigida, la servante italienne... Depuis que les recherches faites aux alentours du château n'avaient amené la découverte d'aucune trace suspecte, Gérard s'arrêtait à cette conclusion : il faut que le vol de l'étui ait été commis par quelqu'un de l'intérieur. Or, comme son oncle, il avait pleine confiance dans les domestiques de la Roche-Soreix, tous au service des Varouze de père en fils. Les soupçons ne pouvaient donc raisonnablement s'arrêter que sur une seule personne : cette Brigida dont on ignorait les antécédents. M<sup>me</sup> d'Artillac s'en portait garante, affirmait que sa servante était de famille très honorable et qu'elle n'avait jamais failli à la plus stricte honnêteté... Mais ce

témoignage n'apparaissait pas suffisant aux yeux de Gérard, car il savait par Agathe que la jeune veuve faisait très grand cas de cette femme, laquelle avait été au service de son père et l'avait élevée elle-même.

Gérard n'avait rien dit à M. de Varouze de ses soupçons qu'aucun fait, aucune preuve ne venaient étayer. Mais il exerçait depuis quelques jours une discrète surveillance sur Brigida... sans aucun résultat, d'ailleurs. L'Italienne semblait uniquement occupée de son travail et rien de suspect n'apparaissait dans sa façon d'être.

« Je crois qu'il faudra – à moins d'une circonstance fortuite – renoncer à voir clair dans toute cette affaire, pensait le jeune homme. Le criminel auteur de l'attentat contre la princesse Falnerra reste introuvable... le voleur de l'étui également... Cependant, j'aurais donné beaucoup pour être fixé sur ces deux points-là !... D'abord à cause de cette aimable princesse et de son fils, qui me semblent menacés par un ennemi inconnu... ensuite pour notre propre sûreté, car, enfin, il est assez désagréable de penser qu'on

nous a volés avec tant de facilité, sans que nous puissions découvrir le coupable ! »

Dans le fumoir de M. de Varouze, le lendemain, Gérard et le châtelain eurent une explication décisive.

Cette fois, M. de Varouze déclara catégoriquement qu'après réflexion il ne pouvait approuver le mariage que prétendait faire son neveu.

– Je n'accepterai pas de voir introduire dans notre famille une femme dont les origines sont après tout inconnues, tout au moins du côté maternel... Car, naturellement, son père pratiquait la polygamie ?

– Oui, mais Medjine est née de sa première épouse, fille d'un cheik très vénéré de ses congénères.

– On te l'a dit !... Qu'en savons-nous, en réalité ? L'état civil n'existe pas là-bas et les harems ont leurs mystères... Puis encore, il y a des tares physiques et morales, dans ces races orientales...

– Et les nôtres, mon oncle, croyez-vous qu’elles en soient dépourvues ?

Gérault, qui jusque-là s’était contenu avec peine, commençait de perdre patience devant le parti pris manifeste.

Avec obstination, M. de Varouze continua le développement de sa thèse. Le mélange des races européennes et orientales ne pouvait amener que des mécomptes. En outre, on ne connaissait rien, ou presque rien, des ascendants de cette Medjine...

Ici, Gérault l’interrompit avec une sourde colère :

– En tout cas, on en connaît davantage que de la famille de M<sup>me</sup> d’Artillac ! Cependant, vous l’avez accueillie ici... et vous souhaitiez qu’elle devînt ma femme.

– J’ai du moins pu juger de ses qualités personnelles, de sa valeur morale, de sa parfaite distinction ! Tandis que, de cette Arabe dont tu t’es entiché, j’ignore tout... Et je ne veux pas voir introduire cet élément inconnu dans notre

famille !

– Un élément inconnu ? Du moins, je vous affirme que Medjine n'a rien d'une intrigante, alors que sous ce rapport votre « charmante Angelica » est un modèle du genre !

Le jeune homme ne se possédait plus. La violence naturelle de son caractère, contenue par l'éducation et le raisonnement, avait raison de la prudence, des résolutions de calme prises avant cet entretien.

Le sang monta au visage de M. de Varouze. Brusquement, le comte se redressa, les yeux étincelants d'irritation.

– Est-ce bien toi, Gérard, qui insultes ainsi une femme... une femme qui vit sous mon toit et à laquelle j'accorde toute mon estime ? Que signifie cette animosité dont tu la poursuis ? En vérité, je me demande quel sentiment te pousse !

– Le mépris le plus profond pour cette hypocrisie, pour les intrigues que je devine !

– Encore ! Je te défends de parler ainsi devant moi !



– Vous ne pouvez m’empêcher de la juger comme elle le mérite... ni de vous avertir qu’elle doit être une créature habile et dangereuse entre toutes !

– Si, je puis t’en empêcher dans ma demeure... comme je t’empêcherais d’en franchir le seuil si tu épouses contre mon gré cette Orientale !

Très pâle et frémissant des pieds à la tête, Gérard dit résolument :

– Je l’épouserai, mon oncle, parce qu’il n’existe aucune raison sérieuse qui s’oppose à ce mariage... parce que je vois trop bien que vous cédez à la sournoise influence de cette M<sup>me</sup> d’Artillac, furieuse, probablement, de constater que je ne veux pas d’elle, et trop intéressée à mettre entre nous un dissentiment sérieux.

– Encore !... Eh bien ! puisque tu la juges ainsi, éloigne-toi d’elle ! Pars ! Et puis, épouse ton Arabe si tu veux ! Mais, alors ne remets plus les pieds chez moi !

M. de Varouze, lui aussi, atteignait en ce moment au paroxysme de l’exaspération. Du

geste, il montra la porte à son neveu.

– Entends-tu, je ne te laisserai pas davantage injurier une honnête femme qui a su acquérir dans le pays l'estime de tous ! Je te croyais un gentilhomme... mais je m'aperçois que tu as singulièrement changé, sur ce point, depuis que tu mènes une existence de nomade cosmopolite !

– Ce n'est pas moi qui ait changé, mais vous... vous...

Gérault crispait les poings, en essayant de se dominer. Mais les mots sortaient, hachés, de ses lèvres que l'indignation faisait trembler.

– ... Un jour, vous reconnaîtrez combien j'avais raison... Je souhaite qu'il ne soit pas trop tard et que cette femme n'ait pas introduit ici le malheur !

Il tourna les talons et sortit sur ces mots, avec quelque précipitation, car il craignait de laisser échapper des paroles irréparables.

À ce moment, il crut voir une ombre rapide disparaître au tournant du corridor conduisant vers l'escalier. Aussitôt, en se souvenant de ce

que lui avait dit naguère Agathe, il songea avec colère : « C'est sans doute cette Brigida qui nous espionnait ! »

Et, vivement, il s'élança, dans l'espoir de rattraper l'ombre. Penché sur la balustrade de l'escalier, il aperçut la servante italienne qui descendait posément, une tasse à la main.

Il l'interpella, d'une voix frémissante de colère :

– Que faisiez-vous dans le corridor de l'appartement de M. le comte ?

Elle leva la tête, en attachant sur le jeune homme un regard surpris :

– Dans le corridor de l'appartement ? Mais je n'y ai pas été, monsieur ! Je viens de chez Madame...

– Allons donc ! Croyez-vous que je ne vous ai pas aperçue vous enfuyant précipitamment quand je suis sorti du fumoir ?

Une lueur mauvaise traversa les petits yeux verdâtres, très enfoncés dans une maigre figure jaune. D'une voix tranquille, Brigida répliqua :

– Vous vous êtes trompé, monsieur.

Et elle continua de descendre l'escalier, sans plus de hâte.

Gérault serra fortement la balustrade de l'escalier en un mouvement de fureur impuissante. Il se contenait pour ne pas courir à cette femme, pour ne pas lui crier : « Misérable fourbe, je sais que vous mentez ! » Mais à quoi bon ! S'il faisait un esclandre de ce genre, tout le tort en retomberait sur lui, dans l'état d'esprit où se trouvait M. de Varouze... et M<sup>me</sup> d'Artillac triompherait plus encore.

« Non, je n'ai pas de preuves pour appuyer mon opinion près de mon oncle ! songeait le jeune homme en regagnant machinalement sa chambre. Je ne puis rien faire pour l'enlever à son aveuglement... Et il m'a mis à la porte de la Roche-Soreix, la demeure de mes pères... à cause de cette femme ! »

Une colère violente bouleversait Gérault. Les dents serrées, il murmura :

– Oui, je l'épouserai, ma chère Medjine... je

l'épouserai... quand même je devrais perdre à cause de cela tout l'héritage de mon oncle !

Il sonna et donna l'ordre au serviteur qui se présenta de lui descendre ses malles. L'autre le regarda d'un air stupéfait.

– Comment, Monsieur va partir ?... Je croyais qu'il était ici pour plusieurs mois ?

– Non, je pars demain matin, Martial.

Et, voulant couper court à d'autres questions de ce serviteur dévoué, Gérard se dirigea vers son bureau pour en retirer les papiers qu'il voulait emporter.

Mais Agathe, prévenue par Martial, son cousin, apparut peu après et, à elle, Gérard ne put cacher ce qui s'était passé.

– Il ne faut pas que vous partiez, monsieur Gérard ! déclara-t-elle résolument. Vous lui laisseriez la place libre... et c'est tout ce qu'elle demande, bien sûr ! Patientez un peu...

Il interrompit brusquement la vieille femme :

– Jamais je ne céderai, jamais je ne renoncerai à ce mariage ! Patienter, dis-tu ? Mais, ma pauvre

Agathe, du moment où cette femme a su mettre un bandeau sur les yeux de mon oncle, je la trouverai sans cesse, désormais, entre lui et moi ! C'est fini, je l'ai bien compris, tant qu'une circonstance quelconque ne viendra pas ouvrir ces yeux qui se refusent à voir maintenant.

Agathe dit avec terreur :

– Mais monsieur Gérard... ne pensez-vous pas que M. le Comte pourrait l'épouser ?

Le visage de Gérard se crispa, sa main qui tenait une liasse de papiers frémit un peu. D'une voix dure, le jeune homme répliqua :

– Eh bien ! qu'il l'épouse ! Il est libre, malheureusement, de faire cette terrible folie... Mais je le suis aussi de me marier selon mon cœur, du moment où ma fiancée est parfaitement honorable... cent fois plus honorable, j'en suis persuadé, que cette Angelica !

– Oh ! monsieur Gérard, j'en suis bien sûre aussi ! Mais, pensez donc, ce serait affreux si elle devenait la maîtresse ici ! Et elle se ferait donner tout... le château, la fortune... tout !

Gérault dit sourdement :

– Tais-toi, Agathe, tais-toi ! Je ne peux rien à cela. Eh bien ! mieux vaut n'en point parler !

Et, se détournant, il se remit à trier ses papiers d'une main fébrile, tandis qu'Agathe quittait la chambre avec une mine désespérée.

Dans son fumoir, M. de Varouze, après le départ de son neveu, s'était mis à marcher de long en large, avec agitation. De temps à autre, il laissait échapper des mots qui témoignaient de sa colère :

« L'impertinent ! Je ne le connaissais pas sous ce jour ! Qu'a-t-il donc contre Angelica ? La jalousie, peut-être ? Ou bien, plutôt, la crainte que je ne dispose en faveur de son fils d'une partie de ma fortune ? Oui, ce doit être cela... Mais je le croyais plus désintéressé. Comme on se trompe ! Et il veut m'imposer pour nièce cette Arabe ! Ah ! non, par exemple ! »

Un coup discret fut à ce moment frappé à sa porte. Il demanda d'un ton impatient :

– Qui est là ?

– C'est moi. Angelica, mon oncle.

Il répondit avec un accent aussitôt adouci :

– Entrez, ma chère enfant !

Après avoir franchi le seuil, la jeune veuve s'arrêta en prenant un air confus.

– Je crains de vous déranger...

– Mais pas du tout, pas du tout ! Venez donc. Asseyez-vous.

Il lui avançait un fauteuil. Elle expliqua, tout en y prenant place :

– Je venais vous parler au sujet de l'instruction de Lionel... Mais, mon oncle, qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrant ?

Elle le regardait avec une attention inquiète, comme si elle remarquait tout à coup son visage un peu congestionné, les veines du front gonflées, les mains encore agitées fébrilement.

– Souffrant ? Non ! Mais irrité au dernier point ! Gérard sort d'ici... et il m'a bravé ouvertement. Il m'a parlé de telle façon que j'ai



dû lui dire de s'en aller de chez moi.

M<sup>me</sup> d'Artillac leva les mains au plafond.

– Est-ce possible ? Lui que vous avez traité comme un fils !... Quelle douloureuse ingratitude ! Mon pauvre cher oncle !

Elle saisissait la main du comte, qui s'était assis près d'elle, et la serrait chaleureusement.

Devant cette attention sympathique, il laissa alors déborder son irritation contre Gérard... Angelica l'écoutait avec une émotion qui amenait des larmes dans ses yeux si doux. Et, de temps à autre, elle glissait un mot... bien peu de chose... juste ce qu'il fallait pour attiser le feu qui consumait l'affection de M. de Varouze à l'égard de son neveu.

Quand le comte se tut, elle se pencha, appuya ses lèvres sur la main qu'elle tenait toujours et dit avec ferveur :

– Mon cher... cher oncle, si vous le voulez bien, mon fils et moi essayerons d'être votre consolation, en vous entourant de toute notre tendresse, de tout notre dévouement.

## **Deuxième partie**

*La maison de Mahault*

# 1

En l'un des coins du wagon de troisième classe où elle se trouvait seule avec ses enfants, M<sup>me</sup> Gérard de Varouze somnolait si pâle, et dans une telle attitude d'épuisement qu'elle semblait à demi morte. Elle n'était plus que l'ombre de la belle Medjine que Gérard avait épousée dix ans auparavant, dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, à Alep... Une ombre qui ne manquait pas d'un charme touchant et qui conservait une extrême distinction, en son costume noir fort défraîchi, sali en outre par la poussière de l'interminable voyage.

En face d'elle, sur la banquette, se tenait agenouillé le petit Étienne. Il appuyait contre la vitre son visage pâlot, en suivant d'un regard émerveillé le paysage qui défilait sans trop de hâte, car ce train était loin d'atteindre à la vitesse d'un express et s'arrêtait en cours de route à

toutes les petites stations.

Près de son frère était assise Ourida, mince et délicate fillette de neuf ans. Une magnifique chevelure aux tons fauves tombait en boucles soyeuses sur ses frêles épaules, entourait la figure menue qu'éclairaient des yeux noirs d'une saisissante beauté, mais trop sérieux, trop mélancoliques pour cet âge.

L'enfant ne quittait pas sa mère du regard et des larmes, qu'elle essayait en vain de refouler, s'amassaient sous les paupières bordées de longs cils dorés.

Le petit Étienne tourna tout à coup la tête et dit à mi-voix :

– Ourida, c'est joli, le pays ! On va encore rester longtemps dans le train, dis ?

– Non, mon chéri, je crois que nous allons arriver bientôt.

Si bas qu'ils eussent parlé, Medjine les entendit, car elle ne dormait pas. Ses paupières se soulevèrent, laissant voir de beaux yeux noirs très doux, mais où n'existaient pas la profondeur

d'expression, le charme étrange, qui saisissaient aussitôt en ceux d'Ourida.

Sa voix faible demanda :

– Sommes-nous vraiment près de Champuis, ma petite fille ?

– Oui, maman, c'est la prochaine station. Vous avez hâte d'arriver, de pouvoir vous reposer, pauvre maman ?

Elle se levait en parlant, s'asseyait près de sa mère et glissait une main caressante sous le bras de la jeune femme, en levant son regard éclairé d'ardente tendresse vers la figure défaite.

Medjine murmura :

– Je le voudrais, oui... Et pourtant... j'ai peur...

Elle referma les paupières, en frissonnant un peu.

Quand Gérard, quelques mois auparavant, avait compris qu'il se trouvait à la dernière phase de sa maladie, il avait dit à sa femme :

– Dès que je ne serai plus, tu partiras pour la Roche-Soreix, avec les enfants, et tu feras tout

ton possible pour voir mon oncle, en dehors de cette odieuse Angelica. Il n'a pas répondu à mes lettres, c'est vrai, mais cette femme a peut-être trouvé le moyen de les intercepter... ou, en tout cas, d'en atténuer l'effet près de son mari. Enfin, quoi qu'il doive t'en coûter, ma pauvre Medjine, il faut faire cette démarche, car mon oncle seul peut vous donner les moyens de vivre, les enfants et toi.

La fortune de Gérard avait été en effet engloutie dans une affaire qui semblait présenter toutes les garanties de succès. Vers cette même époque, une bronchite non soignée dégénérait en tuberculose... Assez insouciant sous le rapport santé, Gérard avait négligé de se soigner, jusqu'au jour où des accidents sérieux l'avaient éclairé sur la gravité de son état. Mais, déjà, il était trop tard. Sa forte constitution se trouvait irrémédiablement atteinte, d'autant plus que, pour subvenir aux besoins des siens, il avait dû fournir une forte somme de travail dans les bureaux d'une compagnie française, à Constantinople, où il s'était installé deux ans après son mariage. Ses études historiques, en effet, ne lui rapportaient en

librairie qu'une somme infime. La petite dot de Medjine, chaque année, se voyait entamée. Elle disparut complètement au cours de la maladie de Gérard, qui traîna longtemps avant de mourir. La veuve, une fois les frais de funérailles et quelques dettes payés, se trouva en possession d'une somme de quatre mille francs.

Ses parents adoptifs étaient morts. Comme recours, il ne lui restait que l'oncle de son mari, ce comte de Varouze qui avait épousé Angelica d'Artillac, quelques mois après le mariage de Gérard. Celui-ci, quand il avait compris la gravité de son état, s'était décidé à écrire à cet unique parent pour lui recommander sa femme et ses enfants. La lettre, conçue en termes d'une touchante noblesse, n'avait pas reçu de réponse... et une seconde avait eu le même sort.

Gérard ne doutait guère que l'influence d'Angelica fût pour beaucoup dans ce silence obstiné. La nature de son oncle, bonne et généreuse, n'aurait pas été capable d'une si longue rancune si elle s'était trouvée livrée à ses propres aspirations... C'est pourquoi, espérant

malgré tout en cette générosité, le mourant avait recommandé à sa femme de partir pour la France, de faire tout le possible pour voir seul M. de Varouze. Là était le point le plus difficile, car après cela, pensait Gérard, la grâce touchante de Medjine, le charme des deux enfants et surtout de la petite Ourida, disposeraient favorablement le châtelain de la Roche-Soreix.

Il avait minutieusement tracé à la jeune femme son plan de conduite. Medjine était une nature faible et craintive, dépourvue d'initiative, se laissant aveuglément conduire et dominer par son mari qu'elle aimait au-dessus de tout. Celui-ci se demandait avec angoisse comment elle se tirerait de la situation si terriblement difficile qui serait la sienne, lui disparu. Comment, aussi, elle supporterait le coup terrible que serait pour elle la mort de son bien-aimé Gérard.

Terrible, il le fut en effet, car la pauvre femme avait conservé jusqu'au dernier jour l'espoir d'une impossible guérison. Elle fut malade pendant plus d'un mois et resta ensuite faible, languissante, désintéressée de toutes choses. Des



voisins compatissants, qui l'avaient soignée, s'occupaient des enfants. Un jour, pourtant, elle se réveilla de la léthargie morale. Elle voulait exécuter les volontés suprêmes de son mari, c'est-à-dire aller demander la protection de M. de Varouze pour Ourida et Étienne qui, pensait-elle, seraient bientôt tout à fait orphelins, car elle se sentait profondément atteinte.

Voilà pourquoi, après un pénible voyage, elle se trouvait aujourd'hui avec ses enfants dans le train qui, tout à l'heure, allait s'arrêter à la station de Champuis.

Là, suivant les instructions de son mari, elle gagnerait le petit hôtel de l'endroit et y demeurerait quelques jours en essayant pendant ce temps de voir seul M. de Varouze qui, autrefois, avait coutume de descendre à peu près chaque jour au village, dans la belle saison. Si elle n'y réussissait pas, il lui faudrait se rendre à la Roche-Soreix. Mais, là, il y avait tout lieu de craindre qu'Angelica l'empêcherait de voir le châtelain. Les anciens serviteurs avaient été congédiés par elle, peu à peu, et, à ceux qui les

remplaçaient, elle avait très probablement donné des instructions en vue d'un retour possible de Gérard et d'une tentative de celui-ci pour voir son oncle.

Gérault avait appris ces changements par la vieille Agathe qui, la première, avait été mise à la retraite. Elle écrivait deux ou trois fois par an à son jeune maître et lui apprenait ce qui se passait à la Roche-Soreix. La nouvelle comtesse, disait-elle, menait Monsieur le comte par le bout du nez, tout en ayant l'air de déférer gracieusement à ses volontés, à ses désirs. Il paraissait d'ailleurs très satisfait de son sort et vantait « les rares qualités » de sa jeune femme, laquelle l'entourait d'attentions et ne manquait pas une occasion de lui être agréable.

Par la vieille servante encore, il avait su que son oncle, à la suite d'une fièvre typhoïde, restait de santé précaire. Peu après, Agathe était morte. Désormais, il n'avait plus eu de nouvelles de la Roche-Soreix, car le vieux curé de Champuis, qui lui avait fait faire sa première communion, avait lui aussi quitté ce monde et les personnes avec

qui Gérard entretenait des rapports d'amitié, dans la contrée, avaient pris fait et cause pour son oncle, pour la charmante M<sup>me</sup> d'Artillac qui savait si bien gagner les sympathies.

Medjine s'en allait donc en plein inconnu. Personne ne se trouverait là pour l'aider dans sa tâche difficile... et, au cas où elle ne réussirait pas, elle se verrait avec ses enfants sans ressources, parmi des étrangers. Il était donc fort compréhensible qu'en une telle occurrence, et surtout dans son triste état de santé, la pauvre femme vît approcher avec angoisse le terme du long et fatigant voyage.

Dans la lumière pâlissante du jour qui déclinait, la vallée s'étendait, verte et gracieuse, avec sa rivière étroite aux allures de torrent, et ses pentes garnies de prés où paissaient les petites vaches de Salers. Plus loin commençait le plateau volcanique sur lequel s'étendait la propriété du comte de Varouze et constituait une bonne partie de ses revenus.

À un détour de la voie ferrée, le château apparut, sombre et imposant, dressé au bord de

l'escarpement à pic au bas duquel se trouvait le village de Champuis... La vallée, à cet endroit, devenait plus profonde et d'une beauté plus sévère, surtout à cette heure tardive de l'après-midi où le soleil la quittait. Par contre, les clartés du couchant s'attardaient encore sur le féodal logis, entouré de ses murs épais, noirs comme lui-même, et sur les futaies épaisses, magnifiques du parc et de la forêt.

Ourida s'était approchée de la vitre ; elle attachait son regard sur la noble demeure qui, même sous cette tiède lumière, gardait un aspect de sévérité altière. Un frisson agita les épaules de l'enfant. Elle se tourna vers sa mère en disant :

– Oh ! maman, voyez ce château ! Comme il est noir ! Je ne voudrais pas y habiter !

Medjine jeta un coup d'œil indifférent vers le lieu que lui indiquait sa fille. Rien ne l'intéressait plus, rien ne lui importait que le but vers lequel il lui fallait marcher, pour accomplir les dernières volontés de son mari.

Le train ralentissait maintenant, s'arrêtait à la petite station de Champuis. Quelques personnes

en descendirent. Parmi elles se trouvaient M<sup>me</sup> Gérault de Varouze et ses enfants. La petite Ourida avait pris le sac de cuir noir des mains de sa mère et le portait courageusement, bien qu'il fût trop lourd pour elle. Étienne tenait la robe de la jeune femme qui, d'un pas vacillant, se dirigeait vers la sortie.

Au-dehors, il n'y avait pas d'autre voiture qu'une carriole dans laquelle montèrent deux paysannes et qui s'éloigna aussitôt.

Medjine, qui devenait de plus en plus pâle, jeta autour d'elle un regard désespéré.

– Je ne sais pas si le village est loin... Jamais je ne pourrai marcher...

– Il y a un banc là, maman. Venez vous asseoir un peu.

Ourida désignait la petite place ombragée qui s'étendait devant la gare.

Medjine murmura :

– Je ne pourrai même pas aller jusque-là... je n'ai plus de forces...

Elle essaya de faire quelques pas, mais elle

chancela et tomba à la renverse, eu entraînant avec elle le petit Étienne, dont la main se cramponnait à sa jupe.

Précisément, à cet instant, un tonneau attelé d'un cheval très vif débouchait sur la place. Deux personnes y étaient assises : une femme jeune encore, petite et mince, habillée d'un élégant costume tailleur, et un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, lui aussi de petite taille, et dont la ressemblance avec sa compagne était frappante.

– Qu'est-ce donc ? Vois-tu, Lionel, cette femme qui tombe ? demanda la première d'une voix aux intonations très douces.

– Oui. Elle se trouve mal, sans doute.

Les quelques personnes présentes à ce moment-là aux alentours de la gare – quatre en tout – accouraient vers la malheureuse femme. Ourida se jetait à genoux près de sa mère et approchait son petit visage terrifié de la pâle figure immobile. Étienne, étendu sur le sol, continuait d'étreindre éperdument la vieille jupe noire.

Lionel d'Artillac fit arrêter son cheval non loin de là et Angelica, mettant pied à terre, s'avança vers le groupe lamentable.

– Qu'a donc cette pauvre femme ? Laissez, enfant, que je voie...

Elle se baissait, écartait d'une main doucement autoritaire la petite fille et, soulevant la tête de Medjine, considéra attentivement le visage décoloré, aux yeux clos.

– C'est une syncope... Il faudrait la porter dans la salle d'attente.

Un paysan qui se trouvait là appela l'homme d'équipe formant avec le chef de gare tout le personnel de la station. À eux deux, ils transportèrent la jeune femme dans la petite pièce garnie de bancs qui servait de salle d'attente.

Ourida, ayant relevé son frère, les suivit en silence, près de la comtesse de Varouze qui avait dit à son fils :

– Attends-moi un instant. Je vais voir comment on installe cette personne et s'il est possible de la faire revenir à elle.

Tandis qu'on étendait la malade sur un des bancs, une femme entra dans la salle et s'approcha d'Angelica.

– Cette alliance était par terre. Je pense qu'elle a dû glisser du doigt de la pauvre dame quand celle-ci est tombée, ou bien quand on l'a enlevée pour l'emporter.

Elle tendait à la comtesse un anneau d'or. Celle-ci le prit et, par une habitude d'investigation innée chez elle, l'examina d'un de ces rapides coups d'œil qui, sans en avoir l'air, voyaient tout.

Elle lut ces noms, gravés à l'intérieur de l'alliance : « Gérard – Medjine ».

Une légère rougeur monta au teint mat, une lueur brilla, l'espace de quelques secondes, dans les prunelles à la nuance changeante.

Pendant un moment, Angelica resta immobile, les paupières mi-baissées. Puis, elle s'approcha des enfants et demanda, en s'adressant à Ourida :

– D'où venez-vous, ma petite fille ?

L'enfant répondit, d'une voix que l'émotion



enrouait :

– De Constantinople, madame.

– Vraiment, de Constantinople ! Et que vient faire ici votre pauvre maman ? Avez-vous donc des parents dans le pays ?

Ourida hésita avant de répondre. Sa mère lui avait recommandé : « Ne dis à personne pourquoi nous sommes ici. Ne prononce pas notre nom, car jusqu'à ce que j'aie pu voir M. de Varouze, je m'appellerai M<sup>me</sup> Lambert. » Quelque désespérée que fût la pauvre petite, quelle que fût la douceur de la voix et du regard de l'étrangère, elle se souvint de la recommandation et répondit :

– Non, madame, nous ne connaissons personne.

– Alors, où alliez-vous ?

– Maman devait s'installer à l'hôtel...

Puis, d'un accent plein d'angoisse, l'enfant ajouta :

– Madame, dites, elle n'est pas morte, maman ?

– Mais non, ma chère petite. Ce n'est qu'un évanouissement... Vous allez voir, dans un moment...

Ce moment fut assez long, en dépit des soins experts de la comtesse. Enfin, Medjine ouvrit les yeux et les promena, un peu égarés, autour d'elle.

Ourida lui saisit la main et y appuya ses lèvres.

– Maman ! Maman chérie !

Medjine regarda sa fille, puis l'étrangère qui lui soulevait un peu la tête avec sollicitude.

Angelica dit d'un ton plein de bienveillance :

– Ne vous tourmentez pas, madame. Vous voici mieux maintenant... Mais votre petite fille m'apprend que vous songez à vous installer à l'hôtel. Vous y serez bien mal, dans votre état de santé.

Medjine bégaya :

– Il le faut.

– Mais non, car je puis vous offrir l'hospitalité pour quelques jours. Ensuite, quand vous serez

remise, vous pourrez plus facilement loger à l'hôtel de Champuis, qui est assez propre, mais manque tout à fait de confort pour une malade.

Le regard de Medjine, anxieux, hésitant, s'attachait sur l'aimable visage qui se penchait vers elle. La pauvre femme se trouvait dans un tel état de faiblesse et de découragement qu'elle était prête à s'accrocher à n'importe qui, telle une naufragée perdue au milieu de la mer immense. La bienveillante étrangère lui apparaissait comme un secours providentiel. D'ailleurs, son cerveau anémié n'était plus capable de réflexion. Elle balbutia :

– Comme vous voudrez... Je vous remercie.

– Eh bien ! je vais prévenir mon fils qui m'attend avec la voiture. Ensuite, nous partirons sans tarder, pour que vous puissiez bientôt vous reposer.

Elle sortit rapidement et rejoignit Lionel qui se promenait de long en large en fumant. À mi-voix, elle lui dit :

– Je vais emmener à la Roche-Soreix cette

femme et ces enfants. Plus tard, je t'expliquerai pourquoi... Tiens, prends ceci. Mets-le dans ta poche. Tu me le rendras au château, quand nous serons seuls.

Et elle lui glissa l'alliance dans la main.

Il eut un regard de vive surprise, mais ne la questionna pas. D'ailleurs, déjà, elle tournait les talons et venait vers la salle d'attente.

Quelques instants plus tard, Medjine, avec l'aide des deux hommes qui l'avaient portée sur le banc, montait dans l'élégante petite voiture. Près d'elle s'assit Angelica et Ourida prit place à côté de Lionel qui tenait les guides. Sur ses genoux, M<sup>me</sup> de Varouze fit asseoir Étienne. Après quoi, le petit équipage s'éloigna, suivi des yeux par les gens qui étaient là et qui se disaient entre eux :

– C'est tout de même une bonne personne, bien charitable, que M<sup>me</sup> de Varouze !

De Champuis à la Roche-Soreix la route montait entre des prés qui, un peu avant d'atteindre le château, cédaient la place à des sapins couvrant tout le flanc du plateau volcanique au bord duquel se dressait la féodale demeure.

À droite, la vue s'étendait jusqu'à la chaîne des monts Dômes, voilée d'une brume mauve ; à gauche, des profondeurs de la vallée, s'élevaient les escarpements rocheux garnis d'une vigoureuse parure de hêtres et de pins, sur lesquels se répandait l'ombre légère du soir, tandis que tout en haut mouraient les dernières clartés du couchant.

Mais personne, dans la petite voiture, ne considérait la sévère splendeur de ce paysage. Medjine, à demi inconsciente, fermait les yeux et se laissait emporter vers son destin ; Ourida,

assise en face d'elle, près de Lionel qui lui tournait le dos, car c'était lui qui conduisait, ne quittait guère du regard le visage défait de sa mère. Le petit Étienne, fatigué du voyage et ahuri par tous ces événements, s'endormit sur les genoux de M<sup>me</sup> de Varouze. Celle-ci restait silencieuse. Les paupières baissées, les lèvres un peu serrées, elle réfléchissait profondément.

À un détour de la route, le château apparut, sombre et rébarbatif, dressant au-dessus du mur d'enceinte ses deux tours à créneaux et mâchicoulis. Ourida, en l'apercevant, eut un mouvement de crainte. Autour d'elle, devant elle, l'enfant chercha une autre habitation ; mais il n'en existait pas en dehors du logis hautain et lugubre vers lequel se dirigeait le petit équipage. Celui-ci passa sur le pont-levis au-dessous duquel frémissait l'eau vive qui remplissait les douves et s'arrêta dans la grande cour, devant le principal corps de logis. Cette vaste construction était flanquée, à droite, par une des grosses tours, et se continuait à gauche par un grand bâtiment en retour, aux étroites fenêtres à meneaux, qui servait de communs et dans une partie duquel on

avait établi les écuries et remises.

Un domestique vint prendre la bride du petit cheval, tout en jetant un regard curieux sur les étrangers. Ceux-ci descendaient avec l'aide de M<sup>me</sup> de Varouze. La comtesse, brièvement, dit à l'oreille de son fils :

– Pas un mot à personne de tout cela, Lionel !... Surtout, il ne faut pas que ton père sache... jusqu'à nouvel ordre du moins.

Le jeune homme demanda, sur le même ton bas :

– Qui est-ce ?

– Probablement la femme et les enfants de Gérard.

Les sourcils de Lionel se rapprochèrent.

– Ah !... Et lui ?

– J'ai tout lieu de croire qu'il est mort, car la jeune femme est en deuil... Mais nous parlerons de cela tout à l'heure plus à loisir. L'important, pour le moment, est que M. de Varouze ignore leur présence.

– Comme ce n'est pas moi qui le lui dirai... et comme son valet de chambre est la discrétion même, il n'y a pas à craindre qu'il la connaisse.

Sur ces mots, Lionel se dirigea vers la porte principale qui donnait dans l'ancienne salle des gardes transformée en un fort beau hall. Quant à Angelica, elle prit le bras de Medjine, chancelante, ahurie, et dit aux deux enfants :

– Suivez-nous, mes petits.

Ils passèrent tous quatre, à gauche, sous une petite porte basse, longèrent un étroit corridor voûté, dont la fraîcheur fit frissonner Medjine, puis traversèrent une petite cour sombre et se trouvèrent au pied de la seconde tour. Angelica ouvrit la porte, qui grinça longuement. Dans la grande pièce voûtée occupant tout le rez-de-chaussée, des meubles hors d'usage étaient réunis pêle-mêle. Face à l'énorme cheminée, un escalier de pierre s'élevait dans l'épaisseur du mur. Il aboutissait, au premier étage, à un étroit palier sur lequel ouvrait une grande chambre tendue de tapisseries usées, que deux fenêtres étroites et trop haut placées éclairaient parcimonieusement.



Deux lits se faisaient face. M<sup>me</sup> de Varouze les désigna à Medjine.

– Voilà pour vous et votre petite fille. Le petit garçon pourra coucher dans le cabinet à côté, où je vais faire mettre un lit.

La jeune femme murmura :

– Je vous remercie...

Elle se laissa tomber sur le vieux fauteuil que lui avançait Angelica. Celle-ci se pencha vers elle et lui prit la main.

– Reposez-vous bien... La femme de charge va vous apporter un cordial et fera dîner les enfants.

Medjine, de nouveau, bégaya un remerciement.

M<sup>me</sup> de Varouze reprit, en serrant doucement la fine main diaphane :

– Vous serez bien soignée ici. Ne vous inquiétez de rien. Dites-moi, petite, avez-vous des bagages ?

Elle s'adressait à Ourida qui se tenait debout près de sa mère.

– Oui, madame, deux malles.

– Je vais vous les faire chercher tout à l’heure.

En attendant, demandez ce dont vous aurez besoin à Brigida, la femme de charge.

Elle fit aux étrangers un gracieux signe de tête et se dirigea vers la porte. Arrivée là, elle se détourna et appela du geste Ourida.

La petite fille obéit. M<sup>me</sup> de Varouze l’attira au-dehors, sur le palier, et demanda à mi-voix :

– Dites-moi, enfant... Mais, d’abord, comment vous appelez-vous ?

– Ourida, madame.

– Ourida ? Un nom arabe, cela ? N’êtes-vous pas française ?

– Si, madame... Maman est arabe, mais papa était français.

– Il est mort ?

L’enfant inclina affirmativement la tête.

– Il y a longtemps ?

– Voilà six mois, madame.

– Comment s'appelait-il ?

Ourida resta hésitante pendant quelques secondes... Elle se souvenait des recommandations de sa mère. En rougissant, car sa nature sincère se pliait mal à dissimuler la vérité, elle murmura :

– Il s'appelait... M. Lambert.

M<sup>me</sup> de Varouze eut un rapide sourire d'ironie. Mais elle n'insista pas et, passant une main caressante sur la magnifique chevelure de l'enfant, elle dit avec douceur :

– Allons, reposez-vous aussi, ma petite fille. Demain, si votre maman est mieux, comme je l'espère, nous causerons un peu et je verrai si je puis vous être utile.

Sur ces mots, Angelica s'engagea dans l'escalier, sortit de la tour en ayant soin de fermer derrière elle la porte à clef. D'un pas sans hâte, elle gagna la lingerie où travaillait à cette heure Brigida, promue depuis quelques années au grade de femme de charge. Après un bref conciliabule avec elle, M<sup>me</sup> de Varouze monta dans sa

chambre et changea sa tenue de sortie contre une élégante toilette d'intérieur. Tandis que, devant une glace, elle lissait soigneusement ses cheveux noirs, une petite fille de huit ou neuf ans, blonde et mince, apparut en coup de vent.

– Vous êtes rentrée, maman ? J'ai aperçu Lionel, tout à l'heure.

– Oui. Mais que fais-tu ici, Lea ? C'est l'heure de ta leçon de piano.

La petite fille secoua ses cheveux blonds qui tombaient en mèches soyeuses de chaque côté de son visage frais et plein.

– J'ai dit à M<sup>lle</sup> Luce qu'elle m'ennuyait et je me suis sauvée dans le jardin.

– Quelle insupportable enfant tu es !

Mais, en parlant ainsi, Angelica considérait avec complaisance la petite créature aux yeux bleus, à la mine décidée, qui était l'héritière de la Roche-Soreix, la fille du comte Marcien de Varouze et de sa seconde femme.

– ... Allons, tu vas maintenant retourner à ton piano.

– Pas du tout ! M<sup>lle</sup> Luce m’ennuie avec sa figure de pierre... Pourquoi a-t-elle toujours cet air-là ?

– Parce qu’elle a eu des chagrins, beaucoup de soucis... Voyous, retourne travailler, Lea ! Moi, je vais voir ton père.

– Eh bien ! j’irai avec vous !

Et Lea se pendit au bras de sa mère. Elles entrèrent ainsi, toutes deux, dans la chambre que ne quittait plus guère depuis trois ans M. de Varouze. À la suite d’une fièvre typhoïde, il était resté paralysé des jambes et, dans ses meilleurs jours, arrivait difficilement à se traîner jusqu’à la pièce voisine, son cabinet de travail.

Il avait beaucoup vieilli, bien qu’ayant dépassé de peu la soixantaine. Cet homme actif, sanguin, souffrait moralement et physiquement d’une telle immobilité. Aussi devenait-il d’humeur sombre et se désintéressait-il de tout, laissant la direction de sa fortune à la comtesse, qui s’y entendait d’ailleurs admirablement. Elle entourait son mari d’une sollicitude constante, gardait une douceur inaltérable devant ses airs moroses et ses

réflexions amères ; mais elle menait toutes choses à sa guise et ne laissait approcher de l'infirmes que des gens qui étaient ses créatures. Sans en avoir conscience, il se trouvait ainsi prisonnier de la femme sans scrupule qui avait su éloigner de lui son neveu et, avec une sournoise habileté, s'était emparée des deux lettres de Gérard avant qu'elles parvinssent au comte, que cet appel d'un mourant aurait certainement touché.

M. de Varouze demeurait toujours complètement aveuglé au sujet de celle qui portait son nom depuis dix ans. Rien ne lui avait ouvert les yeux : ni les avertissements de Gérard, ni les doléances d'Agathe, ni le renvoi — d'ailleurs opéré avec tant de précaution et d'adresse — des domestiques fidèles qui ne se privaient pas de dire leur avis sur la nouvelle comtesse. Celle-ci avait su du reste se faire très vite dans le pays une excellente réputation. Elle allait voir les pauvres, leur donnait des soins, causait amicalement avec les paysans. Dans le monde de l'aristocratie et de la bourgeoisie, on la déclarait une personne charmante, sérieuse, intelligente, possédant toute la distinction

nécessaire à une comtesse de Varouze. Le château de la Roche-Soreix avait donc ainsi toujours entendu chanter ses louanges. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il continuât de la voir sous un jour entièrement favorable ?

Puis, elle était jeune, séduisante, elle connaissait à fond l'art de flatter, le moyen d'user de l'amour-propre masculin pour établir sournoisement sa propre domination. La maladie du comte était venue, en outre, aider à sa complète mainmise sur le châtelain et sur sa fortune. Des soins fort intelligents, une habile comédie de dévouement lui avaient plus que jamais attaché le cœur généreux de M. de Varouze. À partir de ce moment, le comte avait associé sa femme à l'administration de ses biens, que l'infirmité dont il était atteint lui rendait difficile. Voyant comme elle s'y montrait experte, il se déchargeait complètement sur elle, depuis quelques mois, de ces questions financières qui l'ennuyaient et le fatiguaient maintenant.

Quand M<sup>me</sup> de Varouze et Lea entrèrent dans

la chambre, l'infirmier, qui lisait, tourna vers elles son visage amaigri, fatigué, creusé de rides. À leur vue, son regard assombri s'éclaira légèrement.

– Je ne vous savais pas rentrée, Angelica.

– Mais il n'y a pas longtemps, mon ami. J'ai fait à Champuis les quelques courses dont je vous avais parlé, puis je suis passée par la gare pour voir si le colis attendu était annoncé. Là, j'ai eu l'occasion de rendre service à une pauvre femme...

M. de Varouze, qui venait de mettre un baiser sur le front que penchait vers lui sa fille, demanda :

– Que lui était-il arrivé ?

– Elle a perdu connaissance en quittant le train, où elle se trouvait avec ses deux enfants. Mon cher Marcien, vous ne me blâmez pas, je pense, d'avoir amené ici la pauvre créature qui me semble bien faible et bien malade ?

– Mais certes non, Angelica ! Vous savez que j'approuve toujours vos charitables initiatives. De



quelle condition vous paraît cette personne ?

– Elle semble plutôt distinguée. La petite fille, que j’ai un peu interrogée, m’a dit que sa mère était veuve, qu’elle s’appelait M<sup>me</sup> Lambert et qu’ils arrivaient tous trois de Constantinople.

– De Constantinople ? Eh ! que viennent-ils donc faire ici ?

– Cela, je l’ignore encore. Si la jeune femme est un peu mieux demain, je verrai à en savoir davantage.

– Quel âge ont les enfants ?

– Le petit garçon doit avoir quatre ou cinq ans, la petite fille dans les neuf ans, je pense.

– Pauvres petites créatures ! Veillez à ce qu’on leur donne bien le nécessaire, Angelica.

– Soyez sans crainte... J’ai chargé Brigida de s’en occuper et de me prévenir au cas où la pauvre femme lui paraîtrait plus souffrante.

– Où les avez-vous logés ?

– Dans l’appartement de la tour des Fous.

– Dans l’appartement de la tour ? Quelle idée !

C'est lugubre, là-dedans !

– Mais, mon ami, songez que nous ne savons qui est cette étrangère. Il était plus prudent de l'installer provisoirement dans cette partie du château, complètement séparée de nos appartements. Brigida couchera cette nuit dans la chambre du second étage, de façon que l'un des enfants puisse l'appeler au cas où la mère serait plus malade.

– En effet, vous avez raison... Prudence et charité s'allient toujours parfaitement chez vous, ma chère Angelica.

M<sup>me</sup> de Varouze reçut l'éloge avec le plus gracieux sourire. Lea déclara, du ton péremptoire d'une enfant gâtée :

– Je verrai la petite fille demain et je jouerai avec elle.

– Il faudra d'abord savoir ce que sont ces enfants, mignonne.

Tout en parlant, M. de Varouze caressait les cheveux blonds. Son regard s'attachait avec tendresse sur le frais visage de sa fille. Il était un

père très affectueux, mais trop faible. Toutefois, secrètement, il regrettait que cette enfant unique ne fût pas un fils, un héritier du vieux nom. Et sa pensée, au cours des années écoulées, avait évoqué plus d'une fois le souvenir de Gérard, le neveu qu'il avait aimé d'une affection paternelle, le beau et robuste Gérard dont l'intelligence, les qualités physiques et morales lui inspiraient une légitime fierté ! Celui-là était un vrai Varouze, avec sa chevelure fauve, ses traits énergiques, sa vigoureuse stature. Il était vraiment regrettable que sa mauvaise tête, son obstination, et cette incompréhensible malveillance à l'égard d'Angelica eussent obligé son oncle à l'éloigner, à rompre avec lui. Néanmoins, son irritation s'atténuant avec le temps, M. de Varouze se sentait assez disposé à pardonner, au cas où Gérard aurait témoigné quelque regret, quelque désir de revoir celui qui lui avait servi de père. Mais aucune démarche en ce sens n'avait été faite – il le croyait du moins – et, dans l'ignorance où il se trouvait du sort de son neveu, le châtelain de la Roche-Soreix continuait de le traiter d'ingrat et d'orgueilleux... sans s'apercevoir que cette

opinion sur l'absent lui avait été suggérée par la comtesse, qui ne cessait de l'y entretenir.

### 3

Quand Ourida s'éveilla le lendemain matin, dans la grande chambre sombre, elle eut un mouvement d'effroi. Puis elle jeta un coup d'œil vers le lit où était étendue sa mère. Celle-ci semblait reposer. Alors Ourida resta immobile, à moitié assise, guettant un reflet de soleil qui paraissait vouloir arriver jusqu'à une des fenêtres.

La chambre était dallée de grandes pierres grises sur lesquelles se trouvaient jetés deux mauvais tapis rongés par les mites et presque hors d'usage. Une vieille table d'acajou, une toilette boiteuse, trois chaises, un fauteuil en reps fané, une massive armoire de chêne, composaient avec les deux lits l'ameublement de cette pièce, visiblement inutilisée en temps ordinaire.

Une petite porte creusée dans l'épaisseur du mur la faisait communiquer avec un cabinet meublé seulement d'un lit et d'une chaise,

contenu dans une tourelle accolée à la grosse tour. C'était là que couchait Étienne, encore endormi en ce moment.

La veille, Brigida, la femme de charge, était venue installer les étrangers, d'après les ordres de sa maîtresse. Elle avait aidé Medjine à se coucher, puis apporté un léger repas auquel, seul, Étienne avait fait honneur... tout cela sans aménité, avec des coups d'œil hostiles jetés sur la mère et les enfants. Cette grande femme maigre, à la figure osseuse et jaune, aux petits yeux verdâtres, perçants et mauvais, était d'ailleurs de physionomie assez rébarbative... Aussi Ourida eut-elle un petit frisson quand, un peu après son réveil, elle la vit entrer, portant trois bols de lait sur un plateau.

Enlevée à sa somnolence fiévreuse, Medjine répondit faiblement aux questions que lui adressait avec sécheresse la femme de charge au sujet de sa santé... Elle n'avait pas dormi et elle se sentait fiévreuse, complètement dépourvue de forces... D'ailleurs, il suffisait de voir son pauvre visage défait, ses yeux si profondément cernés,

pour se convaincre qu'elle n'exagérait pas.

Brigida déclara :

– M<sup>me</sup> la comtesse viendra vous voir tout à l'heure.

Puis elle gourmanda la petite fille, qu'elle traita de paresseuse parce qu'elle était encore au lit, et alla réveiller Étienne en lui ordonnant de se lever.

Quand, une heure plus tard, Angelica entra dans la chambre de la tour, elle trouva les deux enfants habillés, assis près du lit de leur mère. Ourida tenait entre ses petites mains la main diaphane de la malade et contemplait avec une tendresse inquiète la pâle figure dans laquelle les yeux noirs brillaient d'un éclat un peu fiévreux.

M<sup>me</sup> de Varouze s'informa avec bienveillance de la façon dont l'étrangère avait passé la nuit... Elle lui prit le poignet, tâta le pouls, passa une main légère sur le front moite, en déclarant :

– Vous avez certainement un peu de fièvre, madame, et un grand repos vous est nécessaire. Demeurez ici tranquillement, sans vous faire de

souci...

Medjine balbutia :

– Ce serait vraiment abuser...

– Mais non, pas le moins du monde. Cette chambre n'est jamais occupée... Votre petite fille m'a dit que vous étiez veuve et que vous vous appeliez M<sup>me</sup> Lambert ?

Un peu de rougeur monta aux joues blêmes de Medjine... Elle répondit avec effort :

– Oui, madame.

Angelica eut un léger sourire et, se penchant davantage, posa sur l'épaule de la jeune femme sa main douce comme une patte de velours.

– Pourquoi changez-vous ainsi de nom, madame Gérard de Varouze ?

Medjine eut un brusque mouvement et ses yeux s'emplirent de stupéfaction mêlée d'effroi.

– Pourquoi... m'appelez-vous comme cela ? bégaya-t-elle.

– Parce que j'ai deviné qui vous étiez... Je soupçonne aussi la raison qui vous fait cacher



votre nom véritable... Le pauvre Gérard vous a dit beaucoup de mal, n'est-ce pas, de la seconde femme de son oncle ?

Medjine eut un faible geste affirmatif.

– ... Se méfiant d'elle, il vous a engagée à venir ici sous un autre faux nom... et, sans doute, à essayer de voir M. de Varouze en dehors de sa femme ?

Medjine ne répondit pas, mais attacha sur son interlocutrice des yeux pleins d'inquiétude.

Angelica, de sa voix la plus suave, continua :

– Gérard de Varouze avait malheureusement une terrible prévention contre M<sup>me</sup> d'Artillac – une prévention complètement injustifiée, je puis vous l'affirmer. Cette jeune femme n'était en aucune façon mal disposée à son égard, bien au contraire, et, depuis son mariage, elle n'a pas manqué une occasion de plaider sa cause... Mais M. de Varouze est demeuré inaccessible à tout raisonnement, et je puis même dire que sa rancune à l'égard de son neveu s'est fortifiée avec les années, est devenue en quelque sorte une

animosité farouche.

Medjine balbutia.

– Vous le connaissez ?

– Je suis sa femme.

Medjine eut un sursaut et une sourde exclamation :

– Sa femme ?... M<sup>me</sup> d'Artillac ?

– Oui, la veuve de Félix d'Artillac, devenue la femme du comte de Varouze... Pourquoi prenez-vous cet air effrayé ?... Je ne suis pas celle que Gérard vous a certainement représentée. S'il n'avait tenu qu'à moi, voici longtemps, je vous l'affirme, que la réconciliation entre son oncle et lui serait chose faite. Maintenant encore, c'est de mon propre chef que je vous accueille ici, dans ce château de la Roche-Soreix où M. de Varouze, lui, refuserait de vous recevoir.

Medjine fit d'une voix tremblante.

– À la Roche-Soreix ?... Nous sommes à la Roche-Soreix ?

Angelica poursuivit, de la même voix calme et

douce :

– Mon mari ne peut supporter que l'on prononce même le nom de son neveu devant lui... S'il vous savait ici, il vous ferait mettre dehors... Comme il est infirme, j'ai pu vous offrir cet abri sans qu'il risque de vous apercevoir... Mais je ne sais trop s'il me sera possible de continuer...

Elle se tut un moment, considérant avec une attention aiguë la pâle figure effarée, aux yeux pleins d'angoisse... D'un geste souple, presque caressant, elle promena ses doigts sur la main brûlante, étendue sur la couverture... Puis elle demanda :

– Qu'êtes-vous venue faire en ce pays, madame ?... Avouez-le-moi franchement, sans crainte, car, quoi qu'ait pu vous dire Gérard à mon sujet, je suis prête à vous venir en aide, de tout mon pouvoir.

Pauvre Medjine, quelle défense avait-elle, devant l'astuce, l'hypocrisie, l'inférieure habileté de cette femme ?... Sa faiblesse morale, le complet abattement dans lequel la mettait son état de santé, faisaient d'elle une dupe toute prête

pour les intrigues d'Angelica. La physionomie bienveillante, le regard et la voix pleins de douceur disposaient en sa faveur la malheureuse femme désemparée, incapable de lutter, de réfléchir même... Encore quelques phrases adroites, compatissantes... et Angelica se sentait maîtresse de cette faible volonté, libre de faire tout accepter à la crédulité de cette pauvre créature malade, isolée, qu'elle tenait maintenant à sa discrétion.

Alors, elle développa son perfide mensonge... Il fallait avant tout éviter que M. de Varouze connût la véritable identité de l'étrangère recueillie par sa femme. Donc, Medjine devrait continuer de porter ce nom de Lambert qu'elle avait adopté pour venir à Champuis. Elle pourrait demeurer à la Roche-Soreix – la comtesse s'engageait à l'obtenir de son mari, en lui représentant l'étrangère comme une personne digne de grand intérêt, accablée de malheurs immérités, dépourvue de moyens de subsistance... Et Angelica espérait arriver, peu à peu, à changer les idées de M. de Varouze, à vaincre sa terrible rancune, de telle sorte qu'un

jour il consentît à accueillir la veuve et les enfants de son neveu.

– Voilà, je crois, la meilleure voie à suivre, conclut M<sup>me</sup> de Varouze. Mais il importe, avant toute chose, que mon mari ignore qui vous êtes... Son caractère entier, violent, le porterait en ce cas à des actes qui couperaient court irrémédiablement à tout espoir de réconciliation... Il faudra donc veiller à ce que les enfants ne bavardent pas, au sujet de votre nom... Vous entendez, mes chers petits...

Elle tournait vers Ourida et Étienne son aimable visage... Le petit garçon, trop jeune, n'avait rien compris à ce qui venait d'être dit entre sa mère et la dame étrangère. Mais Ourida écoutait attentivement, ses grands yeux d'une si profonde intelligence allant de Medjine à la comtesse, avec une expression inquiète.

– ... Vous entendez, si quelqu'un vous demande votre nom, il faudra répondre que vous vous appelez Lambert... Ourida Lambert... Étienne Lambert... Et votre maman est M<sup>me</sup> Lambert... De même, il ne faut jamais dire à

personne que votre papa était le neveu du comte de Varouze. Si vous me désobéissiez à ce sujet, il pourrait vous arriver de grands malheurs. M. de Varouze, le maître de ce château, se fâcherait et ferait partir d'ici votre pauvre maman, qui a tant besoin de se reposer, d'être bien tranquille... Vous me comprenez, mes enfants ?

Seule, Ourida répondit :

– Oui, madame.

– À personne vous ne direz votre vrai nom... pas même à ma fille qui a votre âge, Ourida, et dont vous ferez certainement la connaissance un de ces jours. N'oubliez jamais qu'en me désobéissant vous pourriez amener de grands malheurs sur la tête de votre maman.

L'enfant eut un mouvement d'effroi.

– Oh ! madame, je ne dirai jamais rien !

– C'est bien... quant à votre petit frère, c'est à vous de l'enseigner à ce sujet, de bien lui faire entendre qu'il s'appelle Étienne Lambert... du moins pour le moment, car j'espère bien que vous pourrez sans trop tarder reprendre votre nom

véritable.

Puis s'adressant de nouveau à Medjine, la comtesse demanda :

– Vous aviez des papiers certifiant votre identité ?

– Oui... mon acte de mariage... les actes de naissance et de baptême des enfants... Pacte de décès de Gérard... Tout est là...

Elle étendait la main vers un petit sac de cuir vert posé sur la table.

– Bien ! Conservez-les précieusement... mais ne les montrez à personne, surtout ! Pour la bonne réussite de nos projets, il est indispensable que nul, ici, n'ait le soupçon que vous êtes la femme de Gérard... Quant au reste, soyez sans crainte. Tant que vous resterez « Madame Lambert », il vous sera possible de demeurer à la Roche-Soreix. Je me charge d'arranger cela avec mon mari, en vous faisant passer pour une pauvre veuve sans ressources, venue en ce petit coin d'Auvergne dans l'espoir d'y vivre économiquement... Mais, au fait, j'ignore quels

sont vos moyens financiers ?

– Il ne me reste qu'un millier de francs... Nous étions ruinés quand Gérard est mort.

– Oui, je le comprends... Il vous envoyait ici pour demander l'aide de son oncle... Le pauvre garçon espérait qu'il pardonnerait, qu'il accueillerait sa veuve et ses enfants.

Medjine murmura :

– Il lui avait écrit deux fois.

Angelica affirma, imperturbablement :

– Oui, je le sais... Mais M. de Varouze a détruit ces lettres sans même les lire.

Medjine eut un soupir douloureux.

– Mon pauvre Gérard !... Il avait cependant une telle confiance dans l'affection et la générosité de son oncle !

La comtesse hocha la tête.

– Le caractère de mon mari a beaucoup changé, depuis sa maladie. Il est aigri, il est devenu difficile, indicatif... Ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, il est impossible de prononcer



devant lui le nom de Gérard sans exciter une colère épouvantable... Mais, enfin, j'espère qu'avec le temps il me sera possible de changer cette malheureuse disposition d'esprit.

Puis, jetant un coup d'œil autour d'elle, la comtesse ajouta :

– Je pense vous installer ailleurs... Je vais y réfléchir... On ira chercher vos malles dans l'après-midi. Vous donnerez votre bulletin à Brigida, la femme de charge.

Sur ces mots, Angelica prit congé de Medjine et quitta la chambre sombre où, presque aussitôt, la jeune femme, lassée par ce court entretien, retombait dans sa fiévreuse somnolence.

Quelques instants plus tard, dans le petit salon qu'elle se réservait pour son usage particulier, la comtesse donnait ses instructions à son fils et à Brigida.

– Tout est arrangé avec elle, bien facilement. Elle conservera le nom de Lambert et ne dira mot à personne du motif qui l'amenait en ce pays... Naturellement, Lionel, je n'ai pas besoin de te recommander d'être muet à ce sujet ?

– N'aie crainte !... Je n'ai aucune envie de partager avec ces gens la part de fortune que me réserve mon beau-père dans son testament !

Un demi-sourire mauvais entrouvrait les lèvres de Lionel, tandis qu'il parlait ainsi.

– Voilà en effet ce qui ne manquerait pas d'arriver... M. de Varouze s'attendrait sur ces enfants et serait capable de s'en enticher...

d'autant plus que la petite fille a une physionomie peu banale et que le petit garçon ressemble indéniablement à Gérard. Mais je crois avoir paré au danger. Cette jeune femme est visiblement à bout de forces et paraît avoir peu de temps à vivre. En outre, elle doit être d'un caractère facile à conduire et à tromper. Elle ne parlera pas, après ce que je lui ai dit au sujet de M. de Varouze. D'ailleurs, je m'arrangerai pour qu'elle vive tout à fait à l'écart... J'ai également chapitré la petite Ourida – son frère n'est pas à craindre, vu son âge – et, comme elle paraît beaucoup aimer sa mère, je lui ai fait craindre de grands malheurs pour celle-ci au cas où elle prononcerait son nom véritable. Il me semble qu'ainsi nous pouvons être tranquilles.

Lionel demanda :

– Mais que raconteras-tu à mon père, pour justifier l'hébergement définitif de ces étrangers ?

– J'ai mon histoire toute prête... Cette M<sup>me</sup> Lambert, veuve d'un employé français à Constantinople, est venue dans ce pays parce qu'une personne de ses connaissances lui avait

dit qu'on y vivait à bon compte. En route, on lui a volé ses papiers et ses petites économies... Malade, désespérée, n'ayant même pas eu l'idée de porter plainte, elle échoua ici, où je l'ai recueillie. Comme elle n'a plus de famille et que ses enfants, après elle, seront abandonnés, comme elle me paraît de toute façon très intéressante, j'ai le désir de les garder tous trois à la Roche-Soreix, où le logement ne manque pas. M. de Varouze, avec sa générosité habituelle, m'approuvera complètement, j'en suis certaine.

Brigida fit observer, en employant le tutoiement dont elle se servait toujours dans l'intimité, à l'égard d'Angelica qu'elle avait élevée :

– Je me demande pourquoi tu les gardes ici, au lieu de les envoyer ailleurs, quitte à leur donner un peu d'argent ?

– Les envoyer ailleurs ?... Pour que la jeune femme raconte son histoire à l'un ou l'autre... Je suis bien plus tranquille en l'ayant ici sous ma surveillance !... Ah ! si mon mari était valide, s'il pouvait se rendre compte par lui-même, voilà qui

serait différent ! Mais il est immobilisé dans sa chambre et ne connaît que ce que nous voulons bien laisser parvenir jusqu'à lui.

Lionel approuva :

– C'est parfait ainsi... Mais tu parlais de papiers tout à l'heure. Cette femme en a, certainement... Il ne faudrait pas qu'elle pût les utiliser quelque jour...

– Ne crains rien, je prendrai mes précautions... Déjà j'ai eu la chance de pouvoir mettre son alliance à l'abri. Elle croira l'avoir perdue en route...

S'adressant à Brigida, après un court silence, la comtesse ajouta :

– J'ai envie de la loger avec ses enfants dans la maison de Mahault.

La femme de charge eut un mouvement de surprise.

– Dans la maison de Mahault ?

– Oui... Je pense que tu ne craindrais pas d'y aller ?

– Pas du tout. Je ne crois pas aux revenants... Mais j’aurai de l’ouvrage pour soigner cette dame et pour m’occuper des enfants !

– Tu te feras aider par ta nièce, qui est une fille discrète... Nous sommes absolument obligés de les tenir sous notre surveillance, tu dois le comprendre, Brigida.

– Bien sûr, que je le comprends !... Pas plus que toi, je n’ai envie de voir une partie de la fortune destinée à notre Lionel et à notre Lea passer chez ces gens-là. Tu peux être bien certaine que je veillerai de près sur eux, pour qu’ils ne bavardent pas !... Mais cela va faire de la dépense, pour les entretenir !

– Nous irons le plus économiquement possible. D’ailleurs, une fois la jeune femme morte, – et je crois qu’elle a vraiment peu de temps à vivre, – je m’arrangerai pour placer les enfants dans quelque établissement hospitalier, où je payerai seulement une petite pension... Et puis, M. de Varouze lui-même est malade, il peut d’un jour à l’autre quitter ce monde. Je serai dès lors tout à fait libre et sans crainte aucune.

– En effet. C’est une période ennuyeuse à passer, voilà tout, déclara Lionel.

Une femme de chambre entra à ce moment, apportant le courrier. Lionel avisa aussitôt une enveloppe de vélin crème, qui portait son nom.

Le jeune d’Artillac dit avec un accent de satisfaction vaniteuse :

– C’est du prince Falnerra !

Tandis que Brigida quittait la pièce, après une dernière recommandation de sa maîtresse au sujet de « Madame Lambert », Lionel sortait de l’enveloppe une carte sur laquelle étaient tracées quelques lignes, d’une écriture masculine élégante et ferme.

« Je vous avais parlé cet hiver, mon cher d’Artillac, du projet que je faisais d’aller passer deux ou trois semaines en Bourbonnais, chez mes cousins de Larçay. Vous aviez alors exprimé le désir que je vinsse refaire connaissance avec la Roche-Soreix. Eh bien ! soit, j’irai dans un mois ou deux demander l’hospitalité à M. et M<sup>me</sup> de

Varouze, pour quelques jours. J'aurai grand plaisir à revoir votre excellent beau-père, dont je garde le plus sympathique souvenir, et à offrir mes hommages à Madame votre mère, qui a eu l'amabilité d'appuyer votre invitation. »

« Bien cordialement. »

« PRINCE FALNERRA »

Un très vif contentement apparut sur la physionomie de M<sup>me</sup> de Varouze, tandis qu'elle lisait à son tour la carte que lui avait passée son fils.

– Voilà des relations qui s'annoncent vraiment bien !... Il faut vous arranger pour qu'elles continuent et que tu deviennes un des intimes du prince.

Lionel répliqua d'un ton de suffisance :

– Je compte bien y parvenir. Déjà, cet hiver, j'ai été reçu plusieurs fois chez lui, à Paris. Maintenant, il accepte de venir chez nous. Le plus difficile est fait, car n'est pas admis qui veut à avoir des relations avec Son Altesse !



– L'honneur d'y atteindre n'en est que plus envié. Heureusement, nous sommes prévenus à temps, de sorte que je vais pouvoir faire quelques préparatifs pour cet hôte accoutumé à un train de vie très princier.

À cet instant, on frappa un coup bref à la porte... Et celle-ci, en s'ouvrant, laissa apparaître une femme de trente ou trente-cinq ans, mince, grande, vêtue d'une robe noire très simple.

– C'est vous, mademoiselle Luce ? dit M<sup>me</sup> de Varouze. Que désirez-vous ?

– Je venais voir si Lea était ici, madame. Voici l'heure de sa leçon de français, et je ne puis parvenir à la trouver.

– Elle n'est pas au jardin ?

– J'y ai été voir, je l'ai appelée... mais elle n'a pas répondu.

– Cependant, elle doit y être certainement... Mais vous ne savez pas vous faire obéir d'elle, mademoiselle. Vous vous êtes dès l'abord aliéné, par trop de sécheresse, la sympathie de cette enfant.

Rien ne bougea sur le visage de M<sup>lle</sup> Luce, un mince et long visage très pâle, dont les beaux traits creusés par quelque lente souffrance morale ou physique paraissaient comme figés. Seuls, les yeux d'un bleu sombre eurent une brève lueur de révolte. Avec un accent calme, très froid, l'institutrice répliqua :

– Je le regrette, mais il ne m'est pas possible de changer ma nature. Vous pouvez vous rendre compte, madame, que je ne cherche pas à soustraire pour mon profit personnel une seule des heures que vous me payez...

Quelle sourde, profonde ironie passait dans la voix paisible !

– ... Vous savez que je fais mon possible pour remplir mes fonctions près de Lea. Mais si vous jugez que je n'y réussis pas, rien n'est plus facile que de confier l'enfant à une autre institutrice.

La comtesse eut un sourire de subtile raillerie.

– Je n'ai pas du tout cette intention, mademoiselle. Depuis neuf ans, j'ai pu apprécier vos réelles qualités ; j'ai constaté que Lionel avait

grandement profité de vos leçons et je reconnais volontiers que la... disons le mot, l'antipathie de Lea à votre égard est exagérée... Non, mademoiselle Luce, je ne souhaite aucunement me priver de vos excellents services. Vous faites partie de la maison, et je compte bien que vous resterez fort longtemps parmi nous.

Angelica fit une pause, avant d'ajouter :

– Je vais aller à la recherche de Lea, et je vous l'amènerai après l'avoir un peu sermonnée.

M<sup>lle</sup> Luce dit brièvement :

– Bien, madame.

Puis elle sortit après une rapide inclination de tête.

À peine la porte s'était-elle refermée sur l'institutrice que Lionel ricana :

– Eh ! elle voudrait bien nous échapper, M<sup>lle</sup> Luce de Francueil !... Mais on tient trop à elle, à ses « services », comme tu dis si bien, maman, pour humilier son orgueil.

– Il est de fait que ceux-ci me sont très précieux. Elle est d'une adresse incomparable à

tous les travaux d'aiguille, ses tapisseries, ses broderies sont des merveilles. Quant à son acquit intellectuel, nous avons eu la preuve de ce qu'il vaut, puisqu'elle a fait toute ton instruction... Oui, c'est une intelligence au-dessus de l'ordinaire, comme me l'avait bien dit mon amie Sephora. En outre, nous sommes assurés de sa discrétion... Voilà bien des raisons pour que je tienne à la conserver... Mais il est fort désagréable que Lea refuse à profiter d'un enseignement aussi excellent que le sien.

– Lea est beaucoup trop gâtée, par son père et par toi... Au reste, je reconnais que M<sup>lle</sup> Luce n'a rien d'attirant, avec son air de statue, sa voix froide et son affectation d'indifférence pour toutes choses. Réellement, je me demande comment elle a pu autrefois inspirer une si violente passion au comte Dorghèse !

– La souffrance l'a transformée, mon cher ami. On lui reconnaissait au contraire un grand charme, en dépit d'un certain air de fierté qui, d'ailleurs, lui seyait fort... Mais à propos du comte Dorghèse, la présence ici de son cousin, le

prince de Falnerra, va réveiller chez M<sup>lle</sup> de Francueil des souvenirs pénibles.

– Eh ! c'est probable... Mais je ne m'explique pas comment cet homme, viveur et prodigue entre tous, paraît-il, et ruiné complètement à cette époque, a pu avoir l'idée de prendre pour femme une jeune fille sans fortune, comme M<sup>lle</sup> de Francueil, si belle qu'elle fût !

Angelica eut un sourire énigmatique.

– Il en était fort épris, assure-t-on... et elle ne l'aurait probablement pas écouté, s'il ne lui avait parlé mariage. Mais comme ce charmant don Cesare a toujours eu le cerveau inventif, peut-être tenait-il en réserve quelque combinaison destinée à lui procurer cette fortune nécessaire à ses goûts et à ses habitudes.

En se levant, la comtesse ajouta :

– Je vais maintenant à la recherche de Lea... Tu vas passer un petit moment près de ton père, n'est-ce pas, Lionel ?

Le jeune homme eut un geste d'ennui.

– Eh oui... Puis-je lui annoncer la visite du

prince Falnerra ?

– Je n’y vois pas d’inconvénient. Il a gardé le meilleur souvenir du petit prince et de sa mère... S’il te parle de M<sup>me</sup> Lambert, réponds que tu n’est guère au courant. Je lui raconterai moi-même ma petite histoire.

Et, sur ces mots, la mère et le fils se séparèrent.

À une centaine de mètres du château, dans l'ombre d'une épaisse charmille, se trouvait une petite maison aux ouvertures en plein centre, dont les murs faits de pierre volcanique étaient couverts, à la fin de mai, d'une abondante floraison de roses couleur de pourpre. On l'appelait la maison de Mahault. Personne, dans le pays, n'aurait accepté d'y loger, car on la prétendait hantée...

Mahault de Varouze y revenait, disait-on, et se promenait dans les pièces désertes, tenant entre ses bras son petit enfant. Au temps passé, elle avait été la femme très aimée d'Odon de Varouze. Celui-ci, parti pour guerroyer à la suite de son suzerain, fut tué au cours d'une bataille. Philippe, le frère cadet d'Odon, voulant s'approprier les biens qui revenaient légitimement au fils que Mahault venait de mettre

au monde, gagna à sa cause les serviteurs de la Roche-Soreix et fit enfermer la jeune femme dans cette maison isolée. Une vieille servante, dévouée corps et âme au nouveau seigneur, y pénétrait seule... Or, un jour, on la vit accourir au château, en criant que dame Mahault avait disparu avec son enfant. Portes et fenêtres étaient closes, cependant. Jamais on ne sut comment la prisonnière avait pu s'échapper de sa geôle... L'opinion générale, dans le pays, fut que Philippe l'avait fait assassiner, de même que l'enfant, et avait fait disparaître les deux corps en quelque mystérieuse cachette. Un peu plus tard, les domestiques, passant, la nuit, près de la charmille, prétendirent avoir entendu des plaintes, un bruit de pas et les gémissements d'un petit enfant... Plus tard encore, à différentes époques, des gens assurèrent avoir vu, à la porte de la maison inhabitée, Mahault qui berçait son fils, ou bien avoir, eux aussi, entendu ces plaintes et ces pleurs... Cette croyance que la vieille maison était hantée par le fantôme de la jeune châtelaine se perpétua dans les alentours, et aujourd'hui encore il n'était personne du pays qui



eût accepté d'y loger, même à prix d'or.

Telle était la demeure choisie par Angelica pour la veuve et les enfants de Gérard... À l'intérieur, elle apparaissait fort délabrée. Comme mobilier, on n'y voyait que quelques mauvais sièges et tables, une crédence boiteuse et d'anciens coffres de chêne ornés de sculptures assez primitives... Brigida fit procéder à un rapide nettoyage, après lequel on transporta du château les meubles indispensables, des ustensiles de cuisine, de la vaisselle commune prise dans les offices du château.

Medjine avait accueilli l'annonce de ce changement de domicile avec une sorte d'indifférence. Elle se trouvait toujours aussi déprimée : en outre, après sa seconde nuit passée dans la tour, elle s'était réveillée d'un accablant sommeil avec la sensation que ses membres étaient de plomb, des nausées, de pénibles vertiges avaient persisté toute la journée... Chose curieuse, Ourida éprouvait les mêmes symptômes. La femme de charge déclara que c'était là un malaise passager, causé par la fatigue

du voyage... Et de fait, le lendemain, la petite fille était tout à fait remise. Quant à Medjine, elle put, vers la fin de l'après-midi, en s'appuyant sur la comtesse et Brigida, gagner sa nouvelle demeure. Mais elle se trouva mal en arrivant et les deux femmes durent la déshabiller, la porter sur son lit, lui donner un cordial qui ramena un peu de force factice dans ce corps épuisé.

Elle s'excusa avec une grâce touchante du mal qu'elle donnait.

Mais Angelica répondit, un suave sourire aux lèvres :

– Je le fais avec grand plaisir, chère madame. Il m'est doux, croyez-le, de réparer autant que je le puis la... sévérité de mon mari à l'égard de son neveu.

Après quoi, elle exposa à Medjine la nécessité de ne pas faire connaître son prénom arabe, ni celui de sa fille, de crainte qu'ils n'arrivassent aux oreilles de M. de Varouze. Celui-ci savait que son neveu avait épousé une Arabe du nom de Medjine. S'il apprenait que l'étrangère recueillie par sa femme portait ce nom, il ne lui serait pas

difficile de reconstituer la vérité.

– De même, ajouta la comtesse, ce nom d'Ourida, que ma fille Lea, désireuse de jouer avec votre petite fille, prononcerait certainement devant son père. Il le frapperait et il voudrait avoir des explications qu'il serait embarrassant de lui donner... N'est-ce pas aussi votre avis ?

Medjine répondit faiblement :

– Oui... Vous savez d'ailleurs mieux que moi ce qu'il convient de faire.

– Avez-vous d'autres prénoms que celui-là ?

– J'ai été baptisée sous les noms de Marie-Claire.

– Eh bien ! vous vous appellerez Claire... M<sup>me</sup> Claire Lambert... Et votre fille ?

– Elle... Je ne me souviens plus. Il faut voir sur l'acte de naissance...

Elle étendait la main vers le sac de cuir vert, qu'Ourida avait apporté de la tour et dont elle tenait encore la poignée passée autour de son poignet.

– ... Donne, ma chérie, que je regarde...

L'enfant s'approcha et remit le sac entre les mains de sa mère... Celle-ci l'ouvrit, introduisit ses doigts dans une poche intérieure et eut une exclamation étouffée :

– Les papiers n'y sont plus !

Angelica dit avec surprise :

– Comment, ils n'y sont plus ?

La comtesse dut constater en effet que la poche était vide.

– Vous les aviez sans doute mis ailleurs ?

– Oh ! non, je suis bien sûre qu'ils étaient là !... J'ai encore vérifié leur présence après notre débarquement à Marseille.

– Alors, ce serait ensuite, en cours de route, qu'on vous les aurait dérobés ?

– En cours de route ?... Mais comment ? Je ne m'explique pas...

– Pendant que vous dormiez, peut-être ?

– Oui, c'est possible... Mais pourquoi ?... Qu'aurait-on pu en faire ?... Et il y avait aussi la

photographie de mon mari, que je ne retrouve plus !

– On pensait probablement trouver là de l'argent. Dans la crainte d'être surpris, le voleur aura tout emporté, sans prendre le temps d'examiner son larcin.

– Mais alors, je n'ai plus de papiers ?... Si j'en ai besoin...

La malade s'agitait, inquiète, fiévreuse... Aussitôt, la douce voix d'Angelica la rassura :

– Cela n'a pas d'importance. Il sera toujours facile d'avoir une copie de ces actes d'état civil, s'il est nécessaire... Quant à moi, je ne doute aucunement de votre identité, chère madame. Demeurez donc en paix, sans vous inquiéter de rien.

Medjine tendit à la comtesse sa main maigre et brûlante, en murmurant :

– Merci.

Il fut ensuite convenu qu'Ourida porterait le même nom que sa mère. Le petit Étienne, lui, garderait le sien, « qui n'avait pas

d'importance », déclara la comtesse.

Cela fait, et un dernier coup d'œil jeté sur l'installation réduite au seul nécessaire, M<sup>me</sup> de Varouze quitta la maison Mahault.

Ourida avait écouté l'entretien avec une attention profonde. Quand la comtesse ne fut plus là, elle demanda :

– Alors, maman, il faut que je change mon nom ?

– Oui, chérie... Et il faudra habituer Étienne à t'appeler Claire dès maintenant.

– Pourquoi ?... Je ne comprends pas bien...

– Tu comprendras plus tard... Mais moi, quand nous serons seules toutes les deux, je t'appellerai toujours Ourida... « ma petite Ourida », comme disait ton pauvre papa.

Sa main se posait sur les boucles fauves et les caressait longuement.

Les magnifiques yeux noirs de l'enfant couvrirent la malade d'un regard de tendresse ardente.

– Oh ! oui, maman !... Et je vais bien vous soigner, pour que vous guérissiez vite et que nous puissions partir d'ici.

– Partir ?... Pourquoi ?... Et où irons-nous ?

– Je ne sais pas... Mais vous serez mal ici, maman... La maison est vilaine, triste...

Après une courte pause, l'enfant ajouta en baissant la voix :

– Et je n'aime pas M<sup>me</sup> de Varouze.

– Quelle idée !... Elle est très bonne, très aimable... Allons, va, chérie... occupe-toi de ton frère...

La main de la mère quitta les boucles soyeuses et retomba sur le lit en un geste de fatigue... Ourida s'éloigna doucement. Elle alla chercher Étienne qui, dans la chambre voisine, jouait avec un vieux polichinelle précieusement apporté de Constantinople, et entreprit avec lui la visite de leur nouveau logis.

La maison de Mahault se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, reliés entre eux par un étroit escalier de pierre noire tournant

en spirale autour d'un pilier. Les pièces, au nombre de trois à chaque étage, avaient des plafonds à poutres apparentes, des murs couverts d'un crépissage grisâtre qui tombait en partie, laissant voir la pierre... Deux de ces pièces étaient de dimensions moyennes ; la troisième, au premier et au rez-de-chaussée, avait des proportions plus vastes et l'on y voyait une énorme cheminée de pierre décorée de sculptures assez primitives. Le sol était pavé de larges dalles ; de profondes embrasures précédaient les fenêtres aux vitres verdâtres et des portes basses s'ouvraient dans les murs épais.

On avait meublé seulement, pour Medjine et ses enfants, la grande chambre du rez-de-chaussée. Les autres pièces restaient à peu près nues et apparaissaient ainsi d'une tristesse lugubre qui fit légèrement frissonner Ourida.

Le petit Étienne déclara :

– C'est laid, ici... c'est tout noir !... Nous ne resterons pas là, Ourida ?

– Si, mon mignon... Et puis, tu sais, il faut m'appeler Claire, maintenant.



L'enfant ouvrit de grands yeux.

– Claire ?... Pourquoi ?

– C'est la dame qui le veut.

– Ah !... ça fait rien, tu seras toujours ma chérie... ma chérie !

Et le petit garçon se jeta au cou de sa sœur, à laquelle il témoignait une profonde tendresse que lui rendait amplement la fillette au cœur ardent et si aimant, déjà toute maternelle pour lui.

Au rez-de-chaussée, les deux enfants s'arrêtèrent un moment devant une ouverture circulaire, dans laquelle s'enfonçaient le pilier et son escalier tournant. C'était l'entrée des caves et, en ce tiède après-midi de printemps, il s'en échappait une fraîcheur qui frappait les enfants au visage, quand ils se penchèrent curieusement au-dessus.

Brigida arriva sur ces entrefaites, dit d'un ton grondeur :

– Allons, n'allez pas tomber là-dedans !...  
Retournez vite près de votre maman.

Ils obéirent aussitôt. La femme de charge les

suivit, demanda sèchement à Medjine si elle avait besoin de quelque chose, puis déclara qu'elle allait défaire les malles, « puisque personne d'autre ne pouvait s'en occuper ».

Elle procéda à cette opération dans une chambre et y mit un temps considérable, qui s'expliquerait par le fait que les poches de chaque vêtement étaient fouillées et tous les objets minutieusement examinés. Brigida s'appropri successivement des cartes de visite au nom de Gérard de Varouze, qu'elle enleva d'un portefeuille, un ancien volume de prix qui portait le même nom sur sa garde, un porte-cigare aux initiales G. V., une bague chevalière portant gravées les armoiries de Varouze, une jolie gravure ancienne représentant une Madone de l'école italienne et au verso de laquelle étaient inscrits ces mots : « À ma chère petite Ourida, ma belle petite rose. Son père tendrement affectionné — G. de Varouze. »

Tout le reste fut soigneusement rangé — car Brigida était une personne d'ordre — dans l'armoire de la grande chambre du rez-de-

chaussée... Après quoi, la femme de charge enferma à clef dans une autre pièce ces objets réservés, qu'elle vint chercher à la nuit pour les porter au château et les remettre entre les mains d'Angelica.

## 6

Ourida fit le lendemain la connaissance de Lea... Celle-ci, fort curieuse et d'ailleurs habituée à contenter toutes ses fantaisies, voulut accompagner sa mère à la maison de Mahault, quand la comtesse alla dans l'après-midi visiter celle qu'elle appelait « sa protégée ».

De cette première entrevue entre les deux fillettes, il ne parut pas résulter de contact sympathique. Lea était une enfant vaniteuse, déjà pleine de pose. Chez Ourida, au contraire, existait la plus charmante simplicité... La première, en revenant avec sa mère vers le château, déclara :

– Elle n'est pas amusante, cette Claire, avec son air sérieux !... Et le petit garçon avait l'air d'un sauvage tant il est timide.

– Ce sont des enfants qui ont vécu à l'écart, près de parents dans une situation gênée... Je ne crois pas qu'ils te procurent une réelle distraction,

ma mignonne.

Angelica ne tenait aucunement à voir sa fille en rapports fréquents avec les enfants de Gérard, car elle craignait toujours une indiscretion qui viendrait ensuite aux oreilles de M. de Varouze... Elle se garda donc de rappeler les jours suivants à Lea la présence d'Ourida et d'Étienne. Mais la petite fille, capricieuse comme un enfant gâtée qu'elle était, déclara un après-midi qu'elle voulait jouer avec « les petits Lambert » dans le jardin.

La comtesse y consentit, à condition que M<sup>lle</sup> Luce ne quitterait pas les enfants.

Un peu après, elle expliqua à l'institutrice qu'elle avait attirée en tête à tête :

– Je ne connais pas encore ces petits étrangers... Il convient donc qu'ils soient surveillés. Je vous confie ce soin, mademoiselle. Écoutez leur conversation avec Lea, ne craignez pas de l'interrompre si vous voyez que ces enfants bavardent inconsiderablement... et, en cas, prévenez-moi.

M<sup>lle</sup> Luce dit d'un ton de froide surprise :

– Je ne comprends pas, madame.

– Voilà : ces petits Lambert, Claire et Étienne, raconteront peut-être qu'ils ne s'appellent pas ainsi... prétendront peut-être avoir des liens de parenté avec... quelqu'un d'ici... Naturellement, il n'y aurait là que mensonges, répétés de bonne foi par ces enfants... Mais il serait très désagréable qu'ils fussent connus... Donc, au premier mot de ce genre, mademoiselle, interruption sévère, menaçante même. Je compte sur votre vigilance pour cela... Quant à votre discrétion, je n'en parle pas, car il m'est impossible d'en douter.

M<sup>lle</sup> Luce, toujours impassible, répliqua :

– Je ferai mon devoir, madame.

Angelica glissa vers l'institutrice un coup d'œil où la colère se mélangeait au défi... En la regardant s'éloigner, elle murmura d'un ton d'ironique satisfaction :

« Non, non, mademoiselle de Francueil, je ne suis pas prête à vous rendre de sitôt votre liberté !... J'aime tenir les gens sous ma dépendance... et me servir d'eux, à l'occasion,

surtout quand je sais qu'ils seront forcément discrets. »

Sur l'ordre de M<sup>me</sup> de Varouze, Brigida alla vers trois heures chercher Ourida et Étienne, pour les amener près de sa jeune maîtresse... Ourida voulut refuser. Elle ne pouvait, disait-elle, quitter sa mère qui avait besoin d'elle.

Mais Brigida l'interrompit d'un ton péremptoire :

– M<sup>me</sup> Lambert se passera de vous pendant une heure ou deux. Dépêchez-vous de donner un coup de brosse à votre robe, un autre à vos cheveux, pendant que je retire le tablier du petit.

Medjine intervint de sa voix faible :

– Oui, va, ma chérie. Je suis bien tranquille dans mon lit et je n'ai besoin de rien. Va et amuse-toi bien.

Sans aucun enthousiasme, Ourida, donnant la main à son frère, suivit la femme de charge jusqu'à l'endroit du jardin où M<sup>lle</sup> Luce était installée, avec son ouvrage, sous un énorme tilleul... Lea avait apporté là une partie de ses

riches jouets, dans l'intention d'éblouir « les petits pauvres ». Elle accueillit les deux enfants avec condescendance et mit aussitôt une de ses poupées dans les bras d'Ourida, en déclarant à celle-ci qu'elle serait « la bonne » et à Étienne qu'il remplirait les fonctions de domestique, chargé de porter les bagages de Madame qui partait en voyage.

« Madame », c'était Lea, naturellement. Une ombrelle à la main, elle se cambrait, prenait des poses, donnait des ordres d'un ton sec. Toute sa nature vaniteuse, autoritaire, égoïste, apparaissait là, dans ces jeux d'enfant.

M<sup>lle</sup> Luce brodait en silence. Le soleil, glissant entre les branches du tilleul garnies de fleurs nouvelles, éclairait ses cheveux bruns, épais et satinés, ses traits immobiles, son teint d'une blancheur mate. Elle était vêtue de noir, très simplement, de façon presque austère... De temps à autre, elle s'interrompait de travailler pour jeter un coup d'œil sur les enfants. Les faits et gestes de Lea semblaient la laisser absolument indifférente. Mais elle considérait avec un certain



intérêt les petits étrangers. Ourida surtout, dont la physionomie si frappante et l'admirable chevelure attiraient toujours l'attention et la retenaient longuement.

La petite fille s'était prêtée tout d'abord avec patience et de bonne grâce aux fantaisies de Lea... Mais Étienne, bientôt las des exigences de la jeune personne, et trouvant peu amusant ce genre de jeu, finit par regimber contre un ordre donné par la petite voix sèche. Aussitôt, d'un geste prompt, la main de Lea s'abattit sur sa figure.

– Je t'apprendrai bien à obéir, va, vilain garçon !

Mais Ourida, toute rouge d'indignation, se dressa devant la fille d'Angelica.

– Je ne veux pas que vous frappiez Étienne !... Maintenant, nous ne jouerons plus avec vous !

Lea riposta avec arrogance :

– Vous jouerez quand je le voudrai !... Vous êtes des gens à qui maman fait la charité. Alors, vous n'avez pas le droit de rien dire... Et si ça me

plaît de vous battre tous les deux, maman ne me grondera pas du tout.

Cette prétention suffoqua tellement Ourida qu'elle resta un moment sans parole.

M<sup>lle</sup> Luce, à ce moment, éleva la voix :

– Vous dites là des choses méchantes, Lea !... C'est mal à vous de traiter ainsi des enfants qui sont les hôtes de vos parents.

Lea se tourna vers l'institutrice d'un air furieux.

– Laissez-moi tranquille ! Je leur dirai tout ce que je voudrai, je les frapperai quand ils refuseront de m'obéir... Et si vous m'ennuyez, je le raconterai à maman.

– Soit. Mais je ne vous laisserai pas traiter ces enfants avec tant de méchanceté.

Lea allait riposter encore, avec un redoublement de malhonnêteté... Mais, à cet instant, Brigida, apportant le goûter, apparaissait dans une allée voisine. Aussitôt, la petite fille courut vers elle et se mit à lui raconter avec volubilité ce qui se passait.

La femme de charge jeta un regard de colère vers les deux enfants.

– Voyez-vous, ces petits impertinents !... On les enlève à la misère, on les recueille ici, et voilà comme ils vous récompensent ! Retournez près de votre mère, vilains enfants ! Vous ne méritez pas le goûter que je vous avais apporté.

Ce goûter se composait d'une tartine de beurre, pour le frère et la sœur, et d'un gros morceau de gâteau pour Lea... Brigida entendait établir aussitôt la différence entre les « petits Lambert » et M<sup>lle</sup> Lea de Varouze.

Ourida prit la main de son frère et s'éloigna, après avoir salué M<sup>lle</sup> Luce.

Elle était toute frémissante d'indignation, devant tant d'injustice... Rapidement, elle entraîna Étienne qui disait en crispant son petit poing :

– Elle est méchante !... Elle est méchante !

Mais, en dépit de son jeune âge, Ourida avait beaucoup de réflexion et, surtout, son cœur aimant, déjà plein de délicatesse, lui faisait

promptement envisager ce qui pouvait inquiéter, tourmenter sa mère.

Aussi, chemin faisant, elle avisa un berceau de chèvrefeuille sous lequel se trouvait un banc et s'assit là avec Étienne, un peu essoufflé de l'allure que lui avait fait prendre sa sœur... Alors, elle dit au petit garçon :

– Tu ne raconteras pas à maman que cette petite fille a été méchante pour nous, surtout, mon chéri... ni que cette dame Brigida nous a renvoyés ?... Cela lui ferait de la peine et la rendrait peut-être plus malade.

– Non, je ne raconterai pas, promit le petit.

– Et si elle nous demande : « Est-ce que vous vous êtes bien amusés ?... Est-ce que la petite fille est gentille ? », il faudra lui répondre oui, dis, mon Tiennet ?

– Oui, oui !

Ce fut ainsi que la pauvre Medjine ignora la façon dont avaient été traités ses chers petits, par la fille et la servante-confidente de la comtesse de Varouze.

Et sa gratitude ne se mélangeait d'aucune appréhension quand, trois ou quatre jours plus tard, Angelica lui déclara qu'Ourida prendrait part à quelques-unes des leçons que M<sup>lle</sup> Luce donnait à sa fille.

C'était un moyen que l'habile comtesse, toujours aux aguets pour user de tout et de tous, avait trouvé afin d'exciter l'émulation de Lea, fort paresseuse et en outre butée contre l'institutrice qu'elle détestait... Du même coup, M<sup>me</sup> de Varouze résolvait à bon compte la question de l'instruction, pour Ourida, tout d'abord et, dans un an ou deux, pour son frère.

– Instruction pratique, surtout mademoiselle, insista-t-elle près de M<sup>lle</sup> Luce quand elle lui déclara son intention de lui confier cette nouvelle élève. L'enfant est pauvre, elle devra gagner sa vie plus tard... Mais les carrières libérales sont si encombrées que mieux vaut lui préparer un avenir plus sûr, bien que socialement inférieur. Donc, une bonne instruction primaire lui suffira. En revanche, tout ce qui est travail manuel devra être très poussé... Je verrai avec plaisir que vous

lui enseigniez, aussitôt que son âge le permettra, l'art de broder, de réaliser toutes ces merveilles dont se jouent vos doigts habiles.

M<sup>lle</sup> Luce dit froidement :

– Je suivrai vos instructions, madame... Mais, en ce cas, il sera bon de lui donner quelques notions de dessin.

– Évidemment. Qu'elle devienne en ce genre une artiste comme vous, mademoiselle, je ne demande pas mieux.

M<sup>lle</sup> Luce ne parut pas voir l'aimable sourire d'Angelica. Mais quand celle-ci eut disparu, elle murmura, avec une flamme de mépris douloureux dans ses yeux sombres :

« Oui, cela vous rapportera... Il y aura là tout bénéfice... Pauvre créature !... Quel troublant mystère se cache donc là-dessous ? »

À Paris, où il était allé compléter des études faites jusque-là sous la direction de la savante M<sup>lle</sup> Luce, Lionel d'Artillac avait réussi, au début de l'hiver précédent, à se faire présenter au prince Salvatore Falnerra, qui passait généralement avec sa mère trois ou quatre mois de l'année dans le vieil hôtel du boulevard des Invalides que la princesse tenait de sa famille.

Le service rendu jadis par les Varouze n'avait pas été oublié. Chaque année, une carte de la princesse venait le rappeler gracieusement, en réponse aux vœux respectueux qu'elle recevait de M. de Varouze et de sa femme. Un souvenir particulier pour Gérard, qu'elle appelait « mon sauveur » y était joint les premières années... Puis, comme le jeune homme ne donnait pas signe de vie, elle avait cessé de le mentionner, tout en se demandant le motif de ce silence et de

cette impolitesse.

L'explication lui en fut donnée par Lionel, quand celui-ci, après avoir renoué connaissance avec don Salvatore, vint présenter ses hommages à la princesse... Le jeune d'Artillac expliqua que Gérard, à la suite de graves dissentiments avec son oncle, était parti on ne savait où et ne donnait plus de ses nouvelles.

– Une telle ingratitude a profondément atteint mon beau-père, ajouta-t-il d'un ton pénétré. Aussi évitons-nous de lui parler de ce Gérard qui lui fut si cher et qui l'a si cruellement déçu.

La princesse parut très surprise.

– Vraiment, je n'aurais jamais cru M. Gérard capable de pareille chose !... Il semblait d'une nature si noble, si généreuse !

Salvatore ajouta :

– Il me plaisait beaucoup, je m'en souviens, et j'aurais eu plaisir à le revoir.

Puis il ne fut plus question de Gérard... Mais Lionel, en revanche, sut habilement mettre en évidence sa mère et lui-même. Il parla avec



émotion du dévouement dont la comtesse entourait son mari, de l'affection que lui, Lionel, portait à son beau-père... Il était aussi habile comédien que sa mère et, comme elle, savait manier supérieurement la flatterie... Or, la princesse avait peu de clairvoyance, et don Salvatore était alors un tout jeune homme, très encensé, habitué aux adulations de tous ceux qui l'approchaient. Lionel, garçon intelligent, d'esprit très cultivé, savait en outre se plier à toutes les apparences avec une incroyable souplesse. Il ne déplut pas au prince Falnerra, sans toutefois lui inspirer une réelle sympathie... Admis à quelques réceptions, d'abord, il fut ensuite invité deux ou trois fois à accompagner au Bois don Salvatore, dans sa promenade à cheval... Puis, un jour, le prince, évoquant ses souvenirs d'enfance, déclara :

– Il faudra que j'aille revoir quelque jour votre vieux la Roche-Soreix, d'Artillac. Ce précieux reste des temps féodaux m'intéressera beaucoup, j'en suis certain.

Lionel s'empressa de saisir la balle au bond.

– Ce serait une joie et un honneur pour nous, Altesse ! déclara-t-il avec une allégresse contenue qui était à elle seule une flatterie.

– Mais ne dérangerai-je pas M. de Varouze ?

– Oh ! certes non ! Mon beau-père, je m'en porte garant, recevra Votre Altesse avec bonheur !

– Eh bien ! je verrai, cet été... Probablement, je ferai un séjour chez le marquis de Larçay, le cousin de ma mère, qui a ses propriétés dans le Bourbonnais. De là, j'irai peut-être passer deux ou trois jours à la Roche-Soreix.

Ce fut au mois d'août que Salvatore mit ce projet à exécution... Un après-midi, son automobile l'amena au vieux château, où tout était préparé pour le recevoir. M. de Varouze, pour la première fois depuis qu'il était infirme, s'était fait descendre au rez-de-chaussée, dans le grand salon décoré d'anciennes tapisseries de Flandres. Il se sentait un peu mieux, depuis quelque temps, et même il éprouvait parfois le désir de se lever, de faire quelques pas avec l'aide d'un bras complaisant... Mais Angelica l'en

détournait toujours, et son valet de chambre refusait de se prêter à ces essais, en répondant invariablement :

– Monsieur est trop faible... Et d'ailleurs, je ne ferais pas cela sans l'autorisation de M<sup>me</sup> la comtesse.

La vue de celui à qui Gérard avait autrefois sauvé la vie rappela plus vivement au comte le souvenir du neveu qu'il croyait un ingrat, qu'il aimait toujours pourtant, au fond de son cœur... Sans Gérard, il n'existerait plus ce beau jeune prince, cet être d'élégance et de séduction qu'il voyait devant lui, qui lui parlait avec une amabilité charmeuse en serrant dans sa main fine et nerveuse la main déformée de l'infirme. Et bien que le nom de l'absent ne fut pas prononcé au cours de cette entrevue, son ombre se trouva là, s'imposant à la mémoire de tous, avec des sentiments différents.

L'appartement préparé pour le prince Falnerra occupait l'étage qui surmontait la galerie construite au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, à la suite de la chapelle. Il était tout à fait indépendant, car il ne

communiquait avec le reste du château que par le petit vestibule précédant cette chapelle... La décoration des quatre pièces dont il se composait datait de la même époque que le bâtiment ; le salon, en outre, était tendu de tapisseries anciennes que don Salvatore déclara d'une grande beauté.

Il était incomparablement doué au point de vue intellectuel et artistique, ce jeune homme dont les yeux superbes, bruns aux vifs reflets d'or, reflétaient l'ardente intelligence, la volonté ferme, souvent orgueilleuse, en même temps qu'une profondeur de pensée qui ne contribuait pas peu à la rare séduction de cette physionomie fine, très patricienne, un peu hautaine et réservée, que complétaient si bien la souplesse légèrement nonchalante de l'allure, l'élégance naturelle de la taille haute et svelte. Mais, avant toute chose, il était un merveilleux musicien. Sous ses doigts, les cordes d'un violon, les touches d'un piano faisaient tressaillir, vibrer chez les auditeurs les fibres les plus profondes. Il avait le don incomparable d'émouvoir, de tenir autrui sous l'enchantement, d'enchaîner les sensibilités

frémissements ; il savait donner la vie, une vie ardente, palpitante, aux phrases mélodiques des maîtres ou à celles que lui-même composait, en ses heures d'inspiration.

Un petit cercle d'intimes, seul, avait le privilège de l'entendre... à moins que, parfois, il jouât au cours d'une cérémonie religieuse. Alors, quelles que fussent les dimensions de l'église, celle-ci n'était pas assez vaste pour contenir l'auditoire... Ce fut donc avec un sentiment de vaniteuse satisfaction que M<sup>me</sup> de Varouze et Lionel l'entendirent déclarer au comte, dès ce premier soir :

– Puisque vous aimez la musique, monsieur, j'en ferai demain pour vous.

La comtesse avait tout organisé pour que son hôte trouvât à la Roche-Soreix une installation conforme à ses habitudes et des distractions qui lui fissent passer rapidement le temps, car son fils et elle espéraient ainsi amener le prince à prolonger un séjour qui flattait fort leur amour-propre... La première journée fut consacrée à la visite du vieux logis féodal, du jardin et du parc.

Le soir, Salvatore fit entendre à M. de Varouze enthousiaste une sonate de Mozart et un prélude de sa composition.

Cette petite audition musicale, précieuse jouissance d'art, avait-elle galvanisé l'infirmes ?... Toujours est-il que, ce soir-là, il refusa d'être porté jusqu'à sa chambre et voulut monter, appuyé seulement sur son valet de chambre, un homme d'une quarantaine d'années, aux yeux faux, que M<sup>me</sup> de Varouze avait engagé quatre ans auparavant « sur la recommandation d'une amie de Paris », avait-elle expliqué à son mari.

La visite du château avait intéressé don Salvatore, qui aimait étudier ces restes du passé. Levé de fort bonne heure, selon son habitude, le lendemain matin, il descendit l'escalier en spirale qui, de son appartement, aboutissait au vestibule de la chapelle et sortit dans le petit parterre embaumé du parfum des roses. De là, par une étroite allée de noisetiers, il gagna le jardin qui s'étendait derrière le château, vaste parterre à la française décoré de quelques vases et statues d'un assez bon travail.

Salvatore s'en allait d'un pas flâneur, dans la fraîcheur de cette matinée un peu grise. La brise légère animait son teint mat et soulevait les boucles soyeuses de ses cheveux bruns. Il aimait ces promenades solitaires, dans la pure beauté de l'aube ou dans la lumière voilée des journées finissantes.

Mondain à ses heures, il restait avant tout le vibrant artiste, l'âme ardente qui se plaisait aux pensées nobles et aux contemplations élevées. La faiblesse idolâtre de sa mère, les adulations dont on l'entourait, où qu'il parût, la conscience de sa valeur intellectuelle, de son pouvoir séducteur et de son haut rang, combattaient, malheureusement, sa nature généreuse, aux instincts chevaleresques et tendaient à faire de lui un être que conduiraient le caprice et l'orgueil.

En passant près d'un parterre le long duquel s'alignaient des ifs taillés en boule, Salvatore remarqua sur la droite, à quelque distance, une avenue de marronniers aux frondaisons superbes. Il se dirigea de ce côté et vit qu'au-delà s'allongeait une épaisse charmille, tout animée de

gazouillis d'oiseaux.

Le jeune homme s'en approcha, la contourna et constata que derrière elle se trouvait une maison – une ancienne et noire maison que sa parure de roses pourpres ne parvenait guère à égayer.

En avançant un peu, il aperçut, au rez-de-chaussée, une fenêtre ouverte. Comme il allait revenir sur ses pas, un chant doux, un peu plaintif, parvint à ses oreilles. C'était une voix d'enfant, d'une pureté rare, qui chantait une berceuse arabe. Salvatore reconnut celle-ci pour l'avoir entendue l'année précédente, au cours d'un voyage en Syrie.

« La jolie voix ! » murmura-t-il.

Et il s'approcha davantage pour mieux entendre.

Mais, presque aussitôt, le chant se tut. Une faible voix de femme s'éleva, disant :

– C'est inutile, Ourida, je ne peux pas dormir... Ne te fatigue pas davantage, ma chérie.

Salvatore pensa :



« Tiens, c'est bizarre, ce nom arabe, ici... et ce chant... »

Il s'approcha de la porte et considéra avec intérêt les vieilles armoiries qui surmontaient le cintre de pierre. À ce moment, le vantail de chêne s'ouvrit et une petite fille apparut sur le seuil.

Elle s'arrêta, interdite, à la vue de l'étranger.

Celui-ci sourit en disant :

– N'ayez pas peur, enfant... Est-ce vous qui chantiez tout à l'heure ?

Elle rougit, hésita un peu avant de répondre :

– Oui, monsieur.

– Et c'est vous aussi qui vous appelez Ourida ?

Un vif effroi apparut dans les magnifiques prunelles de l'enfant.

Joignant les mains, Ourida balbutia, en levant sur le jeune homme un regard suppliant :

– Vous avez entendu maman ? Oh ! monsieur, ne dites à personne qu'elle m'a appelée comme cela ! Ici, mon nom, c'est Claire... mais pas

Ourida !

– Pourquoi donc, petite fille ?

– Je ne peux pas vous dire...

– C'est dommage ! Ourida veut dire « petite rose », n'est-ce pas ?

L'enfant inclina affirmativement la tête.

– ... Une très gentille petite rose !... Mais êtes-vous donc d'origine arabe ?

– C'est maman... Mais il ne faut pas le dire non plus !

Il sourit au petit visage en émoi, aux grands yeux qui le priaient.

– Quel est donc ce mystère ? Mais je vous promets d'être discret. Vous habitez cette maison avec votre maman, petite fille ?

– Oui, et avec mon petit frère.

– Êtes-vous des parents de M. de Varouze ?

Ourida rougit plus fort. Sa nature très droite répugnait à parler contre la vérité. Pourtant, se souvenant des recommandations de la comtesse, elle répondit avec une hésitation que perçut le

jeune prince :

– Non, monsieur.

Salvatore regardait avec intérêt la charmante petite créature. Elle, intimidée, baissait un peu ses paupières aux longs cils brun doré. Le jeune homme pensa : « Quelle merveilleuse beauté elle sera, dans dix ans d'ici, avec des yeux pareils et ces cheveux-là ! »

De l'intérieur, une petite voix d'enfant appela :

– Claire ! Claire, je voudrais me lever !

– C'est mon petit frère, expliqua Ourida.

– Quel âge a-t-il ?

– Cinq ans, monsieur.

– Et vous ? Huit ans ? Neuf ans ?

– Neuf ans, oui.

– Eh bien ! Ourida, je vous laisse. Mais comme je trouve votre voix très jolie, il faudra demander à votre maman la permission de me chanter encore cette berceuse.

L'enfant, rouge et perplexe, murmura :

– C’est que M<sup>me</sup> de Varouze ne sera peut-être pas contente, si elle sait...

– Pourquoi donc ?

– C’est une chanson arabe... et elle ne veut pas qu’on sache que maman est arabe.

– Bah !

Salvatore demeura un moment songeur, en considérant la petite fille. Puis il ajouta :

– C’est bien simple, je n’en dirai mot à M<sup>me</sup> de Varouze. Il suffit que votre maman vous en donne la permission... Demain matin, je reviendrai vers la même heure et vous chanterez pour moi, n’est-ce pas, petite rose ?

Étendant la main, il caressa légèrement la joue délicate et rosée.

Ourida dit avec élan :

– Oui, monsieur, si maman le veut bien !

– Donc, à demain.

Il s’éloigna et Ourida rentra dans la maison où, de nouveau, l’appelait Étienne.

– Claire ! Dis, Claire, viens-tu ?

– Oui, mon Tiennet.

Medjine demanda :

– Avec qui causais-tu, ma petite ?

– Oh ! maman, avec un jeune monsieur si gentil ! Il m'avait entendue chanter... il avait entendu que vous m'appeliez Ourida.

La malade eut un mouvement d'effroi.

– Est-ce possible ? Mais, alors, s'il le dit !

– Il m'a promis que non, maman.

– Tu le lui as demandé ?

L'enfant répéta son entretien avec l'étranger.  
Medjine hocha la tête d'un air soucieux.

– Il ne faut pas beaucoup compter sur sa discrétion ! Seigneur, pourvu que tout cela ne nous amène pas d'ennuis ! Et il voudrait que tu chantes encore demain ? Non, non, je ne le veux pas !

– Mais, maman, il doit venir...

– Eh bien ! il s'en retournera ! La porte restera close et tu ne te montreras pas.

Ourida n'insista plus. Mais une peine secrète gonflait son cœur, tandis qu'elle se dirigeait vers le coin de la grande chambre où Étienne, réveillé, demandait à quitter son lit. Il avait un si beau regard et un si prenant sourire, ce jeune étranger ! Vraiment, elle n'aurait su comment lui refuser ce qu'il demandait ! Et voilà qu'il faudrait le laisser à la porte. Il se fâcherait, bien certainement ! Ourida, elle ne savait pourquoi, avait l'intuition qu'il ne devait pas être très patient et que ces beaux yeux dorés aux caressantes lueurs pouvaient refléter d'inquiétants orages.

« Maman a peur que M<sup>me</sup> de Varouze ne soit pas contente, pensa l'enfant qui avait de précoces divinations. Elle a peur de cette dame, ma pauvre maman... Et moi, je ne l'aime pas ! Je déteste ses yeux ! »

Oui, c'était vrai, Medjine craignait cette aimable Angelica au regard séraphiquement doux. Pourtant, jamais la comtesse n'élevait la voix, jamais elle ne prononçait une parole désagréable. Mais peu à peu, au cours des quelques mois qui venaient de s'écouler, Medjine

avait eu de plus en plus l'impression d'être au pouvoir de cette femme, d'être sa prisonnière. Toujours faible et malade, ne quittant son lit que pour se traîner jusqu'à un fauteuil, la jeune veuve restait impuissante à secouer le joug. Et elle n'osait réclamer pour la nourriture trop réduite, elle n'osait se plaindre de la façon impolie et brutale dont Brigida traitait Ourida et Étienne, depuis qu'un jour la comtesse lui avait répondu :

– Brigida est une femme excellente et de grand jugement. Quand elle se montre sévère pour vos enfants, c'est qu'ils le méritent. Je n'écouterai donc rien contre elle, je vous en avertis, chère madame.

Tout cela était dit avec la douceur, l'aimable tranquillité dont, semblait-il, ne devait jamais se départir Angelica.

Si crédule que fût la pauvre Medjine, elle commençait pourtant d'avoir des doutes au sujet du rôle que jouait près d'elle la châtelaine de la Roche-Soreix. En se souvenant des avertissements de son mari au sujet de l'ex-M<sup>me</sup> d'Artillac, elle songeait avec effroi : « Si ce

n'était pas vrai, ce qu'elle m'a dit ? Si M. de Varouze n'était pas du tout dans les dispositions qu'elle prétend à l'égard de mon pauvre Gérard ? » Mais un instinct l'avertissait de ne rien laisser voir de ces doutes à la comtesse. Obscurément, elle pressentait le danger qui existait là pour elle et ses enfants. Quand Angelica, d'un air navré, lui parlait du caractère toujours plus atrabilaire, toujours plus intraitable de son mari, elle se gardait du moindre signe d'incrédulité. D'ailleurs, sa nature indulgente, qui croyait difficilement au mal, la portait à combattre ses soupçons. Néanmoins, ces secrètes inquiétudes n'étaient pas sans avoir une fâcheuse répercussion sur sa santé déjà si précaire. La pauvre femme voyait avec terreur ce qui lui restait de force l'abandonner de jour en jour et elle se demandait : « Que deviendront mes pauvres petits, quand je ne serai plus là ? »

La gravité de l'état de sa mère échappait naturellement à Ourida, trop jeune pour s'en rendre compte. Mais l'enfant devinait quelque chose des angoisses qui tourmentaient le cœur maternel et, instinctivement, elle en reportait la



cause sur la comtesse pour laquelle, dès les premiers jours, elle avait éprouvé une sorte de répulsion, comme si la jeune âme toute pure et sincère avait conscience des abîmes de fourberie, de duplicité criminelle qui existaient en celle de cette femme.

Le prince Falnerra, en s'en retournant vers le château, songeait : « La singulière petite fille ! Qui donc peut-elle être, cette enfant aux yeux merveilleux, avec son nom d'Orientale qu'on lui défend de porter, prétend-elle ? Il y a chez cette petite créature de la race, une remarquable distinction... Et sa voix promet, pour plus tard ! » Salvatore formait le dessein, sans manquer à la promesse faite à Ourida, d'interroger ses hôtes sur les habitants de la vieille maison. Pour le moment, il regagna son appartement, afin de déjeuner et de s'habiller en vue de l'excursion en forêt préparée pour ce jour-là. Il rejoignit vers dix heures la comtesse et Lionel qui l'attendaient dans un des salons du rez-de-chaussée. Comme il s'informait de la santé du châtelain, M<sup>me</sup> de Varouze répondit avec mélancolie :

– Hélas ! mon mari est plus souffrant

aujourd'hui, Altesse, et le voilà de nouveau condamné à l'immobilité complète. Il se fait beaucoup d'illusions sur son état. Aussitôt qu'une légère amélioration se présente, il se croit sauvé ; mais la rechute n'est malheureusement pas longue à venir... et le découragement le saisit à nouveau.

Salvatore dit avec compassion :

– Pauvre M. de Varouze ! Il était si robuste, si plein de vie quand je le connus, il y a dix ans ! Je me souviens comme il avait l'air jeune et alerte encore, lorsqu'il partait en compagnie de son neveu pour leur quotidienne promenade à cheval.

M<sup>me</sup> de Varouze hocha tristement la tête.

– Ce temps-là est passé ! Mon pauvre mari est maintenant infirme pour toujours, je ne puis me le dissimuler.

Elle poussa un soupir, puis ajouta :

– Il y a fort à penser que le chagrin profond causé par l'abandon de son neveu est pour beaucoup dans l'aggravation de son état. Il l'aimait tant, ce Gérault ! Et, vraiment, personne

n'aurait pu imaginer une si grande ingratitude !

– En effet ! Je conçois qu'une telle conduite soit fort dure pour M. de Varouze. Aussi, ne voulant pas éveiller des souvenirs douloureux, me suis-je abstenu de prononcer en sa présence le nom de son neveu.

– Votre Altesse a toutes les délicatesses ! Je lui en suis infiniment reconnaissante pour mon pauvre malade !

En sortant un instant après du château pour monter dans l'automobile qui attendait, le prince dit à son hôtesse :

– J'ai déjà fait ce matin une promenade dans les jardins de la Roche-Soreix, madame. Et j'ai découvert, derrière une charmille, un vieux logis couvert de roses rouges qui ne manque pas de caractère.

– C'est la maison de Mahault... une maison hantée, prétend la légende.

– Hantée ? Cependant, elle est habitée ?... J'ai aperçu là une fort jolie petite fille, d'une physionomie très originale, très remarquable.

Une légère lueur de contrariété passa dans le regard d'Angelica.

D'une voix calme, la châtelaine expliqua :

– Oui, elle est habitée depuis quelques mois par une pauvre veuve et ses deux enfants, qui ont échoué un beau jour en gare de Champuis et que j'ai recueillis avec l'autorisation de mon mari. La malheureuse femme est sans ressources et très malade. Je l'ai logée dans cette maison inutilisée qui a l'avantage d'être tout à fait indépendante du château. Car, au fond, je ne sais trop qui elle est, cette M<sup>me</sup> Lambert. Ses papiers lui ont été volés pendant le voyage, dit-elle. Mais la pauvre créature semblait si faible, presque mourante, que je n'ai pas hésité à la faire transporter ici. Jusqu'à ce moment, d'ailleurs, elle ne m'a pas donné lieu de le regretter.

– La petite fille chantait, quand je suis passé. Elle a une voix d'un timbre très pur, qui promet pour l'avenir.

– Ah ! J'ignorais cela, car je ne l'ai jamais entendue.

Salvatore poursuivit :

– Elle a des yeux étonnants, cette enfant, et superbes ! De vrais yeux de Sarrasine !

Les paupières d'Angelica battirent un peu. Avec le même accent tranquille, elle répliqua :

– La mère se prétend d'origine orientale. J'ignore si c'est exact.

Comme, à ce moment, la comtesse et son hôte arrivaient près de l'automobile, l'entretien fut interrompu, et M<sup>me</sup> de Varouze s'arrangea pour ne pas le reprendre.

Les promeneurs rentrèrent vers cinq heures de l'après-midi. Ils avaient déjeuné dans un pavillon de chasse et excursionné ensuite à travers les parties les plus pittoresques de la forêt. Tandis que don Salvatore regagnait son appartement, M<sup>me</sup> de Varouze, quittant son fils sur le palier du premier étage, se dirigea vers la chambre du comte. Près de la porte, elle trouva le valet de chambre qui la guettait.

– Qu'y a-t-il, Martin ? demanda-t-elle.

– Monsieur est très agité cet après-midi, madame la comtesse.

– Eh bien ! je vais lui faire une piqûre... Souffre-t-il ?

– Il dit que oui... Tout à l'heure, il s'était endormi et il s'est éveillé en sursaut, tout tremblant, en appelant : « Gérard ! Mon pauvre Gérard ! »

Angelica eut un tressaillement léger. Mais elle dit avec calme :

– Il a eu quelque cauchemar, sans doute.

Elle ouvrit la porte et entra dans la grande chambre éclairée par le soleil couchant. La clarté rose arrivait jusqu'au lit de vieux chêne à colonnes où était couché M. de Varouze, pâle, les traits tirés, les yeux très las.

Angelica s'approcha, de son pas glissant.

– Eh bien ! mon pauvre ami, cette journée n'a pas été bien bonne ?

Elle se penchait, le regard plein de tendre compassion, la main douce, caressante, s'appuyant sur le front de l'infirme.

– Non, pas bonne du tout, ma chérie. Je ne sais quelle agitation me possédait... Et les douleurs étaient beaucoup plus fortes que ces derniers jours.

– Nous allons calmer cela, Marcien... Une piqûre vous permettra de dormir cette nuit.

Le comte eut un geste de refus.

– Non, ma chère Angelica. Attendons encore... Je crois que, depuis un an, j'ai un peu abusé de ces stupéfiants.

– Abusé ? Où prenez-vous cela ? Il fallait bien calmer ces douleurs intolérables qui vous enlevaient sommeil et appétit, qui faisaient de vos journées un perpétuel martyre.

– J'aurais pu être plus courageux, supporter ces souffrances plus longtemps...

– Et dans quel but ? Vous vous exagérez, Marcien, l'inconvénient de ces médicaments. À doses légères, comme celles qui vous sont administrées, ils ne peuvent en rien vous nuire. Ceci m'a été affirmé par un ami de mon père, médecin éminent, qui avait pour principe



d'engourdir tout d'abord la douleur, chez ses malades, avant de leur donner les soins nécessaires à l'affection dont ils étaient atteints.

M. de Varouze ne s'éleva pas contre cette assertion. Sa volonté, qui n'avait jamais été bien ferme, n'existait plus guère depuis quelques années. Angelica exerçait sur elle une influence que la maladie, puis l'infirmité du châtelain, n'avaient fait que rendre plus dominante. Et les stupéfiants dont usait le comte, sur les conseils de sa femme, ne pouvaient qu'accentuer cette annihilation de toute énergie physique et morale qui, peu à peu, enlevait à M. de Varouze son libre arbitre.

Cette fois encore, il se laissa persuader par la femme insinuante et sans scrupule qui, habilement, avait su éloigner de lui tous les yeux trop perspicaces, tous les dévouements véritables... Dix minutes plus tard, la piqûre faite, Angelica prenait affectueusement congé de son mari et gagnait sa chambre où elle changea rapidement de toilette pour le dîner. Cela fait, elle descendit et rejoignit son fils qui parcourait des

journaux dans la bibliothèque.

– Il y a encore une demi-heure avant le dîner ; j'ai le temps de me rendre à la maison de Mahault... As-tu entendu ce que me disait le prince, au sujet de la petite Claire ?

– Oui... Mais je ne vois pas que le fait ait beaucoup d'importance. Don Salvatore n'a pas dû adresser la parole à cette petite... et, en tout cas, s'il lui a demandé son nom, elle n'a certainement pas osé lui répondre autrement que tu lui as ordonné.

– Je l'espère bien ! Mais il faut que j'aie m'en assurer, puis aussi interdire à ces enfants de se montrer, tant que le prince Falnerra sera ici. Leur type – surtout celui de Claire – attire beaucoup trop l'attention, comme nous le prouvent les réflexions de notre hôte.

– En effet... Et tu peux prévoir que la pseudo-Claire te paraîtra encore plus gênante dans sept ou huit ans, si elle tient les promesses de rare beauté qui existent chez elle.

– Nous avons le temps de voir, d'ici à là...

Pour le moment, il nous suffit d'empêcher tout soupçon relatif à l'identité de cette femme et de ces enfants. Fort heureusement, j'ai barre sur eux et je saurai les faire marcher droit.

Sur ces mots, la comtesse quitta son fils et se dirigea vers la maison de Mahault.

Giovanna, la nièce de Brigida, venait d'apporter à Medjine et à ses enfants leur dîner, frugalement composé d'un potage et d'un morceau de fromage. Ourida s'occupait de nouer une serviette autour du cou d'Étienne, quand M<sup>me</sup> de Varouze entra, sans prendre la peine de frapper.

Medjine eut un mouvement de surprise, car la châtelaine n'avait jamais coutume de venir à cette heure.

Angelica dit avec calme, en s'adressant à Ourida :

– Il paraît, petite, que notre hôte, le prince Falnerra, vous a vue ce matin et entendue chanter ?

La petite fille rougit et frissonna d'inquiétude.

Elle répondit d'une voix troublée :

– Oui, madame... Ce monsieur regardait la maison, au moment où je sortais.

– Vous a-t-il parlé ?

L'enfant hésita, puis répondit enfin :

– Oui, madame.

– Que vous a-t-il dit ?

– Qu'il trouvait ma voix très jolie...

– Et puis ?

Après une nouvelle hésitation, la petite fille répondit en rougissant plus fort :

– Il m'a demandé si j'étais une parente de M. de Varouze.

– Qu'avez-vous répondu ?

– J'ai répondu : non.

Les traits de la comtesse, qui venaient de se crispier légèrement, se détendirent aussitôt.

– C'est bien... Mais que chantiez-vous, quand le prince est passé ?

Ourida se troubla à nouveau. Elle balbutia :

– Une chanson... que maman m'avait apprise.

Medjine, pâle, tremblante, attachait sur sa fille un regard anxieux.

Angelica demanda, du même ton paisible :

– Une chanson... française ?

– Oui... madame.

Mais les beaux yeux de l'enfant ne savaient pas, eux, déguiser la vérité. M<sup>me</sup> de Varouze répliqua froidement :

– Ce n'est pas vrai. Vous chantiez en arabe.

L'enfant dit résolument :

– Eh bien ! oui, madame. Je chantais pour essayer d'endormir maman qui avait eu toute une nuit d'insomnie. Mais je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un là.

– N'importe ! J'avais défendu que vous fissiez quoi que ce soit pouvant rappeler votre origine arabe. Vous m'avez désobéi formellement, Claire. Aussi allez-vous être punie.

Medjine se redressa vivement, en dépit de sa faiblesse.

– Punie ? Oh ! non, elle ne le mérite pas, madame ! Vraiment, dans cet endroit si retiré, ni elle ni moi ne pouvions imaginer qu'on l'entendrait.

– Ceci est hors de la question. Du moment où j'avais formulé une défense, vous ne deviez ni l'une ni l'autre passer outre. Le prince vous a sans doute aussi demandé votre nom et ce que vous faisiez ici ?

En adressant cette question, Angelica regardait attentivement Ourida. La petite fille, quelle que fut son émotion, réussit cette fois à conserver son sang-froid pour répondre sans hésiter :

– Non, madame, il ne m'a pas demandé autre chose.

– Pas même pourquoi vous chantiez en langue arabe ?

De nouveau, une réponse négative passa entre les lèvres d'Ourida. La pauvre petite voyait sa mère si inquiète, elle devinait si bien l'effroi de la malheureuse femme à l'idée que la colère de la comtesse pouvait leur enlever cet asile, les rejeter

de nouveau dans la misère et l'abandon !

Angelica eut un sourire doucement narquois.

– Vous êtes une petite menteuse, Claire... Ces questions, toutes naturelles en la circonstance, n'ont pu manquer de vous être faites par le prince Falnerra. Je vois qu'un châtiment sévère est nécessaire pour vous faire bien sentir la gravité de votre désobéissance et empêcher qu'elle ne se renouvelle à l'avenir.

Sur ces mots, la comtesse tourna les talons et quitta la pièce.

... Un quart d'heure plus tard, Brigida entra dans la grande chambre où Medjine, frissonnante d'inquiétude, tenait appuyée contre sa poitrine haletante la tête d'Ourida, tandis que le petit Étienne, sentant vaguement planer une épreuve, restait immobile, à demi étendu sur le vieux tapis.

La femme de charge vint à Ourida, en disant de sa voix sèche où vibrait le contentement méchant :

– Allons, vous, la petite menteuse, venez avec moi. Je vais vous conduire dans un endroit bien

agréable, où vous passerez une bonne nuit.

Medjine serra plus fortement sa fille contre elle, en bégayant :

– Que dites-vous ? Je ne veux pas que ma fille me quitte !

– Ah ! bien, par exemple, en voilà des façons ! « Je ne veux pas » ! Voyez-vous ça ! Comme si vous aviez quelque chose à dire contre les ordres de M<sup>me</sup> la comtesse ! Et puis, on vous la rendra, votre fille, pas plus tard que demain matin. Sans compter qu'elle ne sera pas bien loin de vous, puisqu'elle ne quittera pas la maison. Mais elle a besoin de savoir comment M<sup>me</sup> de Varouze punit la désobéissance et l'indiscrétion.

Ourida, pâle et frémissante, dit résolument :

– Non, je ne quitterai pas maman !

La femme de charge lui jeta un regard d'ironie mauvaise. Puis, se penchant vers Étienne, elle le saisit par le bras et le mit brusquement debout.

– Allons, toi, viens ! Puisque celle demoiselle fait l'entêtée, la punition sera pour toi.

Ourida, échappant aux bras frêles de sa mère,



bondit jusqu'à la misérable femme qui déjà entraînaît le petit garçon ahuri.

– Que voulez-vous lui faire ? Laissez-le ! Je ne veux pas que vous l'emmeniez !

– Eh ! donc, effrontée, je t'apprendrai à dire : « Je veux ! »

En même temps, un soufflet s'abattait sur la joue d'Ourida.

Medjine jeta un cri d'indignation douloureuse. Mais la petite fille, après un instinctif mouvement de recul, revint de nouveau à Étienne et lui saisit le bras.

– Je ne veux pas que vous l'emmeniez ! Je ne veux pas qu'il soit puni à cause de moi !

– Soit. Viens de bonne grâce, alors.

– Oui, j'irai.

D'un nouveau bond, Ourida s'élança vers sa mère, lui jeta ses bras autour du cou et embrassa passionnément le pauvre visage altéré.

– Maman chérie, ne vous inquiétez pas ! Une nuit est vite passée !

Puis, se détachant à nouveau des bras maternels qui l'enserraient convulsivement, elle revint à Brigida qui considérait cette scène d'un air narquois.

– Mettez votre manteau, ordonna la femme de charge.

Et, en même temps, elle se dirigeait vers le lit d'Ourida, où elle prit une couverture qu'elle jeta sur son bras.

Medjine balbutia :

– Mais où la conduisez-vous ?

Brigida ricana sournoisement :

– Dans un endroit où elle ne manquera pas de compagnie, n'ayez crainte ! Allons, passe devant moi, petite vaurienne !

Jusqu'alors, la femme de charge ne tutoyait pas Ourida. Mais, aujourd'hui, elle semblait prendre à tâche d'être plus insolente encore que de coutume.

L'enfant obéit, après un dernier regard jeté sur le visage blême de sa mère. Dans le vestibule, une lanterne était posée à terre. Brigida l'alluma,

bien qu'on vît suffisamment clair encore à l'intérieur du logis. Puis elle ordonna :

– Par là !

Son doigt tendu désignait l'escalier en spirale tournant autour d'un pilier qui conduisait aux caves.

Ourida eut un mouvement de recul, un regard de surprise inquiète vers la mauvaise femme.

– Là ?

– Eh ! oui. Descends, je te suis.

La petite fille obéit encore, le cœur étreint d'angoisse. Où la conduisait-on ? Que voulait-on lui faire ?

Elle ne connaissait pas les caves de la vieille demeure, car Medjine avait bien recommandé à ses enfants de ne pas s'aventurer là et même de ne pas approcher de l'escalier, dangereux avec ses marches glissantes, ses ténèbres et l'absence de rampe. Ces caves, racontait-on dans le pays, étaient fort antérieures à la maison elle-même. Leur origine remontait aux ancêtres gaulois de la race auvergnate, les Arvernes, qui avaient établi

une forteresse à l'endroit où devait s'élever plus tard le château fort des seigneurs de Varouze. Elles occupaient d'ailleurs une superficie bien supérieure au logis où Mahault avait été jadis enfermée prisonnière. Un passage souterrain les faisait autrefois communiquer avec celles du château qui dataient de la même époque, ayant servi de refuge à des troupes arvernes traquées par l'armée de César ; mais dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle, un comte de Varouze, en guerre avec le connétable de Bourbon, son suzerain, avait provoqué un éboulement qui fermait complètement cette issue par laquelle les assiégeants s'apprêtaient à pénétrer. Depuis lors, aucun des seigneurs de la Roche-Soreix n'avait songé à la faire rétablir, son utilité n'existant plus.

Creusées en pleine roche volcanique, ces caves antiques étaient peu humides, mais la fraîcheur y était grande en cette période estivale. Ourida, frissonnante, suivait la femme de charge dans ces ténèbres profondes à travers lesquelles la lanterne jetait des lueurs fugitives. De la voûte basse descendaient les piliers lourds et trapus qui

s'alignaient, formant trois travées. Au passage de la femme et de l'enfant, d'énormes rats s'enfuyaient, disparaissaient vers les excavations qui se voyaient de temps à autre, creusées dans la paroi de lave. Quelques-unes étaient fermées d'un vantail garni de barres de fer rouillées. À l'une d'elles, de plus grandes dimensions, se terminaient les caves qui s'étendaient surtout dans la direction du château.

Ce fut tout à cette extrémité que s'arrêta Brigida. La porte du caveau était ouverte. La femme de charge ordonna à l'enfant d'y entrer. Puis elle la suivit et, levant sa lanterne, en dirigea la lueur vers une sorte de lit en planches placé au fond de l'excavation.

– Voilà où tu coucheras cette nuit. Et toutes les fois que tu désobéiras, tu auras le même plaisir.

Après quoi, elle posa à terre la lanterne et y alluma posément une bougie qu'elle sortit de sa poche, puis elle tourna les talons en disant de sa voix mauvaise :

– Bonsoir, petite. Je pense qu'après cette nuit-

là tu seras plus sage désormais.

Ourida eut un cri étouffé, en s'élançant vers l'Italienne.

– Vous n'allez pas me laisser ici... toute seule ?

– Non, tu voudrais peut-être que j'y reste avec toi !

Et, en ricanant, Brigida repoussa l'enfant qui chancela. Avant qu'elle eût repris son équilibre, la misérable sortit du caveau, repoussa la porte et la ferma au verrou. Puis elle s'éloigna et le bruit de ses pas se perdit peu à peu dans le silence lugubre de ces lieux souterrains.

Pendant un long moment, Ourida resta immobile, terrassée par l'effroi. Seule... elle allait rester seule ici. Non, il n'était pas possible que Brigida fût si cruelle ! Simplement, elle avait voulu lui faire peur, elle la laisserait là un petit moment, puis elle reviendrait la chercher en la menaçant de l'abandonner toute la nuit en ce lieu sinistre, dans le cas où elle désobéirait à nouveau aux ordres de la comtesse.

En essayant ainsi de se rassurer, Ourida reprit un peu de présence d'esprit. D'ailleurs, cette enfant avait en germe dans l'âme une singulière énergie. Après s'être assise un moment sur le dur lit de planches, elle se releva, prit la lanterne que Brigida avait laissée sur le sol et fit le tour de sa prison.

Elle s'aperçut alors qu'un étroit couloir rocheux débouchait dans l'excavation.

Après une courte hésitation, sa nature un peu aventureuse l'emporta sur la crainte. Elle voulait voir où conduisait ce boyau et elle songeait : « Si Brigida ne vient pas me chercher, je pourrai peut-être m'en aller par là. »

Au bout d'une dizaine de mètres, elle se heurta au roc qui fermait le couloir. C'était là que, jadis, le seigneur de la Roche-Soreix avait obstrué le passage, en profitant du mélange de terre et de roche en cet endroit. Un éboulement adroitement provoqué avait suffi pour le rendre inutilisable.

Par la suite, les choses étaient restées en l'état. Depuis des siècles, nul ne se souciait plus de cette communication d'autrefois, impraticable et d'ailleurs devenue sans objet. Personne ne s'était donc aperçu que, peu à peu, sous l'influence de quelque infiltration probablement, roches et terres s'étaient quelque peu désagrégées, laissant une ouverture étroite, juste ce qu'il fallait pour qu'un corps milice pût y passer.

Ourida la vit aussitôt, cette ouverture. Elle pensa : « Qu'y a-t-il derrière ? Si je pouvais aller voir ? »



En se penchant, elle engagea sa tête dans l'étroit passage. Aucun bruit ne s'entendait au-delà, en ces ténèbres souterraines.

Perplexe, l'enfant revint sur ses pas. Elle hésitait à s'engager dans cet inconnu. Peut-être y avait-il là quelque trou, quelque crevasse dans laquelle elle tomberait ? Puis il fallait attendre, voir si Brigida reviendrait la chercher.

Elle posa la lanterne à terre et s'assit sur le lit, en s'enveloppant de la couverture laissée par la femme de charge. Déjà, la fraîcheur de la cave profonde la pénétrait, en dépit du manteau que Brigida lui avait fait prendre avant de quitter la chambre. Toute frissonnante, la petite fille se répétait : « Non, elle ne peut pas me laisser ici longtemps. C'est pour me faire peur qu'elle m'a dit que j'y passerais toute la nuit... Dans peu de temps, elle reviendra me chercher, elle me reconduira près de ma pauvre maman qui doit être si inquiète ! »

Cette pensée du tourment de sa mère était la plus grande souffrance de l'enfant. Elle se l'imaginait toute haletante sur son lit, sa pâle

figure tirée par l'angoisse, ses yeux pleins de larmes qui glissaient lentement sur ses joues creusées. Dans quel état serait-elle demain, après une nuit pareille, la pauvre mère si malade qui, dans ce triste état de santé, ressentait avec une telle intensité la plus petite émotion ?

« Les méchantes femmes ! Les mauvaises créatures ! » murmurait Ourida, saisie de colère, en serrant ses petits poings.

Puis, un sanglot lui monta à la gorge... Allaient-ils donc être obligés, tous les trois, de rester parmi ces gens-là, toujours ? Non, ce n'était pas possible ! On les rendrait trop malheureux. Cette Brigida, tout particulièrement intelligente, Ourida avait de plus en plus la sensation qu'elle n'était que fausseté.

Mais il était quelqu'un à qui Ourida en voulait plus encore qu'à la comtesse et à sa confidente.

Ce jeune étranger si charmant, qui l'avait considérée, semblait-il, avec sympathie, lui apparaissait comme la cause de tout. Elle ne doutait pas qu'il eût manqué à sa parole en révélant à M<sup>me</sup> de Varouze qu'il l'avait entendue

chanter cet air arabe. Peut-être même lui avait-il appris que le nom défendu d'Ourida était venu jusqu'à lui ?

« Oui, c'est sa faute ! pensait l'enfant avec indignation. C'est sa faute si ma pauvre maman se désole, s'inquiète et va se rendre plus malade ! »

Tandis qu'elle songeait ainsi, dans les silencieuses ténèbres, elle perçut un bruit léger d'abord, puis elle eut l'impression de quelque chose qui se mouvait non loin d'elle.

En tournant la tête, elle vit, éclairé par la faible lueur de la lanterne, un rat énorme.

Avec un cri d'horreur, l'enfant se leva. Effrayé, l'animal s'enfuit vers son repaire. Mais Ourida, maintenant, tremblait des pieds à la tête. Ces hideuses bêtes lui inspiraient une terreur mêlée de répulsion qu'elle ne pouvait dominer. D'un bond, elle se mit debout sur le lit et demeura ainsi, l'œil et l'oreille aux aguets.

Peu de temps s'écoula avant que le rat, de nouveau, fît son apparition. Cette fois, il ne se

laissa pas effrayer par les battements de mains, les cris d'Ourida. Et, presque aussitôt, il fut rejoint par deux autres de ses congénères qui, effrontément, vinrent rôder autour du lit.

– Oh ! je ne resterai pas ici ! balbutia l'enfant, glacée plus encore par l'effroi que par la fraîcheur de la cave. Ils vont sauter sur moi. Oh ! les affreuses bêtes !

Saisissant la couverture qui avait glissé à ses pieds, elle la jeta de toutes ses forces sur le sol. Les rats, un moment surpris, s'éclipsèrent. Alors Ourida sauta à terre, s'empara de la lanterne et courut vers le couloir rocheux.

Plutôt que de passer la nuit en compagnie des affreux rongeurs, elle aimait mieux courir le risque des dangers qui pouvaient l'attendre là. D'ailleurs, en ce moment, elle ne raisonnait pas. Un seul désir la possédait : fuir les rats, coûte que coûte.

Elle s'engagea dans l'étroite ouverture et se trouva presque aussitôt dans l'autre partie du passage. Résolument, elle s'avança le long du couloir rocheux. Son cœur battait très fort, mais

les frissons d'effroi avaient cessé. Le mystère l'attirait, lui faisait oublier le danger. Elle atteignit ainsi une ouverture qui débouchait dans des caves semblables à celles qu'elle venait de quitter.

Là, elle s'arrêta, perplexe. Allait-elle s'engager là-dedans ? Ne s'égarerait-elle pas dans ces ténèbres souterraines que lui montrait la faible lueur de la lanterne ?

Pourtant, si elle pouvait trouver par là une sortie ?

Le conte du Petit Poucet lui revint tout à coup en mémoire. Quelle bonne idée, pour retrouver le lieu d'où elle venait, au cas où elle ne découvrirait pas d'issue ! Justement, elle avait dans sa poche un vieux journal qui avait servi à envelopper des chaussures à Étienne revenues de chez le cordonnier.

En semant de temps à autre quelques petits morceaux de papier, Ourida continua donc d'avancer. Des piliers bruts, primitifs, s'élevaient à droite et à gauche, ainsi que dans les souterrains du logis voisin. Ces caves immenses étaient

vides, dans cette partie que l'on n'utilisait pas, où même aucun serviteur ne venait jamais. Celles qui s'étendaient sous les cuisines et offices du château, seules avaient été aménagées pour la resserre du vin, des provisions et du combustible. On y accédait directement par un escalier qui descendait en spirale autour d'un pilier, comme dans la maison de Mahault.

En arrivant là, Ourida s'arrêta un moment, hésitante. Qu'allait-elle trouver là-haut ? Et si elle rencontrait quelqu'un, que dirait-elle ? Que ferait-elle ?

Après tout, il serait préférable, sans doute, de demeurer ici. Les rats ne viendraient peut-être pas lui rendre visite et, au jour, elle retournerait à sa prison pour le moment où Brigida y reviendrait.

Au jour ?... Mais comment serait-elle avertie de son apparition, dans ces caves profondes qui devaient demeurer en une perpétuelle obscurité, car la petite fille, en levant sa lanterne et en la promenant autour d'elle, ne voyait aucune trace d'ouverture.

Puis, aussi, le désir de savoir où elle se

trouvait incitait Ourida à pousser plus loin l'aventure. Quelques minutes plus tard, elle gravissait l'escalier aux marches hautes et étroites et atteignait une grande pièce dallée, aux murs couverts d'un crépi jaunâtre.

Là se voyaient des armoires de sapin, des tables où voisinaient légumes, fruits et œufs, quelques chaises au siège garni de paille, un énorme garde-manger contenant une dinde toute préparée, des morceaux de viande cuite et des saucissons entamés... toutes choses qui dénotaient que cette salle était une dépendance des cuisines.

Personne ne s'y trouvait. Approchant doucement d'une porte entrouverte, Ourida écouta un moment, mais elle n'entendit aucun bruit.

Alors elle poussa cette porte et se trouva au seuil d'un couloir qu'elle suivit jusqu'au bout, jusqu'à un étroit escalier de pierre menant au premier étage. Elle s'y engagea résolument et, une fois en haut, longea un corridor sur lequel ouvraient plusieurs portes. Elle aboutit ainsi à une sorte de grand vestibule carré, dont le dallage

était recouvert en partie d'un épais tapis. Des panoplies d'armes anciennes et modernes en ornaient les murs, un grand lustre de bronze descendait de la voûte arrondie. Quatre portes à double battant donnaient là. L'une d'elles était ouverte sur un salon-fumoir qu'éclairait à demi un large rai de lumière venant de la pièce voisine par l'écartement de la portière.

Aucun bruit ne se faisait entendre. Mais tandis que la petite fille restait là, immobile, en se demandant toujours où elle était, une voix s'éleva. Et elle prononça un nom, simplement, avec un accent douloureux :

– Gérault !

Ourida tressaillit. C'était le nom de son père. Quelqu'un, là, derrière cette porte, parlait donc de lui ?

Il fallait qu'elle sût ! Il fallait qu'elle vît !

Légèrement, elle traversa le salon et s'approcha de l'étroite ouverture lumineuse.

Elle vit alors que l'autre pièce était une grande belle chambre meublée de vieux chêne. Dans le



lit se trouvait couché un homme au visage creusé, la barbe grisonnante. Il semblait dormir, car ses paupières étaient closes. Mais tandis que la petite fille le regardait, ses lèvres s'entrouvrirent et le nom de Gérault en sortit, avec la même intonation d'angoisse.

Alors, d'une partie de la chambre qui restait invisible pour Ourida quelqu'un s'avança... une femme de petite taille en élégante toilette d'intérieur. L'enfant reconnut aussitôt M<sup>me</sup> de Varouze et, instinctivement, fit un mouvement pour s'enfuir.

Mais la comtesse allait tout droit vers le lit. Ourida contint son effroi. Elle voulait savoir le nom de cet homme qui pensait à son père tout en dormant. Elle comprenait maintenant qu'elle se trouvait au château de la Roche-Soreix. Mais alors, lui... c'était donc le comte de Varouze, son grand-oncle ?

Sur une table, près du lit, se trouvaient disposés un verre et des fioles. M<sup>me</sup> de Varouze prit une de celles-ci, fit couler dans le verre quelques gouttes du liquide et ajouta de l'eau.

Après quoi, elle toucha légèrement le bras du dormeur. Celui-ci, aussitôt, s'éveilla et demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Vous êtes très agité, mon cher Marcien.

Buvez ceci pour avoir un sommeil plus calme.

Il fit le geste de repousser le verre, en disant d'une voix lasse :

– Non, je ne veux plus de ces potions, de toutes ces drogues inutiles. Elles m'ôtent l'appétit, me rongent l'estomac. Et cette brume que j'ai dans le cerveau, constamment. Non, je ne veux plus rien, Angelica.

Elle répliqua, d'un ton suavement doux :

– Ne faites pas l'enfant, mon ami ! Ces remèdes vous soutiennent, vous permettent de surmonter la faiblesse consécutive à ces crises douloureuses, suites de votre maladie. Allons, buvez, mon cher mari.

Il essaya encore de dire : « Non, non », mais elle se penchait, glissait un de ses bras sous la tête pour la soulever, tandis que l'autre main approchait le verre des lèvres pâles. En même

temps, elle répétait avec une voix de caresse :

– Buvez, mon cher Marcien.

Et le malade but, jusqu'à la dernière goutte. Puis M<sup>me</sup> de Varouze, doucement, reposa la tête grise sur l'oreiller. Après quoi, elle mit un baiser sur le front strié de rides en disant :

– Dormez bien, maintenant, mon ami.

Ourida jugea qu'il était temps de s'éloigner.

Elle se trouvait d'ailleurs fixée maintenant sur l'identité de cet inconnu... Oui, c'était bien là l'oncle de son père, le comte Marcien de Varouze... celui qui était si malade, avait dit la comtesse.

Il le paraissait, bien certainement. Mais la petite fille, qui s'était imaginé une physionomie très désagréable, d'après ce que M<sup>me</sup> de Varouze disait du caractère difficile de son mari, trouvait qu'il avait, au contraire, l'air très bon... et qu'après tout il ne devait pas être d'un caractère bien difficile, puisqu'il avait cédé aussi vite pour prendre ce remède qui lui déplaisait.

Il ne voulait pourtant pas voir la femme et les

enfants du neveu qu'il avait aimé... il gardait même beaucoup de rancune contre celui-ci, avait dit M<sup>me</sup> de Varouze.

Alors, c'était avec colère qu'il pensait à lui tout à l'heure, dans son sommeil ? Pourtant, sa voix n'avait pas l'air du tout d'être fâchée en prononçant le nom de Gérard...

Tout absorbée dans ses pensées, l'enfant refaisait le chemin déjà parcouru. Elle se retrouva bientôt dans l'annexe de l'office. Là, elle pourrait très bien terminer sa nuit. Assise sur une des chaises, elle serait cent fois mieux que dans la cave trop fraîche en la compagnie des rats.

Mais il fallait qu'elle éteignît la lanterne, où il ne restait plus qu'un court morceau de bougie. Un peu de lumière serait nécessaire pour regagner sa prison. Là, sur une table, voisinant avec une lampe, se trouvait une boîte d'allumettes. Elle était donc certaine de pouvoir rallumer quand il le faudrait.

Et bientôt, dans l'obscurité, elle continua le cours de ses réflexions. Car le sommeil était bien loin d'elle. Le froid qui l'avait pénétrée pendant

son séjour dans les caves la faisait encore frissonner. En outre, ce qu'elle venait de voir et d'entendre surexcitait son esprit. Si bien qu'elle avait encore les yeux grands ouverts quand l'aube vint éclairer les fenêtres étroites, haut placées, garnies de barreaux de fer.

Elle jugea prudent de réintégrer les caves de la maison de Mahault. Le trajet se fit sans encombre et, bientôt, l'enfant se retrouva assise sur le grabat de planches, dans l'excavation que le caprice de Brigida lui avait assigné comme prison. Les rats avaient disparu et ne se montrèrent plus. Enveloppée dans sa couverture, elle attendit la venue de la femme de charge, tout en se demandant avec angoisse : « Comment vais-je trouver ma pauvre maman ? Elle n'a pas dû dormir un seul instant et elle s'est tourmentée tout le temps. »

Enfin, Brigida apparut. Avec son air de narquoise méchanceté, elle demanda :

– Eh bien ! es-tu contente de ta nuit ?

En redressant sa jolie tête, en regardant bien en face la mauvaise créature, Ourida riposta :

– Très contente.

L'autre ricana.

– Ah ! ah ! voyez-vous la belle fiérote !... Il te sera facile en tout cas de recommencer, ma petite. Je me charge de te procurer ce plaisir, si tu ne marches pas droit. Allons, passe devant !

Elle saisit l'enfant par l'épaule et la poussa devant elle. Puis toutes deux reprirent la direction de la sortie des lugubres souterrains dont Ourida devait garder toujours le souvenir.

Comme Brigida, ayant reconduit la petite fille près de sa mère, rentrait au château, le prince Falnerra en sortait pour sa promenade matinale qui, cette fois, avait un but précis. Il ne doutait pas, en effet, qu'Ourida fût exacte au rendez-vous qu'il lui avait donné pour entendre à nouveau cette voix d'enfant si pure, d'un timbre rare, qui avait charmé son oreille de musicien. Aussi éprouva-t-il une vive surprise, mêlée d'impatience et d'irritation quand, au bout d'une demi-heure d'allées et venues aux alentours de la vieille maison, il vit celle-ci demeurer immuablement close, complètement silencieuse.

Pourtant, du jour au lendemain, ses habitantes n'avaient pu en déloger. La petite Ourida était donc là, certainement. Il fallait alors penser que sa mère l'empêchait de satisfaire au désir exprimé par l'hôte princier de la Roche-Soreix.

Salvatore eut un instant l'idée de frapper à la porte pour s'informer si la petite fille était là.

Mais il la repoussa aussitôt. Il ne convenait pas que le prince Falnerra parût solliciter comme une faveur ce que cette étrangère, la mère d'Ourida, se permettait de lui refuser.

Fortement mécontent – car, si jeune qu'il fût, le prince Salvatore était déjà très habitué à voir se réaliser toutes ses fantaisies, – il continua sa promenade vers le parc dont les senteurs résineuses venaient jusqu'à lui. Et pendant ce temps, blottie contre sa mère, Ourida lui racontait sa nuit pénible – moins pénible pourtant que ne l'avait voulu Brigida, grâce à la découverte du passage conduisant au château.

La pauvre Medjine, toute blême, toute épuisée à la suite de ses angoisses nocturnes, serrait entre ses bras la petite fille, en murmurant :

– Ma chérie ! Ma pauvre petite ! Ah ! quelle méchanceté ! Mais tu as froid ! Va vite te coucher, ma bien-aimée !

– Oui, maman... Mais laissez-moi vous dire



encore quelque chose. Figurez-vous que j'ai vu l'oncle de papa !

Medjine étouffa une exclamation.

– Tu as vu... M. de Varouze ?

Quand l'enfant lui eut tout raconté, elle dit avec un tremblement dans la voix et se parlant à elle-même :

– Ce que je pense parfois... ce soupçon qui m'obsède depuis quelque temps aurait-il donc vraiment sa raison d'être ?

Ourida leva sur elle ses grands yeux étincelants d'intelligence.

– Quoi, maman ?

Medjine répondit dans un murmure, comme si elle redoutait que les murs eux-mêmes entendissent :

– Je crains que... que M<sup>me</sup> de Varouze ne nous trompe... M. de Varouze doit aimer toujours ton pauvre papa et serait peut-être disposé à nous accueillir... Mais elle lui cache notre présence, parce qu'elle ne veut pas qu'il nous connaisse.

Ourida considéra d'un air perplexe le pâle visage tiré par l'angoisse.

– C'est pour cela qu'il parlait de papa en dormant, alors ?

– Sans doute... Mais va vite te coucher, ma chérie ! Si, au moins, cette mauvaise créature t'apportait une boisson chaude !

– Je me réchaufferai bien dans mon lit, maman. Ne vous inquiétez pas.

Et, vivement, l'enfant se déshabilla, en claquant un peu des dents.

Ce même jour, dans l'après-midi, un homme d'une quarantaine d'années, petit, brun, vêtu avec une élégance trop recherchée, se présenta au château et demanda M<sup>me</sup> de Varouze.

– M<sup>me</sup> la comtesse est sortie, répondit le domestique auquel il s'adressait.

– En ce cas, je l'attendrai, car j'ai absolument besoin de lui parler.

– C'est que Madame ne rentrera peut-être pas

avant six heures, six heures et demie.

– Peu importe, j’ai tout le temps.

Devant cette déclaration, le domestique introduisit l’étranger dans un des salons. Puis il demanda :

– Qui annoncerai-je à Madame, quand elle reviendra ?

– M. Orso.

Quand il fut seul, le visiteur passa l’examen de la pièce où il se trouvait. Puis il alla soulever doucement une portière pour jeter un coup d’œil dans celle qui lui faisait suite.

« Une bibliothèque, murmura-t-il, et bien meublée, ma foi ! Elle a fait un beau rêve, mon habile cousine... Aussi pourrait-elle se montrer plus généreuse à mon égard. »

Il allait laisser retomber la portière quand, tout à coup, il s’aperçut qu’une femme se trouvait assise dans une des larges embrasures de la fenêtre... une femme jeune encore, brune, mince, très pâle, sévèrement vêtue de noir. Son beau profil se détachait nettement dans la claire

lumière du couchant. Et sans doute rappelait-il quelque souvenir à Orso, car il eut un mouvement de physionomie qui témoignait d'une vive stupéfaction.

À cet instant, la jeune femme, qui brodait une longue bande de batiste, laissa retomber son ouvrage sur ses genoux. Et elle demeura un long moment immobile, les lèvres crispées, les traits tendus, avec une tragique expression de douleur sur sa physionomie.

Puis elle se leva, d'un mouvement d'automate. Ses belles mains fines plièrent la batiste, rangèrent soigneusement les accessoires de travail. Elle s'était un peu détournée, de telle sorte qu'Orso voyait maintenant presque de face le visage d'une impressionnante pâleur, dont les traits creusés conservaient une beauté incontestable.

Comme elle levait un instant ses paupières aux cils foncés, il vit les yeux d'un bleu profond qui semblaient renfermer une mystérieuse et farouche souffrance. Puis elle se détourna et sortit de la pièce par une porte opposée à celle d'où

l'examinait l'Italien.

Celui-ci, quittant son poste d'observation, alla s'asseoir sur un fauteuil et prit une pose méditative, en appuyant son menton sur sa main. Ce fut ainsi que le trouva la châtelaine quand, une heure plus tard, elle entra dans le salon.

M<sup>me</sup> de Varouze n'avait pas, en ce moment, son air d'habituelle douceur. Les sourcils froncés, le regard plein d'orage, elle venait vers Orso d'un pas fébrile et l'interpella d'une voix basse qui frémissait de colère :

– Que viens-tu faire ici ? Comment oses-tu passer outre à nos conventions ?

Il ricana, en répliquant, tout bas lui aussi :

– Nos conventions ne tiennent pas devant la nécessité, chère cousine. Tu as répondu de façon fort maigre à ma demande d'argent. Or, comme je suis complètement à plat et qu'un désagréable créancier me menace, j'ai dû me résoudre à venir te relancer dans ton château. Ne t'en prends qu'à toi de l'ennui que tu en éprouves... je ne sais trop pourquoi, car je suis, après tout, un parent pauvre

fort présentable.

Angelica lui jeta un coup d'œil de colère contenue. Puis, elle dit brièvement :

– Viens.

Elle alla soulever la portière pour voir si la bibliothèque était déserte. Après quoi, suivie d'Orso, elle la traversa et entra dans un petit salon dont elle ferma la porte à double tour. Alors, faisant volte-face, elle dit sourdement, en attachant sur Orso un regard de froide irritation :

– Tu dois cependant comprendre qu'après les jolis coups faits ou tentés par toi je ne tiens pas à ce que l'on connaisse nos liens de parenté ? En ce pays surtout, tu devrais craindre de te montrer.

– Bah ! la vieille histoire ! On ne m'a pas inquiété à cette époque-là, donc ce n'est pas maintenant que je puis craindre quelque chose à ce sujet. Il est ton hôte en ce moment, le jeune prince Falnerra ? J'ai vu ça dans je ne sais plus quel journal, à l'article : « Déplacements d'été ». Peste, ma petite Angelica, tu en as, des relations ! C'est fameusement beau, pour la fille de la

Valdella, ballerine de sixième ordre, et pour la petite-fille de Tanio Valdella, faussaire, voleur, mort au bagne...

M<sup>me</sup> de Varouze lui saisit brusquement le bras en disant d'une voix sifflante :

– Tais-toi ! Je te défends de parler de cela. Tiens, assieds-toi et causons raisonnablement.

– Je ne demande pas mieux, chère cousine. Je ne suis même venu que dans cette intention.

Angelica reprenait son sang-froid un instant ébranlé. Elle s'assit près de son cousin, sur le canapé qu'elle lui avait désigné, puis, d'une voix calme, elle demanda :

– Ainsi, tu trouves trop peu élevée la somme que je t'ai envoyée le mois dernier par l'intermédiaire de Sephora ?

– Je le pense bien ! Il me fallait dix mille francs et j'en reçois trois mille !

M<sup>me</sup> de Varouze leva les épaules.

– Tu es fou, mon cher ! Comment veux-tu que je puisse distraire une telle somme d'une fortune qui ne m'appartient pas ?

– Elle t'appartiendrait que ce serait tout pareil, car tu n'es pas donnanter, je le sais de longue date. En fait, tu la gères à ton gré, depuis quelque temps. J'ai pris mes informations avant de venir ; je sais que ton mari est de plus en plus déprimé, affaibli, en dépit – ou peut-être à cause – des soins dévoués, parfaits, dont l'entoure le modèle des épouses. On m'a dit que tu avais une réputation inattaquable, que tu étais reçue et appréciée dans les milieux les plus sérieux. Connaissant ton habileté, je n'en ai pas été trop surpris. Car on te surpasserait difficilement dans le génie du mal, Angelica.

Il regardait la jeune femme de ses yeux sombres où apparaissait une sorte d'admiration farouche mélangée de colère ironique.

La comtesse dit tranquillement :

– Ce sont là des paroles inutiles, Orso. Je n'ai pas le temps de les écouter. Revenons donc à notre sujet. Il m'est impossible...

Elle appuya fortement sur le mot :

– ... Absolument impossible de te donner



pareille somme, là, tout de suite.

– Il le faut pourtant. C'est pour moi une question de... d'honneur.

Elle eut un rire sourd.

– L'honneur d'Orso Manbelli !

Dans les sombres prunelles de l'Italien, une flamme terrible s'alluma soudain. Orso saisit le poignet de sa cousine, en disant d'une voix que la fureur étouffait :

– Ne ris pas, Angelica, ne ris pas ! Car mon honneur, c'est toi qui l'as pris... c'est pour toi que je l'ai foulé aux pieds... Ne ris pas, démon, ou bien...

Elle riposta, le bravant de son regard tranquille :

– Ou bien quoi ?

Ses yeux, en ce moment d'un bleu séraphique, s'emplissaient de caressante ironie. Elle ne cherchait pas à retirer son poignet que serraient les doigts maigres d'Orso. D'un mouvement gracieux, elle renversait un peu la tête, en laissant lentement retomber ses longues paupières mates.

Un parfum léger, pénétrant, s'échappait de sa brune chevelure que coiffait un chapeau élégant, de sa robe en soyeux tissu blanc rayé de jaune d'or. Et sur ses lèvres roses, le sourire apparaissait, le doux et fascinant sourire qu'elle savait de longue date irrésistible sur certains êtres, parmi lesquels se trouvaient le comte de Varouze et Orso Manbelli.

L'Italien balbutia :

– Il y a des moments où l'on te tuerait, vois-tu, Angelica... et d'autres où... où l'on serait capable encore de faire des folies pour toi.

Sa fureur était tombée. Il avait l'air maintenant d'une bête domptée, prête à ramper devant la charmeuse.

M<sup>me</sup> de Varouze dit en souriant toujours :

– Je ne te demande pas cela, Orso. Il me suffit que tu sois raisonnable, que tu comprennes bien la situation. Tout d'abord, sache que la fortune du comte de Varouze, bien que considérable, n'est pas de celles auxquelles on peut impunément faire de très grosses saignées. Puis, aussi, mon

mari ne se trouve pas dans un tel état de prostration qu'il ne lui soit possible de se rendre compte d'une soustraction trop forte. Or, tu ne voudrais pourtant pas, mon cher, que je compromette une situation aussi bien assise pour te venir en aide ?

– Non... mais pourtant, j'ai besoin de cet argent, Angelica ! Trouve un moyen, toi qui es l'ingéniosité même...

Elle songea un moment, sans paraître s'apercevoir qu'Orso portait à ses lèvres la main blanche garnie de bagues étincelantes. Puis elle déclara :

– Je vais écrire à Sephora de te prêter la somme nécessaire. Peu à peu, je m'arrangerai pour la rembourser. Mais j'entends que tu renonces à cette existence d'aventurier sans ressources, Orso ! Je te le répète, il me serait impossible de te fournir à nouveau de pareils subsides.

– Eh bien ! que veux-tu que je fasse ?

– Eh bien ! Clesini te trouvera un emploi.

Orso eut une grimace éloquent. Ce que voyant, Angelica dit avec un sourire nuancé d'ironie :

– Sois sans crainte, je lui dirai de te le choisir d'après tes aptitudes... Et maintenant, pars. Un mot de Sephora t'avertira du jour où tu dois te présenter chez elle.

– Tu me mets à la porte comme cela ? Ce n'est pas fort aimable, ma petite Angelica. Enfin, aujourd'hui comme autrefois, j'accepte tout venant de toi. Mais quand tu seras ici tout à fait maîtresse, après la mort du comte, je pense que tu me recevras un peu mieux ?

– Nous verrons. Il faudra d'abord que tu mènes une existence plus correcte, car ma maison restera toujours ce qu'elle est aujourd'hui : celle où un prince Falnerra peut séjourner sans craindre quelque fausse note, quelque contact désagréable pour un homme de son rang et de son éducation.

Orso eut un rire étouffé.

– Ah ! l'habile femme que voilà ! Elle s'est

transformée en grande dame, en femme respectable... et tout le monde y croit, son mari tout le premier... Dis donc, où en est-il, ce brave homme ? Emploies-tu pour lui les mêmes moyens que pour d'Artillac ?

Elle fronça les sourcils et son regard se durcit brusquement.

– Que me racontes-tu là ? Je me contente de soigner du mieux possible ce pauvre Marcien, qui m'est très reconnaissant.

– Eh ! l'autre l'était aussi ! Tu es une ensorceleuse, ma chère, et tu sais comment t'y prendre pour arriver à ton but sans danger pour toi.

Elle haussa les épaules.

– Tu déraisonnes ! Allons, va-t'en... et un peu de sagesse à l'avenir.

Elle se levait en parlant. Orso l'imita, en bougonnant :

– C'est gentil d'être jeté à la porte du château de sa cousine !

Puis, tout à coup, un souvenir lui revenant, il

demanda :

– Mais, dis-moi donc, M<sup>lle</sup> de Francueil est-elle ici ?

– Parfaitement. C'est l'institutrice de ma fille. Pourquoi cette question ?

– En t'attendant tout à l'heure, j'ai jeté par l'entrebâillement de la portière un coup d'œil dans la pièce voisine, et j'ai vu là une jeune femme. Oh ! je l'ai reconnue tout de suite ! C'était la belle Luce... toujours belle, quoique si changée ! Mais comment a-t-elle échoué ici ?

– Sephora me l'a offerte comme institutrice en m'assurant qu'elle me donnerait toute satisfaction. De fait, elle est incomparable. Non seulement elle a fait faire à Lionel ses études complètes, et de très brillante façon, mais encore elle est très forte musicienne, elle peint avec talent et ses doigts, pour tous les ouvrages d'aiguille, semblent avoir emprunté l'adresse de quelque fée. Aussi peux-tu penser que j'y tiens beaucoup en dépit de son caractère orgueilleux et renfermé, de ses airs de princesse persécutée.

– Tiens, c’est curieux que ce soit Sephora qui... Elle ne devait cependant pas porter dans son cœur M<sup>lle</sup> de Francueil qui l’a si tôt remplacée dans le cœur inflammable du comte Dorghèse ?

Angelica eut un sourire énigmatique.

– Non, pas précisément. Mais ne crois pas, mon cher, que ce soit pour son bonheur que la signora Clesini a placé chez moi son ex-rivale. Il existe bien des moyens de vengeance, quand une imagination féminine se mêle de les chercher... et Sephora a su choisir l’un des plus pénibles, pour la fière, l’indépendante M<sup>lle</sup> de Francueil.

– Mais celle-ci est libre de ne pas demeurer ici, pourtant, si elle n’y est pas heureuse ? Tu n’as pas le droit de la retenir de force ?

– Oh ! pas du tout. Et néanmoins, si tel est mon bon plaisir, elle ne quittera jamais mon toit.

– Comment cela ?

– Je ne puis te donner d’autres explications. C’est le secret de Sephora... et de Luce.

Orso secoua la tête.

– Bizarre !... Et cette façon de disparaître en

informant par lettre son fiancé qu'elle ne pouvait plus l'épouser – sans autre explication...

– Sans doute avait-elle appris quel charmant personnage était, au fond, ce séduisant don Cesare, dont elle était si éprise.

– Ce n'était pas une raison pour quitter Rome sans en informer son frère ni les cousins qui l'hébergeaient, sans leur donner jamais de ses nouvelles, par la suite. Et impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Cependant, le comte – décidément fort amoureux – l'a fait sérieusement rechercher. Je le sais d'autant mieux qu'il m'a employé pendant un temps à cet effet, concurremment avec un habile policier qui n'a pas été plus heureux que moi.

Angelica dit avec une ironie froide :

– Il aurait bien fait de s'en tenir là et de ne pas se servir de toi pour une autre besogne... plus dangereuse.

Orso tressaillit, en pâlisant un peu.

– Que veux-tu dire ?

– Oh ! tu le sais bien ! Va, je n'ai pas été



longue à deviner... « Cherchez à qui le crime profite... » Eh bien ! j'ai cherché... et trouvé, naturellement.

Le visage maigre et brun se contracta, une lueur d'effroi passa dans les yeux noirs. D'une voix inquiète, Orso demanda :

– Tu ne diras rien de tes... soupçons à personne, Angelica, n'est-ce pas ? Car s'il savait, il croirait que c'est moi qui ai parlé... et je serais perdu. Il est terriblement vindicatif et m'a fait les pires menaces...

– Non, je serai absolument muette sur ce point, ne crains rien. Mais comment as-tu accepté une telle besogne ?

– Je mourais de faim, j'étais poursuivi par la police... pour une bagatelle. Si je ne m'expatriais, j'étais pris un jour ou l'autre. Il me fallait de l'argent. Et puis, « il » est si insinuant, si habile à persuader les gens ! Ton amie Sephora a dû te dire cela, elle qui doit bien le connaître ?

– Oui, elle me l'a dit.

– Alors, tu comprends, j'ai accepté la... tâche.

Oh ! sans enthousiasme ! Et après tout, je n'ai pas été fâché que le coup ait raté. En me cachant à Paris, j'ai échappé à la colère de don Cesare. Mais c'est égal, il a eu de la chance, le petit prince !

– Oui, heureusement ! Depuis lors, il n'y a plus eu d'autre tentative contre lui. Le comte a dû trouver que le jeu devenait trop dangereux, puisqu'il a épousé peu après la riche veuve de Pasquale Brenna, le financier.

– Je l'ai su. Belle fortune, qui doit déjà être plus qu'aux trois quarts mangée. C'est un gouffre, cet homme-là ! Aussi, je parie qu'il songera d'ici peu à recommencer les tentatives pour devenir possesseur des biens immenses de son jeune cousin.

– Fort heureusement, le prince est maintenant de taille à se défendre !

Orso secoua la tête.

– On ne se défend pas des coups portés dans l'ombre. Enfin, peut-être me trompé-je. Don Cesare a pris de l'âge, il a pu s'assagir quelque

peu.

– D’après ce qu’on m’en a dit, il n’en est rien.

– Cela ne m’étonne pas. Et à la réflexion, il est très possible que M<sup>lle</sup> de Francueil, mise au courant du véritable caractère et des habitudes de son fiancé, ait disparu de cette façon mystérieuse pour échapper à ses poursuites. Car don Cesare est un homme capable de tout pour atteindre son but.

– On le dit.

– Oh ! la signora Clesini a dû te documenter sur lui ! Elle est intelligente, cette femme-là, et, tout en l’aimant follement, elle n’a pas manqué, j’en suis sûr, de le juger à sa valeur.

– Surtout depuis qu’il lui a si bien montré la profondeur de son attachement.

– Oui, elle lui en veut à mort, hein ? Et tout autant – peut-être plus encore – à la belle Luce ? Pourtant, la pauvre, ce n’est pas sa faute. Et son frère cadet, ce gentil Louis de Francueil, pas mal noceur, encore plus joueur, mais si bon garçon, il est, m’a-t-on dit, consul dans je ne sais quelle

ville de l'Amérique du Sud.

– En effet. Il a épousé une femme charmante, une Chilienne assez bien pourvue sous le rapport fortune.

– M<sup>lle</sup> de Francueil n'a toujours pas de relations avec sa famille ?

– Je ne le pense pas, car elle ne reçoit ni n'écrit jamais de lettres.

Orso hocha la tête.

– Hum !... Je soupçonne que tu en sais beaucoup plus que tu ne dis à son sujet, Angelica. Elle a dû, à l'époque où elle était fiancée, avoir de graves ennuis avec son frère Louis, qui jouait alors gros jeu, et peut-être faudrait-il rechercher là une des causes de sa rupture avec le comte Dorghèse.

Angelica dit avec indifférence :

– C'est possible. Mais elle n'est pas communicative et ne parle jamais de sa famille. Allons, bonsoir, mon cher Orso.

– Décidément, tu tiens à me mettre dehors !  
Conviens que je suis de bonne composition ?

– Oui, j’en conviens en toute sincérité, mon ami.

Ces paroles étaient accompagnées d’un sourire enchanteur et d’un long serrement de main. Après quoi, M<sup>me</sup> de Varouze alla tourner la clef dans la serrure, ouvrit la porte et, après un rapide examen des lieux, fit sortir son cousin par la bibliothèque dont les portes-fenêtres ouvraient sur la terrasse, déserte à cette heure.

Elle le regarda s’éloigner, avec un air quelque peu soucieux. Puis, levant les épaules, elle murmura :

« Après tout, j’ai toujours de l’influence sur lui, je le materai, s’il avise quelque jour de devenir trop gênant... Et il peut m’être utile dans l’avenir. »

Comme la comtesse rentrait dans la bibliothèque, Brigida entrouvrit la porte et montra son jeune visage.

– Ah ! tu es là ? dit-elle à mi-voix. Je viens de la maison de Mahault. La petite a une forte fièvre et tousse beaucoup.

Les sourcils d'Angelica se froncèrent.

– Voilà un grand ennui ! Je n'approuvais pas beaucoup ce genre de punition, un peu dangereux. Tu vois, j'avais raison ! Si l'enfant est plus malade, nous serons obligées de faire appeler le médecin, car on ne comprendrait pas que nous la laissions mourir ainsi. Or, il y a toujours à craindre quelque parole de trop, surtout chez la petite, qui paraît étonnamment intelligente et réfléchie.

– Elle n'oserait pas, maintenant surtout ! Nous lui avons montré de quelle façon elle serait punie. Et quand même dirait-elle quelque chose, comment veux-tu que le docteur Blaisac accorde attention aux racontars d'une enfant inconnue qui accuserait la châtelaine de la Roche-Soreix, bien connue pour sa bonté, sa charité, son existence au-dessus de tout soupçon ?

– Tu as raison. Néanmoins, il faudra tâcher de nous passer du médecin. La crois-tu vraiment sérieusement prise ?

– Elle en a l'air. Mais en la soignant tout de suite...

– J’irai la voir après le dîner et je ferai le nécessaire. Dis donc, Brigida, figure-toi qu’Orso vient de venir !

– Orso !... Il a osé venir ici ?

– Oui. Il venait me demander de l’argent.

– Encore !... Mais il te ruinerait, si tu l’écoutes !

– Aussi ne l’écouterai-je que dans la mesure nécessaire. Car j’ai réfléchi qu’un jour ou l’autre je pourrais avoir besoin de ses services. Il faut donc le tenir par l’intérêt... en même temps que par l’amour. Car il m’aime toujours, Brigida.

L’Italienne enveloppa sa maîtresse d’un regard d’adoration.

– Eh ! je le pense bien ! On ne t’oublie pas comme cela, ma belle ! Pourtant, il ne faudrait pas qu’il s’avisât de venir trop souvent par ici. On ne sait pas... si quelqu’un le reconnaissait...

– Chose bien improbable ! Personne n’a donné la moindre indication, au moment de l’attentat contre la princesse et son fils. Mais, par prudence, j’ai défendu à Orso de revenir jusqu’à

nouvel ordre.

– Très bien. Mieux vaut exagérer les précautions, pour ne rien compromettre, au moment où tu arrives au but. Comment va le comte, cet après-midi.

– Il est assez calme. Mais la nuit a été fort agitée. Plusieurs fois, m'a dit Martin, il a prononcé le nom de « Gérault », et il semblait alors beaucoup souffrir.

Brigida hocha la tête.

– Le souvenir de son neveu le travaille. Il n'a jamais cessé de l'aimer, au fond, bien certainement.

– J'en suis sûre. Voilà pourquoi le danger était grand, s'il avait connu sa femme et ses enfants. Mais nous avons heureusement pu l'écarter à temps... et maintenant, je ne crains plus rien d'eux, qui sont à ma discrétion et ne pourront jamais approcher de M. de Varouze. Oui, la fortune de celui-ci restera tout entière à Lea, à Lionel et à moi, sans que rien en soit distrait pour ces gens-là. Et je me serai en outre vengée,



terriblement vengée de l'homme qui me dédaigna  
et chercha à me nuire près de son oncle.

Une lueur de haine satisfaite s'allumait dans  
les yeux d'un bleu changeant et le fin visage  
apparut presque diabolique, pendant quelques  
secondes.

Ainsi que l'avait dit Brigida à la comtesse, Ourida, à la suite de son séjour dans la cave glaciale, avait été prise de frissons, de fièvre et d'une forte oppression. La pauvre Medjine s'était traînée jusqu'à son lit, mais, là, elle avait presque défailli et serait tombée à terre si une chaise ne s'était trouvée juste derrière elle. La malheureuse femme, arrivée presque au dernier degré de la faiblesse, se voyait incapable de soigner sa fille.

Mais qui donc, alors, s'occuperait de la petite malade ? Brigida, en venant apporter le déjeuner, avait à peine regardé l'enfant très rouge, toute brûlante, en déclarant avec dédain :

– Bah ! c'est une comédie qu'elle nous joue ! Si on n'y fait pas attention, ça lui passera vite, allez !

Cependant, en revenant vers la fin de l'après-midi avec le frugal souper destiné à la jeune

veuve et à ses enfants, la femme de charge avait paru changer d'avis, après un examen plus attentif de la malade.

– Je vais en parler à M<sup>me</sup> la comtesse, décida-t-elle. Tout à l'heure, je reviendrai pour faire le nécessaire.

Mais au lieu de Brigida, ce fut M<sup>me</sup> de Varouze elle-même qui apparut, deux heures plus tard. Elle était en élégante et claire toilette de dîner, car elle venait de quitter le salon, tandis que le prince et Lionel fumaient sur la terrasse. À sa vue, Medjine se souleva un peu sur son lit et dit, la voix frémissante d'indignation, en étendant le bras vers sa fille :

– Voyez, madame, ce que votre servante a fait de ma pauvre petite ! Est-ce par vos ordres qu'elle l'a traitée de cette façon inhumaine ?

Angelica riposta d'un ton bénin :

– Allons, allons, ma chère, ne vous agitez pas ainsi ! Brigida, dans sa colère contre cette enfant indisciplinée, a peut-être poussé trop loin la sévérité. Mais nous allons y remédier sans tarder.

Avec beaucoup d'adresse et de décision, elle s'occupa aussitôt de donner à Ourida les soins nécessaires. La robe élégante, au bruissement de soie, était recouverte d'une blouse d'infirmière dont la comtesse avait pris soin de se munir. Un parfum pénétrant flottait dans la grande chambre triste, garnie de meubles de rebut, mal éclairée par une petite lampe à pétrole que M<sup>me</sup> de Varouze avait posée près du lit d'Ourida. Celle-ci se laissait faire, avec un air de passivité sombre, étrange sur cette figure d'enfant. Ses yeux, entre leurs cils demi baissés, glissaient de temps à autre un coup d'œil méfiant vers l'aimable visage de la comtesse et parfois, au contact des douces mains blanches garnies de bagues précieuses, le petit corps avait un long frémissement.

Angelica se retira en déclarant qu'il n'y avait rien à craindre, que l'enfant irait mieux le lendemain. Ce pronostic ne se réalisa pas. Sans empirer, l'état d'Ourida resta stationnaire pendant toute cette autre journée. La comtesse ne fit près d'elle qu'une brève apparition. Ses devoirs de maîtresse de maison lui laissaient peu de liberté, surtout aujourd'hui où elle avait convié à la

Roche-Soreix les châtelains et notabilités du voisinage pour une réunion dansante, qui suivrait un grand dîner en l'honneur de l'hôte princier dont le séjour se terminait le lendemain. Brigida se trouvait, de ce fait, également fort occupée. En outre, sa nièce, femme de chambre d'Angelica, était malade en ce moment. Cependant, l'état de la petite fille exigeait des soins que ne pouvait lui donner la pauvre Medjine. Après un bref conciliabule avec sa confidente, M<sup>me</sup> de Varouze fit appeler M<sup>lle</sup> Luce et lui tint ce petit discours, d'un air fort aimable :

– Chère mademoiselle, vous avez fait vos études d'infirmière, vous êtes toujours prête à rendre service, de quelque façon que ce soit. J'ai donc pensé à vous pour soigner la petite Claire Lambert qui est malade. Ses poumons doivent être un peu congestionnés. Cette petite imprudente s'est avisée d'aller faire une excursion dans les caves de la maison de Mahault, si froides en cette saison. Il est probable qu'elle vous racontera quelque histoire mensongère à ce sujet, pour se disculper... et sa mère elle-même la soutiendra, car la pauvre

femme croit aveuglément ses enfants, qu'elle gâte beaucoup trop... Mais votre grande intelligence et votre bon sens vous permettront d'écarter ces racontars de pauvres gens aigris par les épreuves, la misère... et tout disposés à se faire des idées... extraordinaires.

M<sup>lle</sup> de Francueil écoutait son interlocutrice d'un air impassible. Quand Angelica s'arrêta, elle dit froidement :

– Je suis prête à soigner cette enfant, madame.

– Merci, chère mademoiselle ! Vous me rendez un grand service. Ni moi ni Brigida ne pouvons nous en occuper aujourd'hui. Giovanna est au lit. D'ailleurs, elle n'aurait pas votre adresse, votre expérience. Puis aussi, j'ai toute confiance en vous... en votre discrétion.

Quel ironique défi, dans le regard que M<sup>me</sup> de Varouze attachait sur le beau visage pâle de l'institutrice !

Mais le calme de M<sup>lle</sup> Luce n'en parut pas troublé. De la même voix froide, elle répliqua :

– Les affaires d'autrui ne m'intéressent pas, en

effet. Quand dois-je me rendre à la maison de Mahault ?

– Mais tout de suite. J’ai vu l’enfant tout à l’heure, la fièvre est forte, la respiration très gênée. Il faut remettre des ventouses ce matin et ce soir. Demain, si elle n’était pas mieux, je ferais venir le médecin ; mais je n’en vois pas encore la nécessité aujourd’hui.

Ce matin-là, M<sup>lle</sup> de Francueil se rendit donc à la maison de Mahault, portant un panier où se trouvait le nécessaire pour les soins dont elle venait d’être chargée. C’était la première fois que l’institutrice pénétrait dans le vieux logis. Elle ne connaissait donc pas Medjine. À la vue de la pauvre femme si faible, si visiblement désemparée, elle parut éprouver quelque émotion. D’une voix adoucie, bienveillante, elle s’efforça de la rassurer au sujet d’Ourida. Medjine l’écoutait avec une mine un peu défiante. Sa fille lui avait représenté l’institutrice de Lea comme une personne froide, renfermée, peu sympathique, et qui se laissait dire par son élève les choses les plus désagréables sans protester, en

gardant son air de statue. Mais M<sup>lle</sup> de Francueil se montrait ici quelque peu sous un jour différent. Non qu'elle fût affable, empressée auprès des étrangères. Ce ne devait pas être dans sa manière... ou, du moins, si elle en avait été capable autrefois, elle devait avoir perdu toute faculté de le redevenir. Mais il y avait dans ses beaux yeux foncés une immense, une tragique pitié, quand ils s'attachaient sur cette jeune mère arrivée au dernier degré de la consommation, sur cette délicieuse petite Ourida, qui supportait courageusement la fièvre et l'oppression, sur ce petit Étienne au regard si doux, tout effaré de voir malade sa sœur chérie.

Et ce fut avec le plus soigneux dévouement, qu'elle s'occupa des enfants et de la mère, qu'elle mit de l'ordre autour d'eux. Il n'existait rien chez elle de la douce amabilité que, parfois, Angelica témoignait à ses victimes ; mais celles-ci eurent bien vite conscience que cette femme aux yeux tristes, à la mine tranquille et froide, éprouvait à leur égard une pitié mêlée de sympathie. Elle ne leur posa pourtant aucune question, et la mère et la fille ne hasardèrent



aucune confiance. L'ombre inquiétante d'Angelica se dressait entre ces êtres courbés sous la dépendance que faisait peser sur eux la châtelaine de la Roche-Soreix.

Vers la fin de l'après-midi, tandis qu'elle changeait de toilette pour le dîner, M<sup>me</sup> de Varouze fit appeler l'institutrice dans sa chambre et s'informa d'un air de vif intérêt :

– Eh bien ! comment va notre malade ?

– Pas beaucoup mieux encore, madame. Sa fièvre ne baisse pas, la respiration est toujours difficile.

Angelica eut un léger froncement de sourcils.

– Voilà qui est fort ennuyeux ! La croyez-vous en danger, mademoiselle ?

– Je crois du moins que l'état est assez inquiétant. Et l'examen du médecin me paraît nécessaire.

– Nous verrons demain matin.

– Il sera peut-être trop tard.

La comtesse eut une brève lueur dans le

regard. Elle répliqua tranquillement :

– Le docteur Blaisac est absent de Champuis aujourd’hui, je le sais, et ne rentrera que cette nuit. Donc, impossible de l’avoir avant demain matin.

– L’automobile pourrait aller chercher le médecin d’un autre village.

– Si le cas était fort pressant, oui. Mais il ne me paraît pas tel... et le chauffeur est surmené aujourd’hui. Attendons à demain, chère mademoiselle. Avec vos bons soins, je suis certaine que la malade se trouvera beaucoup mieux.

Un sourire gracieux accompagna cette phrase. Après quoi, M<sup>me</sup> de Varouze ajouta :

– Puisque vous êtes là, attachez-moi donc ceci, mademoiselle Luce.

« Ceci », c’était une rivière de diamants qui avait appartenu à la première femme du comte de Varouze et que celui-ci avait fait remonter pour Angelica. Quand les longs doigts fins de Luce eurent accompli ce que demandait la châtelaine,

celle-ci, désignant la chambre un peu en désordre, dit avec un coup d'œil ironique et mauvais à l'adresse de l'institutrice :

– Vous allez ranger tout cela, s'il vous plaît, mademoiselle. Giovanna étant malade, j'ai besoin de vous pour suppléer un peu à son absence.

Les beaux traits de M<sup>lle</sup> Luce eurent une contraction rapide et une flamme traversa les prunelles sombres. Mais la voix resta calme et froide en répondant :

– Bien, madame.

En achevant de s'habiller, Angelica suivit des yeux l'institutrice qui rangeait autour d'elle, soigneusement, sans hâte. M<sup>me</sup> de Varouze laissait voir sur sa physionomie la satisfaction méchante de l'âme basse qui se plaît à l'humiliation d'autrui – surtout quand celui-ci possède une supériorité quelconque. Et elle la savait tellement supérieure à elle, Angelica Manbelli, cette belle Luce de Francueil, par la naissance, les talents, l'intelligence... et l'honnêteté !

« Va, va, je te tiens ! songeait-elle avec une joie triomphante. Sephora m'a chargée de sa vengeance et je m'en acquitterai bien, tu verras, orgueilleuse Luce ! »

Quand elle sortit de la chambre, dans un froufrou de soie, M<sup>lle</sup> de Francueil, occupée à plier un jupon déposé sur un fauteuil, se détourna à demi et lui jeta un long coup d'œil. Tout ce que peut contenir de mépris un regard humain se trouvait en celui qui suivait ainsi la comtesse de Varouze, parée, parfumée, toujours séduisante, reine et maîtresse en cette demeure où Luce de Francueil, la descendante d'une des plus nobles familles de France, tenait un rôle d'esclave... où cette femme, ces enfants inconnus, d'une distinction si rare, se voyaient traités en mendiants recueillis par charité, relégués dans la noire maison de Mahault, qui serait le tombeau de la jeune femme malade.

Luce murmura, en passant la main sur son front :

« Il doit y avoir là une terrible iniquité, commise par cette misérable et sa complice. Mais

je ne puis rien, moi qui suis plus prisonnière  
encore que ces malheureux ! »

La question d'une visite médicale ne se posait pas, car Ourida se trouva mieux le lendemain. Sur la demande que lui en fit la châtelaine, M<sup>lle</sup> Luce continua de la soigner jusqu'à ce que l'enfant pût se lever. Puis, une quinzaine de jours plus tard, Ourida vint de nouveau prendre au château les leçons que lui donnait déjà l'institutrice de Lea, avant sa maladie.

Autant la fille du comte et d'Angelica se montrait molle et paresseuse, autant celle que l'on appelait « la petite Lambert » témoignait d'ardeur au travail, de vive intelligence et d'étonnantes dispositions intellectuelles. M<sup>lle</sup> de Francueil, elle-même si richement douée, aurait eu là une élève de choix, si M<sup>me</sup> de Varouze n'avait strictement limité à l'avance les études de l'enfant qu'elle tenait en son pouvoir.

— Il suffit que cette petite sache lire, écrire,

compter convenablement, qu'elle ait quelques notions d'histoire et de géographie... en un mot, une instruction primaire, avait répété la comtesse à l'institutrice.

Et M<sup>lle</sup> Luce ne pouvait faire autrement que d'obéir. Mais parfois elle retenait avec peine un soupir, en considérant le charmant visage éclairé par ces grands yeux pleins de lumière qui avaient si vivement intéressé le prince Falnerra.

Lea voyait d'un mauvais œil la présence à ses leçons de celle qu'elle appelait dédaigneusement « la petite pauvre ». Sa nature jalouse supportait mal la supériorité d'Ourida. Cependant, M<sup>lle</sup> Luce, sachant à qui elle avait affaire, se gardait de mettre celle-ci en valeur, pas plus qu'elle ne laissait voir l'intérêt de plus en plus vif que lui inspirait l'attachante petite étrangère. Mais rien n'y faisait. Lea, qui déjà auparavant montrait ouvertement son antipathie pour l'institutrice, se prenait maintenant à détester l'enfant que sa mère lui donnait comme compagne d'études.

Brigida l'y encourageait d'ailleurs. Cette

femme ne pouvait souffrir Ourida et le lui témoignait en toute occasion. Plus politique, M<sup>me</sup> de Varouze montrait moins de sévérité, flattait même parfois la petite fille, sans d'ailleurs réussir à l'amadouer. Elle n'obtenait pas un meilleur résultat dans ses remontrances à Lea, au sujet de ses leçons avec « la petite Lambert ».

Ourida, témoignant en cette occasion d'une force de caractère au-dessus de son âge, opposait aux mauvais procédés une apparente indifférence qui exaspérait la femme de charge.

– J'ai toujours envie de lui donner un soufflet, à cette petite pimbêche ! disait Brigida à la comtesse.

M<sup>me</sup> de Varouze répliquait :

– Allons, allons, pas de violences inutiles, ma chère. Ne te laisse pas emporter par ton antipathie pour cette enfant.

– Bah ! bah ! son frère et elle sont des petits serpenteaux dangereux, qu'il faut mettre à la raison dès maintenant, si tu ne veux pas qu'ils le nuisent plus tard.



– Je m'arrangerai pour n'avoir rien à craindre d'eux. La mère ne vivra plus longtemps maintenant. Je serai donc bientôt complètement maîtresse des enfants. De gré ou de force, il faudra qu'ils oublient leur nom. Je les préparerai à une situation très modeste, comme il convient à des êtres recueillis par charité. De bonne heure, ils travailleront pour gagner leur vie... et j'espère qu'alors tout souvenir du passé sera effacé.

– Pour le petit garçon, oui. Mais Claire... Oh ! elle doit avoir une mémoire, la petite peste ! Et elle est intelligente ! Tu auras besoin de la surveiller de près, va, pour qu'elle ne commette pas d'indiscrétions. Et puis, elle sera jolie, beaucoup trop jolie. On la remarquera partout où elle ira.

– J'ai pensé à tout cela. Mais je trouverai la bonne combinaison. Pour le moment, nous n'avons rien à craindre. La mère et les enfants se trouvent isolés là-bas, sans rapports avec les domestiques. Il est impossible que le comte puisse les voir. Quant à M<sup>lle</sup> Luce, nous sommes assurées de sa discrétion.

– Oui, heureusement. Car, sans cela, en voilà une à qui je ne me fierais pas !

– Et moi donc ? C'est une ennemie farouche, mais elle est désarmée. Ah ! j'ai vraiment grand plaisir, Brigida, à tenir sous ma domination cette noble orgueilleuse ! Sephora, ma précieuse amie, me connaissait bien, elle savait, en me confiant le soin de sa vengeance, que le supplice moral très raffiné dont elle rêvait pour l'objet de sa haine serait appliqué sans faiblesse.

Un rire mauvais entrouvrit les lèvres d'Angelica à ces derniers mots.

La femme de charge grommela :

– Oui, oui, amuse-toi avec M<sup>lle</sup> Luce, puisqu'il n'y a rien à craindre d'elle ; mais méfie-toi de la petite, surtout pour plus tard.

Août avait passé, puis septembre et maintenant commençait l'automne, qui donnait au parc et à la forêt une somptueuse parure de pourpre et d'orroux.

Lionel avait quitté la Roche-Soreix vers la fin

de septembre. Ivre d'orgueilleuse joie, il était parti pour l'Italie, pour le magnifique domaine de Predella où le prince Falnerra l'avait invité à venir chasser. M. de Varouze continuait de traîner sa vie d'infirme, dans l'appartement où le confinait la sollicitude infatigable d'Angelica. Celle-ci, trop habile pour ne pas éviter tout soupçon éventuel de séquestration, laissait arriver jusqu'à lui quelques personnes : un châtelain des environs, son ancien compagnon de chasse, le notaire de Champuis ; le maire, M. Blanquet, riche cultivateur du pays ; le curé, un jeune prêtre timide qui venait solliciter pour son église et ses pauvres une aide que la généreuse châtelaine de la Roche-Soreix ne lui marchandait pas.

Sauf celui-ci, les visiteurs avaient tous connu Gérard et n'avaient cessé de le blâmer ouvertement, alors qu'ils exaltaient la charmante comtesse. Angelica n'avait donc pas à craindre d'eux qu'ils fissent échec à ses intrigues près de l'infirme. Toutefois, par prudence, elle ne manquait jamais de se trouver là au cours de ces visites qui étaient assez rares et ne se prolongeaient pas, car elle avait eu soin de laisser

entendre discrètement qu'elles fatiguaient le comte.

De temps à autre, M. de Varouze s'informait des étrangers si charitablement recueillis par sa femme. Elle répondait :

– La jeune femme est bien malade, je crois qu'elle n'arrivera pas à l'hiver. Quant aux enfants, ils sont assez gentils. Dès que leur mère ne sera plus, je les mettrai dans une pension modeste, avec votre agrément, mon cher Marcien.

– Mais tout ce que vous voudrez, mon amie. Je m'associe de grand cœur, ainsi que je vous l'ai déjà dit, à votre œuvre de charité.

M<sup>me</sup> de Varouze craignait un peu que son mari demandât à voir les enfants. Il lui aurait fallu, en ce cas, trouver quelque fable pour le détourner de cette idée. Mais le comte, affaibli par la maladie et par les stupéfiants dont Angelica lui administrait des doses savamment et discrètement augmentées, devenait trop indifférent à toutes choses pour s'intéresser davantage à ces petits étrangers que sa femme, d'ailleurs, s'abstenait

soigneusement de rappeler à son souvenir.

À la maison de Mahault, plus sombre et triste que jamais en ces premiers jours d'automne, la veuve de Gérard s'affaiblissait toujours davantage. Elle se demandait souvent avec terreur : « Que deviendront mes pauvres petits, quand je ne serai plus là ? Qu'en fera cette femme ? » Et au cours de ses longues nuits d'insomnie, la pauvre créature pleurait, frémissait d'angoisse, suppliait Dieu de sauver les enfants dont elle était sur la terre le seul soutien – un soutien bien précaire déjà, hélas !

Ourida n'avait gardé de sa maladie qu'un peu de pâleur et une expression rêveuse dans ses beaux yeux noirs. Ce cerveau d'enfant très précoce travaillait beaucoup, depuis la nuit passée dans les caves du vieux logis. Plusieurs fois, la petite fille avait reparlé à sa mère du comte de Varouze, aperçu par elle en cette nuit mémorable. Mais Medjine, effrayée, lui fermait la bouche.

– Tais-toi, chérie, oublie même cela. Que feraient de nous ces femmes, si elles savaient ?

– Mais, maman, peut-être n'est-ce pas vrai du tout que l'oncle de papa lui en veut tant ?

– Que pouvons-nous y faire, ma pauvre petite ? M. de Varouze est malade, sa femme a dû prendre toutes les précautions pour que nous n'arrivions pas jusqu'à lui.

À cette objection de sa mère, Ourida répondit un jour, bien bas :

– Maman, par les caves... comme l'autre fois ?

Medjine sursauta.

– Es-tu folle ? Recommencer pareille chose et risquer d'être prise ! Tout cela, pour que M. de Varouze nous chasse peut-être, sans vouloir nous entendre... Non, non, ma pauvre chérie, nous sommes trop faibles, trop seules pour tenter pareille chose ! Il n'y a qu'à nous soumettre, vois-tu, car cette femme nous tient en son pouvoir.

Et la pauvre Medjine soupirait douloureusement.

Mais Ourida ne se sentait aucunement convaincue. Elle n'était pas de nature passive,

cette singulière petite fille dont le malheur commençait à mûrir l'esprit. Volontiers, elle, pygmée, eût combattu l'omnipotente Angelica. Et tandis qu'elle semblait rêver, en jouant avec son frère ou en se promenant dans le parc bruni par l'automne, sa pensée retournait obstinément à cette idée : arriver à M. de Varouze, lui parler, pour savoir si vraiment il refuserait de recevoir sa nièce et ses petits-neveux.

Or, le châtelain demeurant toujours invisible, confiné en son appartement, il n'existait qu'un moyen de parvenir jusqu'à lui : utiliser le passage souterrain qui conduisait de la vieille maison au château.

Cela, Ourida se l'était dit et peu à peu s'ancrait dans son jeune cerveau la résolution de tenter l'expérience.

Elle ne réfléchissait pas aux difficultés de cette expédition, impossible la nuit, car l'enfant ne pouvait sortir de la chambre sans que sa mère s'en aperçût, et fort peu praticable le jour, alors que les serviteurs vaquaient à leurs occupations et que l'infirmes pouvait avoir près de lui sa femme

ou quelqu'un d'autre. Non, elle n'envisageait pas ces obstacles, la petite fille résolue et un peu téméraire, qui, consciente de la faiblesse maternelle, des terreurs dont était tourmentée l'âme de la pauvre Medjine, avait décidé : « J'irai au château par le passage, sans le dire à maman, et je verrai M. de Varouze pour lui parler de papa. »

Une circonstance vint renforcer encore sa résolution. Un après-midi, Brigida frappa brutalement le petit Étienne pour une peccadille. L'enfant accourut, tout sanglotant, vers sa sœur qui le prit entre ses bras, en jetant vers la femme de charge un regard chargé de véhémence indignation. Tout bas, Ourida dit à son frère :

– Cela changera, va, mon chéri. Oui, il faut... il faut... Ou bien cette méchante femme nous tuera.

Une occasion favorable se présenta deux jours plus tard pour l'audacieuse tentative décidée par l'intrépide petite fille. M<sup>me</sup> de Varouze se rendait à Clermont pour quarante-huit heures et emmenait Brigida qui voulait consulter un



oculiste. Ourida l'apprit pendant la leçon qu'elle prenait en compagnie de Lea. Celle-ci avait obtenu d'être aussi du voyage, ce dont elle manifestait une satisfaction bruyante que n'essaya pas d'endiguer M<sup>lle</sup> Luce, fidèle à l'attitude de froide indifférence qu'elle opposait aux impertinences et aux insoumissions de son élève.

M<sup>me</sup> de Varouze, avant son départ, dit à l'institutrice, avec ce mélange d'amabilité douceuse et d'ironique défi dont elle usait presque toujours à son égard :

– Chère mademoiselle, je vous confie pendant mon absence M<sup>me</sup> Lambert et ses enfants. Giovanna leur portera leurs repas, mais je vous charge de leur surveillance, tâche bien facile, d'ailleurs, puisque la pauvre femme ne peut bouger de sa chambre. Vous me répondez d'eux, ne l'oubliez pas.

Une lueur de menace dans les yeux changeants compléta la phrase.

M<sup>lle</sup> Luce répliqua d'un ton glacé :

– Vous pouvez partir sans crainte, madame.

Mais lorsqu'elle fut seule, l'institutrice perdit pendant un instant son air impassible. Les traits contractés, les lèvres tremblantes, elle murmura en se tordant les mains :

« À quelle tâche d'iniquité veut-elle m'associer là ? Il ne lui suffit donc pas de me tenir en esclavage, de m'abreuver d'humiliations ? Prétendrait-elle faire de moi la complice de quelque œuvre inavouable ? Oh ! cela, non, non ! »

Mais elle frissonna tout à coup. Son visage blêmissait, frémissait d'angoisse, tandis qu'elle songeait :

« Si elle veut me forcer, pourtant... et si je refuse, que fera-t-elle ? »

Les circonstances, de toute façon, se montrèrent favorables pour l'accomplissement du projet d'Ourida dans l'après-midi du jour qui avait vu le départ d'Angelica et de sa confidente. Étienne, très enrhumé, demeurait au logis. Mais Medjine dit à sa fille.

– Il fait beau. Sors, ma chérie, fais une bonne promenade dans le parc. Tu en as besoin pour reprendre meilleure mine.

Ourida ne se le fit pas répéter. Elle se munit d'un châle, puis, après avoir embrassé sa mère, avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire, elle sortit de la chambre. Mais ce ne fut pas pour se diriger vers la porte qui donnait au-dehors. Sur une tablette de pierre, elle prit la petite lampe qui servait à éclairer la chambre et qu'elle avait eu soin de mettre ici dès le matin, avec un paquet d'allumettes à côté. Cela fait, elle se dirigea vers

l'escalier des caves, dont elle descendit avec précaution les degrés.

Ce ne fut pas sans trembler qu'elle s'engagea dans l'obscurité profonde du souterrain. Mais elle se répétait, pour s'encourager :

« C'est pour maman... c'est pour Étienne. »

Elle atteignit le dernier caveau, celui où Brigida l'avait condamnée à passer la nuit. Il était ouvert et Ourida vit aussitôt le grabat de planches qui était demeuré là, peut-être parce que la femme de charge projetait de renouveler la punition terrible.

L'enfant eut un frisson, à l'évocation de ces heures d'angoisse. Mais, en se raidissant, elle traversa le caveau et arriva à l'entrée du couloir rocheux qui faisait communiquer avec le château la maison de Mahault.

Résolument, elle s'engagea dans l'étroite ouverture produite par la désagrégation des terres. Puis, ayant longé l'autre partie du couloir, traversé les caves du château, elle atteignit l'escalier, au pied duquel elle s'arrêta pour

éteindre sa lampe.

Ici commençait le danger. Très doucement, Ourida gravit les degrés, puis s'arrêta au seuil de la grande pièce qui servait de resserre, pour y jeter un prudent coup d'œil.

Elle était vide. La petite fille la traversa rapidement, ouvrit la porte, longea le couloir, monta sans bruit l'étroit escalier de pierre qui conduisait au premier étage.

On n'entendait aucun bruit dans cette partie du château. Sans encombre, Ourida passa le long du corridor et atteignit le grand vestibule carré aux murs garnis de panoplies d'armes anciennes et modernes.

Des quatre portes à double battant qui donnaient sur ce vestibule, deux étaient ouvertes, laissant voir, l'une un élégant petit salon décoré de meubles du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'autre le salon-fumoir qui précédait la chambre de M. de Varouze.

Un brillant feu de bois pétillait dans la cheminée de cette pièce. Non loin de là, dans un

fauteuil à oreilles, était assis le comte. Il tenait un journal à la main et le parcourait d'un air distrait. Une fois de plus, sa pensée, comme poursuivie par une hantise, s'en allait vers cet ingrat Gérard, tant aimé autrefois... toujours aimé, en dépit de tout.

Il était un vrai Varouze, ce Gérard... un Varouze aux cheveux fauves, à la belle carrure vigoureuse, à l'âme forte et loyale. Mais comment avait-il pu se conduire de cette façon envers l'oncle qui l'avait élevé, entouré d'affectueuse sollicitude ?

Il semblait pourtant plein de cœur. Il paraissait beaucoup aimer cet oncle qui lui avait servi de père. Et, tout à coup, il avait changé, il avait tout oublié.

À vrai dire, peut-être lui, Marcien de Varouze, s'était-il montré un peu trop autoritaire au sujet de ce mariage ! Il aurait dû, avant de se prononcer avec tant d'intransigeance, faire prendre des renseignements au sujet de la jeune Arabe dont Gérard semblait très sérieusement épris. Mais il n'avait vu à ce moment-là que les

inconvéniens de cette union, inconvéniens si bien mis en lumière par le bon sens d'Angelica, mais qui, à la réflexion, ne présentaient pas des obstacles insurmontables.

Toutefois, Gérard, en la circonstance, avait eu des torts sérieux. Il n'aurait pas dû le prendre de si haut, quitter la Roche-Soreix comme un furieux. Avec le temps et la réflexion, tout se serait arrangé.

Mais non, ce garçon était un impulsif, un orgueilleux aussi. Et puis, il y avait cette étrange, incompréhensible antipathie qui existait chez lui à l'égard d'Angelica.

N'avait-il pas osé la qualifier d'intrigante ? N'avait-il pas déclaré qu'il la méprisait profondément ?

À ce souvenir, le comte eut un frémissement de colère. Oui, vraiment, Gérard s'était montré d'une violence inexplicable, il avait fait preuve d'un singulier acharnement contre la jeune veuve si digne d'estime, que son oncle avait recueillie sous le toit de la Roche-Soreix. Toutefois, M. de Varouze n'avait pu chasser complètement de son

cœur l'affection pour cet ingrat... et si celui-ci, plus tard, avait eu le moindre mouvement de repentir, eh bien ! il lui aurait pardonné, il l'aurait accueilli avec sa femme et ses enfants, s'il en avait...

Mais jamais rien n'était venu, jamais plus il n'avait entendu parler de cet être autrefois si cher.

Parfois, une angoisse surgissait en son esprit. Gérard vivait-il encore ? Quelle existence menait-il ? Était-il heureux ou malheureux ?

Cette ignorance du sort de son neveu lui devenait de plus en plus pénible. Si bien qu'un jour il avait confié à Angelica son désir de prendre discrètement des renseignements au sujet de celui qu'il ne pouvait oublier.

La comtesse avait approuvé aussitôt et offert de s'adresser à des amis à elle, qui lui procureraient de façon très sûre, très secrète, l'information désirée.

La réponse avait été décevante. Gérard de Varouze avait quitté Alep peu de temps après son



mariage et, au consulat de France aussi bien qu'ailleurs, on ignorait complètement ce que sa femme et lui étaient devenus.

Ricardo Clesini, l'ami auquel s'était adressée la comtesse, ajoutait :

« Je vais continuer quand même les recherches et peut-être arriverai-je à un résultat. En tout cas, soyez assurée, chère madame, que je ferai tout le possible pour satisfaire au désir de M. de Varouze. »

Mais il avait bien fallu se convaincre, au bout de quelque temps, que Gérard demeurerait introuvable. Et depuis lors, avec une nouvelle angoisse, le comte se demandait :

« Qu'est-il devenu ? Qu'a-t-il pu lui arriver, à mon pauvre Gérard ? »

Sa rancune contre le jeune homme s'était bien atténuée avec les années. Il disait parfois à sa femme :

– J'ai été trop dur pour lui, je l'ai mal pris. Sa nature était généreuse et bonne. Avec de la patience, j'aurais eu raison de lui.

Angelica hochait la tête.

– J'en doute, mon ami. Certes, je reconnais les excellentes qualités de Gérard, mais je me suis rendu compte de sa grande susceptibilité, de son obstination orgueilleuse. Et pourtant, ne devait-il pas tout vous sacrifier, à vous qui l'aviez comblé de votre affection, de vos bienfaits ?

En développant ce thème, avec des mots perfides contre l'absent, la comtesse arrivait une fois de plus à cette conclusion, dont elle pénétrait à nouveau l'esprit de son mari, que Gérard était l'être le plus ingrat du monde. Toutefois, les considérations d'indulgence ne tardaient pas à reprendre le dessus chez M. de Varouze, et le pauvre homme recommençait de ruminer en son cerveau fatigué, anémié par les stupéfiants, ses inquiétudes, ses regrets et sa tristesse aussi de voir tomber en quenouille ce nom de Varouze qui s'était jusqu'alors transmis à travers les siècles par la filiation masculine.

« Qui sait, pensait-il parfois, Gérard a peut-être un fils ? Ah ! que ne me l'a-t-il fait savoir ! Oubliant tout, je lui léguerais après moi la Roche-

Soreix, notre domaine patrimonial, et je lui ferais une part dans ma fortune, afin qu'il puisse continuer dignement notre vieille race. Ma petite Lea serait un peu moins riche, mais elle n'en resterait pas moins un beau parti, plus tard, quand viendrait l'heure du mariage, même lorsque j'aurais encore distrait de mes biens un large domaine pour ma chère Angelica et une certaine somme pour ce bon Lionel. Oui, ce Gérard est fou et stupide en ne me faisant rien savoir de lui ! »

... Ainsi absorbé dans le souvenir de son neveu en cet après-midi d'automne, M. de Varouze laissait errer des yeux distraits sur le journal, dont la lecture, d'ailleurs, le fatiguait. Mais Angelica n'était pas là pour la lui faire, aujourd'hui, et Martin, son valet de chambre, lisait sur un ton monotone qui l'horripilait.

Un bruit léger, tout à coup, lui fit lever la tête. Il vit alors, dans l'embrasement de la porte donnant sur le grand vestibule, une petite fille aux cheveux fauves, qui attachait sur lui ses grands yeux pleins d'émoi.

Le comte eut un mouvement de surprise, une légère exclamation.

– Eh bien ! qu'est-ce donc ? Qui êtes-vous, petite, et que venez-vous faire ?

Ourida s'approcha, en joignant ses petites mains qui tremblaient un peu.

– Oh ! monsieur, ne vous fâchez pas et ne parlez pas si fort, parce qu'il ne faut pas qu'on sache.

– Que me racontez-vous là, enfant ?

Maintenant, elle était tout près de lui et il appuyait sa main décharnée par la maladie sur la frêle épaule, en regardant avec une surprise mêlée de vif intérêt ce délicieux petit visage aux yeux si expressifs.

– Voyons, qui êtes-vous ?

Tout bas, en jetant autour d'elle un coup d'œil inquiet, l'enfant demanda, au lieu de répondre :

– Dites, monsieur, est-ce que vous êtes bien le comte de Varouze ?

– Mais oui... Que me voulez-vous ? Et

d'abord, votre nom ?

Plus bas encore, presque dans un souffle, elle répondit :

– Je m'appelle Ourida de Varouze.

L'infirmesursauta, avec une exclamation étouffée :

– Tu as dit... de Varouze ? Que signifie ?

L'enfant balbutia :

– Papa était votre neveu...

– Hein ?... Tu serais la fille de Gérard ?

– Oui. Et j'ai un petit frère.

– Tu as un frère ? Mais ton père... ton père... où est-il ?

D'un bras qui tremblait, M. de Varouze, blême d'émotion, attirait contre lui la petite créature frémissante.

Elle dit avec un sanglot étouffé :

– Papa est mort.

– Mort !

Le mot s'étrangla dans la gorge serrée du

comte.

– ... Gérard !... Mon pauvre Gérard !

Il resta un moment sans parole, accablé par la douleur. Puis il fit un effort pour demander :

– Et ta mère ?

– Maman est malade... toujours malade.

– Où est-elle ? Où êtes-vous ? Et comment es-tu entrée ici, ma petite fille, sans que personne t'annonce à moi ?

Tout en parlant, il rapprochait de lui le visage de l'enfant et y mettait un paternel baiser.

Cette fois encore, au lieu de répondre, elle questionna, d'un ton anxieux, avec un regard suppliant :

– Dites, monsieur, est-ce que c'est vrai que vous n'aimez plus papa, que vous êtes très en colère contre lui ?

Le comte eut un brusque mouvement de protestation.

– Moi ?... Qui t'a raconté cela ?

– C'est M<sup>me</sup> de Varouze. Elle l'a dit à maman.

– M<sup>me</sup> de Varouze ? Ma femme ?

– Oui.

– Elle a dit à ta mère que j'en voulais toujours à ton pauvre papa ?

– Oh ! oui. Et que vous n'aviez jamais voulu lire ses lettres, et qu'elle ne pouvait pas vous parler de nous, parce que vous seriez si fâché, si fâché que vous nous mettriez dehors.

– Ah ! elle a... dit cela ?

Soudainement, le sang arrivait au blême visage de l'infirmes. Les mots, tout à coup, semblaient ne pouvoir sortir de sa gorge contractée. Dans les yeux dilatés par la stupéfaction, l'angoisse montait... l'angoisse tragique de la révélation.

– ... Et... et elle a refusé de vous recevoir ?

– Non. Elle a dit qu'elle nous garderait ici, mais qu'il ne fallait pas qu'on sache notre nom. Alors, maman s'appelle M<sup>me</sup> Lambert et, moi, je suis Claire Lambert.

– M<sup>me</sup> Lambert. Oui, je sais... oui, la jeune femme qu'elle a recueillie par charité... avec ses

petits enfants... et qu'elle a logés... à la maison de Mahault...

Ses lèvres tremblaient. Le sang, maintenant, se retirait de son visage qui apparaissait presque livide, tiré par l'atroce douleur morale, par la colère dont le reflet animait les yeux las.

– ... Et ta mère... a cru tout cela ?

– Oui, monsieur.

– Dis « mon oncle », ma chérie. Et retiens bien ceci : je n'ai jamais cessé d'aimer ton papa... je suis tout prêt à vous aimer, vous, ses enfants... et sa femme aussi, la pauvre créature...

Ourida eut un sursaut de joie, dans les bras qui l'enserraient avec tendresse. Elle balbutia, les yeux brillants :

– Oh ! que je suis contente ! Je disais bien à maman... Elle ne voulait pas que je vienne, parce qu'elle avait peur que M<sup>me</sup> de Varouze sache...

Tout à coup, l'enfant eut un tressaillement. Un bruit de pas était parvenu à son oreille très fine.

Elle balbutia avec effroi :



– Voilà quelqu'un ! Oh ! mon oncle, il faut que je me cache ! Si on me voit... si on sait... Brigida me tuera !

– Oh ! non, il ne faut pas qu'on te voie !

Le comte jetait autour de lui un regard éperdu.

– Où te mettre ? Dans ma chambre, Martin peut aller, si c'est lui... Derrière le rideau... Mais s'il approche de la fenêtre... Ah ! tiens, ici !

Étendant le bras, il soulevait avec effort le couvercle du coffre à bois placé près de la cheminée.

– Vite, vite, entre là ! Tu tiendras le couvercle légèrement levé pour ne pas étouffer.

En un clin d'œil, la petite fille s'était glissée à l'intérieur du coffre, vide aux trois quarts. M. de Varouze laissa retomber doucement le couvercle. Il était temps. Presque aussitôt, la silhouette maigre du valet de chambre apparaissait au seuil du salon.

Martin apportait une tasse sur un plateau. Il posa celui-ci près du comte, sur une petite table qu'il approcha, tout en disant :

– Voilà le consommé de Monsieur le comte. Il est à point, pas trop chaud. Monsieur peut le boire tout de suite.

– Bien. Merci, Martin.

La voix de M. de Varouze était altérée. Un frisson parcourait le corps maigre, enfoui dans une robe de chambre.

Le valet s'informa, d'un ton doucereux qui s'alliait bien à son regard faux :

– Comment Monsieur se trouve-t-il ?

– Assez bien... assez bien.

– C'est l'heure pour Monsieur de prendre sa potion calmante, avant de boire son bouillon.

– Non, non, pas de bouillon ! je suis bien, vous dis-je.

– Cependant, Monsieur paraît plutôt agité. La potion est nécessaire, en ce cas...

– Agité, moi ? Où prenez-vous cela ?

Par un violent effort de volonté, M de Varouze se raidissait pour dominer cette émotion qui n'avait pas échappé au valet, bon observateur.

– Cette drogue, d’ailleurs, ne me produit plus d’effet... J’y suis trop habitué, sans doute.

– Alors, on la changera. Madame verra cela. Eh ! le feu tombe. Je vais remettre un peu de bois.

Il allait déjà vers le coffre. Le comte eut un effarement dans le regard et sa main s’étendit brusquement vers le domestique.

– Non, non, pas de bois ! J’ai trop chaud...

De fait, des gouttes de sueur perlaient à son front.

– Cependant, Monsieur, il fait très frais dehors. Et, vraiment, la température de cette pièce est très modérée.

– Ce n’est pas mon avis. J’étouffe, vraiment.

Il semblait en effet respirer avec difficulté.

– Comme Monsieur voudra. Il me sonnera quand il voudra que je ranime le feu.

– C’est cela... c’est cela...

Le valet quitta la pièce. M. de Varouze, oppressé, frissonnant, écouta le bruit de ses pas

qui s'éloignaient. Puis il dit à mi-voix :

– Tu peux sortir, ma petite fille.

Ourida ne se fit pas répéter l'invitation. Elle n'était pas fort à l'aise dans ce coffre, sur les rondins de bois qui en garnissaient le fond. Et elle vint se blottir entre les bras que son grand-oncle étendait vers elle.

Le comte la pressa convulsivement contre lui, en appuyant ses lèvres sur les boucles aux tons fauves.

– Tu as bien les cheveux des Varouze. Et ton frère, à qui ressemble-t-il ?

– Maman dit qu'il ressemble à papa.

– Quel est son âge ?

– Cinq ans, mon oncle.

– Et il s'appelle ?

– Étienne.

– Étienne... comme mon pauvre cher frère, le père de Gérard.

M. de Varouze demeura un moment silencieux, plongé dans une songerie

douloureuse. Sa main caressait les cheveux, le front de l'enfant, qui levait sur lui ses beaux yeux éclairés par la joie.

L'infirmier dit enfin :

– Tu as bien fait de venir, ma chérie... Mais comment as-tu fait ? Par où es-tu entrée ?

– Par les caves, mon oncle.

– Comment, par les caves ?

– Oui, je suis descendue dans les caves de la vieille maison, et puis je suis passée dans un couloir... Oh ! il y avait tout juste la place pour moi... et je suis arrivée dans d'autres caves. Alors, j'ai monté un escalier...

– Voyons, voyons, expliquons-nous... Il y aurait donc maintenant une communication entre les caves de la maison de Mahault et celles du château ?... Et c'est par là que tu aurais passé ?

– Oui, mon oncle.

– Mais comment as-tu trouvé cela ?

– C'est la nuit où Brigida m'avait enfermée dans la cave...

– Qu'est-ce que tu dis ? Raconte-moi cela.

Quand la petite fille eut achevé son récit, les mains de l'infirmes tremblaient très fort sur les cheveux soyeux et l'indignation, la douleur, brillaient dans son regard.

– Cette misérable ! Elle a osé ! gronda-t-il. Ah ! pauvre petite ! Pauvre enfant ! Mais... mais... M<sup>me</sup> de Varouze ignorait que sa servante te traitait ainsi ?

– Je ne sais pas, mon oncle... Je crois que non... Brigida a dit que c'étaient les ordres de M<sup>me</sup> la comtesse.

– Est-ce que... elle est bonne pour vous, habituellement ? Elle ne vous laisse manquer de rien ?

Quelle anxiété dans cette voix ! Quelle angoisse dans le regard qui interrogeait éperdument l'enfant aux yeux sincères et profonds !

Ourida hésita. Une délicatesse, innée chez cette petite créature, lui rendait pénible d'accuser autrui.

La main tremblante s'appesantit sur sa tête. La voix un peu rauque ordonna :

– Dis-moi bien la vérité. Je veux la savoir, Ourida... Comment est M<sup>me</sup> de Varouze pour vous ?

L'enfant balbutia :

– Elle est aimable... presque toujours... Mais nous avons peur d'elle...

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas...

Comment la pauvre petite, en effet, aurait-elle pu définir l'impression produite par cette comédienne consommée ?

– Pourtant, puisqu'elle est aimable, pourquoi en avez-vous peur ?

– C'est que... nous croyons qu'elle ment...

– Ah !

La sourde interjection parut étrangler un moment le comte.

L'enfant continuait :

– Et puis, elle ne donne pas à maman ce qu’il faut pour se soigner. Elle dit que cela coute trop cher... et que nous sommes déjà bien heureux qu’elle nous garde par charité...

M. de Varouze eut un grondement étouffé...

– ... Mais c’est Brigida surtout qui est méchante ! Elle nous frappe... Elle a donné un grand coup à Étienne, l’autre jour... Oh ! mon oncle, est-ce que vous ne pourriez pas empêcher qu’elle soit si méchante ?

Elle regardait le comte avec une pathétique supplication. Il balbutia, en la serrant contre lui :

– Oui, mon enfant... ma mignonne... oui, je changerai cela... Mais il faut que tu partes, maintenant... Retourne là-bas et ne dis rien à personne... sauf à ta maman, naturellement. Va, ma petite chérie...

Il baisa tendrement le petit visage, puis ajouta :

– Tu embrasseras Étienne pour moi... et tu diras à ta mère que je serai très heureux de la connaître.



– Oui, mon oncle... Au revoir, mon oncle...  
Est-ce que je pourrai revenir ?

– Ce serait bien imprudent ! Il faudrait que...  
que M<sup>me</sup> de Varouze fût absente... comme  
aujourd'hui.

Son regard, par la porte ouverte, allait vers le  
petit salon qui faisait face au sien, de l'autre côté  
du vestibule.

– Eh bien ! si je sais qu'elle est absente, un  
jour, je viendrai, dites, mon oncle ?

– Oui, c'est cela, ma chérie... Avec précaution,  
dans le cas où Martin serait près de moi.  
Autrement, cette partie du château est assez peu  
fréquentée quand M<sup>me</sup> de Varouze n'y est pas.

Il embrassa encore Ourida et la laissa aller  
avec un soupir d'angoisse et de regret.

Sans encombre, la petite fille réintégra les  
caves, ralluma sa lampe qu'elle avait laissée dans  
un renfoncement au pied de l'escalier, puis  
regagna les souterrains du vieux logis. Dans le  
vestibule, elle remit la lampe sur la tablette de  
pierre où elle l'avait prise ; après quoi, elle entra

dans la chambre, toute prête déjà à raconter triomphalement son expédition si bien couronnée de succès.

Mais quelqu'un était debout près de la table... M<sup>lle</sup> Luce qui préparait tranquillement un cataplasme. Elle tourna la tête en disant :

– Ah ! vous voilà, Claire !

L'enfant, surprise par cette présence inattendue, avait rougi. Elle dit poliment, d'une voix un peu troublée : « Bonjour, mademoiselle », puis s'approcha du lit de sa mère.

Medjine eut pour elle un faible sourire.

– Tu t'es bien promenée, ma chérie ?

– Oui, maman.

– Dans quel endroit avez-vous donc pu aller pour vous salir ainsi ?

La question était faite par M<sup>lle</sup> Luce, qui couvrait d'un regard investigateur la petite fille.

Ourida tressaillit un peu, en jetant les yeux sur sa vieille robe grise. Et elle balbutia :

– Je me suis salie ?

– Oui. Là, tenez... derrière.

Et M<sup>lle</sup> Luce, s'approchant, désignait le dos et le bas de la jupe, couverts de terre à laquelle se mêlaient de menues pierrailles et quelques débris de toiles d'araignée.

– Oui, c'est vrai, dit Medjine. Où donc as-tu été, ma petite, pour t'arranger ainsi ?

L'enfant avait rougi davantage. Toutefois, résolument, elle répondit :

– Mais dans le parc, maman. Je suis tombée...

M<sup>lle</sup> de Francueil l'interrompt :

– Dans le parc ? Ce n'est pas là, en tout cas, où vous avez pris ces toiles d'araignée. Il y en a même dans vos cheveux.

Le ton de l'institutrice ne dénotait aucune malveillance, mais son regard considérait avec intérêt la physionomie enfantine qui essayait de cacher son émotion.

Ourida serra les lèvres. Oh ! elle était bien résolue à ne rien dire ! On pouvait la battre... la

tuer... elle ne parlerait pas !

Mais la curiosité de M<sup>lle</sup> Luce s'arrêta là... L'enfant eut un soupir de soulagement quand elle vit la belle institutrice retourner à son cataplasme, qu'elle confectionna d'une main experte et posa sur la poitrine d'Étienne, dont la toux avait augmenté cet après-midi.

Après quoi, s'étant assurée que Medjine n'avait besoin de rien, elle s'éloigna, toujours froide, un peu hautaine et d'une distinction si frappante.

Medjine déclara, quand la porte se fut refermée sur elle :

– Vraiment, elle est très bonne, très complaisante, cette demoiselle Luce, en dépit de ses airs un peu glacés... Mais qu'as-tu, chérie ?

La petite, étendant les bras, se jetait contre sa mère, les yeux brillants de joie.

– Oh ! maman !

– Qu'as-tu, voyons ?

L'enfant baissa tout à fait la voix pour répondre :

– Je viens de voir l'oncle de papa !

Medjine eut un long tressaillement, une exclamation étouffée.

– L'oncle de... Où ? Comment ?

Alors Ourida narra son aventure. En l'écoutant, la jeune femme frissonnait. Et elle l'interrompait parfois en balbutiant.

– Comment as-tu fait cela ? Je t'avais défendu... Si on t'avait rencontrée !

– Mais j'ai eu bien raison, maman, puisque j'ai vu l'oncle ! Et il est très bon ! Il m'a embrassée plusieurs fois. Il m'a dit d'embrasser Étienne pour lui et de vous dire qu'il serait très heureux de vous voir... qu'il était tout prêt à nous aimer, et vous aussi...

Medjine joignit les mains.

– Est-ce possible !... Ainsi donc, cette femme... cette Angelica me trompait !... Ah ! mon pauvre Gérard m'avait pourtant bien avertie de sa fausseté ! Il m'avait dit combien je devais me méfier d'elle, mais je me suis laissée prendre... J'étais si faible, si malade !

Elle passa une main brûlante sur son front moite. Puis elle murmura :

– Que vais-je faire ? Je ne puis qu’attendre. M. de Varouze, averti maintenant, prendra les mesures nécessaires.

Et, serrant contre elle l’enfant radieuse, elle murmura :

– Mon Ourida... ma courageuse petite fille !  
Va, je te pardonne de m’avoir désobéi !

Pendant un long moment après le départ d'Ourida, M. de Varouze était demeuré dans une sorte de prostration. Le teint blême, les paupières closes, il semblait respirer avec difficulté. De temps à autre, un long frisson parcourait son corps amaigri... ou bien un soupir douloureux passait entre ses lèvres agitées d'un tremblement convulsif. Son cerveau vacillait, comme sous l'empire d'un vertige. Les idées le fuyaient... Il ne lui restait que cette sensation aiguë, atroce, d'un écroulement total, d'une effroyable désillusion.

Ses mains décharnées se crispaient à l'appui du fauteuil. Lentement, ses paupières se soulevaient, son regard faisait le tour de la pièce.

Voyons, il avait rêvé ? Ce n'était pas vrai que cette petite fille était là tout à l'heure... cette petite fille aux cheveux fauves qui avait dit

s'appeler Ourida de Varouze, qui prétendait être la fille de Gérard ?

Ce n'était pas vrai qu'Angelica l'avait trompé, au sujet de cette jeune femme et de ces enfants ?

Il passa la main sur son front. Peu à peu, la lucidité revenait en son esprit et, avec elle, une plus grande douleur... une indignation inexprimable.

Angelica ! Celle qu'il avait aimée... qu'il avait comblée de bienfaits... cette jeune femme au doux regard, à la parole enveloppante, qui avait eu toute sa confiance... qui avait toujours multiplié les protestations de désintéressement et d'affection !

Oh ! il se souvenait bien d'avoir pensé tout haut devant elle – comme il le faisait toujours en sa croyance aveugle – quand il songeait à son neveu et déplorait de ne pouvoir léguer la Roche-Soreix à un héritier mâle des comtes de Varouze... Savait-elle déjà, alors, que cet héritier existait ? En tout cas, elle ne l'ignorait pas depuis quelque temps... depuis que la veuve et les enfants de Gérard étaient ici.



Alors, prévoyant quelle serait l'attitude de son mari à l'égard de ces intrus, elle avait voulu les écarter de lui... pour qu'aucune parcelle de sa fortune n'allât s'égarer par là.

Gérault aurait-il donc eu raison, naguère, en l'accusant d'être une intrigante ?

Un gémissement s'échappa de la gorge contractée de l'infirmes. C'était chose affreuse de voir ainsi toute sa confiance qui s'écroulait... tout son amour qui chancelait devant cette révélation.

Non, non, il n'était pas possible qu'elle fût coupable à ce point ! Il avait tort de prendre les choses aussi tragiquement... Angelica, sans doute, avait craint qu'en l'état de son mari cette nouvelle de la mort de Gérault, cette arrivée de sa famille, lui causassent une trop violente émotion.

Elle attendait qu'il fût mieux, pour lui donner cette douleur et cette joie.

Mais la jeune veuve s'impatiait sans doute... elle se plaignait d'être ainsi tenue à l'écart et accusait la comtesse de torts imaginaires.

Puis il était fort possible que Brigida, en dehors de sa maîtresse, brutalisât les enfants. Cette femme avait toujours déplu à M. de Varouze, en dépit de la grande confiance que lui témoignait Angelica. Certainement, la comtesse ignorait la façon dont elle avait traité la petite Ourida. Et celle-ci, d'ailleurs, avait peut-être exagéré... Les enfants grossissent volontiers les faits. Et la mère pouvait l'y avoir incitée.

Quant aux lettres dont Ourida avait parlé, – ces lettres de Gérard que son oncle aurait refusé de lire, d'après les dires d'Angelica, – il n'était pas impossible que ce fût une invention de Medjine, désireuse d'innocenter son mari du tort d'ingratitude, en faisant croire qu'il avait écrit. Après tout, on ne savait ce qu'elle était, ce qu'elle valait, cette jeune femme pour laquelle Gérard s'était brouillé avec celui qui lui avait servi de père !

Oui, tout s'expliquerait... tout s'arrangerait bientôt... et Angelica, justifiée du soupçon de mensonge et d'intrigue, resterait pour lui la parfaite compagne... l'épouse dévouée qui

l'entourait de soins incessants.

Le malheureux homme, ainsi, tentait de se raccrocher à l'espoir. Il se refusait à envisager tant de perfidie... il voulait, de toute son âme, croire à l'innocence de la femme aimée.

Quoi ! ces yeux pleins de tendresse câline... ces lèvres au sourire ensorceleur... cette voix douce, caressante, auraient menti... peut-être depuis longtemps... peut-être depuis toujours ?

Non, non ! Et pourtant...

Quelques faits, maintenant, s'éclairaient pour lui d'un jour nouveau. Là où il n'y avait vu naguère rien que de naturel, il sentait maintenant découvrir la plus habile duplicité.

Il bégaya :

– Non... non !

Et un grand frisson le secoua... un frisson qui le glaça jusqu'à la moelle.

En arrivant, le surlendemain, M<sup>me</sup> de Varouze s'informa aussitôt de son mari près de Martin,

qu'elle rencontra sur le palier du premier étage.

Le valet répondit :

– Monsieur a passé deux mauvaises nuits, madame la comtesse, deux nuits très agitées.. Dans le jour, il était tranquille, et même très abattu.

– Vous lui avez donné de la potion, fait des piqûres ?

– Rien du tout, madame la comtesse. Monsieur a refusé tout.

Les sourcils d'Angelica se rapprochèrent.

– Oh ! rien à faire cette fois ! Monsieur s'est entêté... comme je ne l'avais jamais vu. « Je ne prendrai plus ces drogues-là, Martin, m'a-t-il déclaré, vous pouvez les jeter au feu. » Il avait un air très résolu, en disant cela. Et, alors, je n'ai pas pu insister. À moins d'employer la force. Mais je n'avais pas d'ordres de Madame...

En dessous, il jetait un sournois coup d'œil sur la physionomie contrariée de la comtesse.

Angelica dit sèchement :

– Vous n’avez pas à le faire, en effet... tant qu’il sera possible d’obtenir l’assentiment du malade. Ce sera d’ailleurs chose facile, j’en suis assurée.

Martin répliqua obséquieusement :

– Oh ! pour Madame la comtesse, bien sûr ! Moi, Monsieur m’envoie promener... Mais Madame, c’est autre chose.

À ce moment, M<sup>lle</sup> Luce apparut, venant du second étage où elle avait sa chambre, près de celles des domestiques. M<sup>me</sup> de Varouze l’interpella, tout en lui tendant la main :

– Bonjour, chère mademoiselle. Nous voici de retour... Ici, rien de nouveau ?

– Rien du tout, madame.

– La famille Lambert ?

– La jeune femme ne va pas mieux. Les enfants se portent bien.

– Ils ont été sages ?

– Très sages.

– Claire n’a pas bavardé... raconté des

histoires que sa pauvre mère lui a mises dans la tête ?

Le regard d'Angelica scrutait celui de l'institutrice, froid et impénétrable.

– Elle ne m'a rien raconté du tout.

– Bien... D'ailleurs, je connais trop votre parfait bon sens pour douter que vous n'accueilliez comme elles le méritent ces rêveries d'un pauvre cerveau affaibli, que l'enfant répéterait à tout venant – sans avoir conscience de leur portée – si je n'étais là pour l'en empêcher. Oui, vous avez toute ma confiance, mademoiselle Luce.

L'institutrice resta impassible et silencieuse, sous le regard d'ironique défi qui s'attachait à elle.

M<sup>me</sup> de Varouze ajouta :

– Allons, à tout à l'heure... Lea reprendra ses leçons dès cet après-midi. J'espère qu'à la longue vous finirez par mieux vous entendre, toutes deux.

Et la châtelaine se dirigea vers l'appartement

de son mari, où elle entra de son pas glissant, un peu félin.

M. de Varouze était encore au lit. Très pâle, les traits plus creusés encore qu'à l'ordinaire, les mains croisées sur le drap de toile fine, il était plongé dans une songerie douloureuse... toujours la même depuis la visite inattendue de sa petite-nièce.

Oui, le jour, la nuit, depuis lors, il n'avait eu que cette pensée... que cette hantise : Angelica savait que ces étrangers étaient la femme et les enfants de Gérard et elle ne lui en avait rien dit, bien qu'elle n'ignorât pas qu'il était prêt à les accueillir, à leur donner place au foyer où, hélas ! manquerait toujours son neveu bien-aimé.

Il cherchait des excuses à la coupable... il croyait en trouver, parfois... Et, l'instant d'après, le doute affreux, la presque certitude, le reprenaient, faisaient battre son cœur d'angoisse et de colère.

Ah ! que ne pouvait-il courir vers cette femme, vers ces enfants... s'assurer de leur identité, voir clair en toutes ces intrigues !... Hélas ! il était

infirmes, à la discrétion de sa femme... de sa femme dont il se méfiait, maintenant, après avoir eu à son égard la plus aveugle confiance. Seul, il ne pouvait rien... rien. Et l'impression de cette impuissance était atroce, alors qu'il eût voulu savoir... savoir à tout prix... et réparer.

Un léger bruit de pas vint à ses oreilles, un parfum pénétrant s'insinua dans l'air tiède de la chambre. M. de Varouze eut un léger frisson, entrouvrit les paupières et vit sa femme qui s'avançait vers lui.

– Eh bien ! cher Marcien, comment vous trouvez-vous ?

Elle se penchait, mettait un long baiser sur le maigre visage qui tressaillit au contact des lèvres fraîches.

Les mains de l'infirmes ne se tendirent pas pour saisir les siennes, pour l'attirer plus près de lui, comme il le faisait d'habitude. M. de Varouze répondit avec un accent un peu rauque :

– Mais pas plus mal... Votre voyage s'est bien passé ?



– Très bien. Lea est enchantée ; moi je suis un peu fatiguée, parce que nous avons dû nous presser pour faire toutes nos courses... Martin m'a dit, cher ami, que vos nuits avaient été agitées ?

– En effet. Mais cela n'a pas d'importance. J'y suis habitué.

– Quel raisonnement ! Vous connaissez le moyen de vous calmer. Pourquoi avez-vous refusé de l'employer ?

– Parce que je ne veux plus de ces drogues qui m'abrutissent.

Ces mots furent prononcés avec un accent de volonté qui, depuis longtemps, n'était plus usité chez le châtelain de la Roche-Soreix.

M<sup>me</sup> de Varouze tressaillit légèrement et regarda son mari avec plus d'attention. Qu'avait-il donc ? Quelque chose dans sa physionomie était changé, semblait-il... Et de quelle singulière façon il la regardait... comme s'il eût voulu scruter jusqu'au fond de son âme !

Elle répliqua suavement :

– Vous savez bien cependant qu'en votre état elles sont indispensables. Le docteur Blaisac vous les a ordonnées.

– En cas de trop fortes douleurs, oui... mais non pas à tout propos. Du reste, j'aime mieux souffrir davantage et garder ma tête libre.

– Allons, je vois que vous êtes devenu très déraisonnable pendant mon absence.

Sa main blanche, caressante, se posait sur les cheveux gris, très clairsemés maintenant.

– Mais nous changerons cela, n'est-ce pas, mon cher Marcien ? Vous continuerez de suivre les conseils de votre Angelica, dont vous connaissez tout l'amour dévoué... toute la profonde reconnaissance.

Il avait fermé les yeux. Et il écoutait en frémissant la voix câline... la voix de sirène. Ce qu'elle disait, était-ce mensonge, ou vérité ?

– ... Nous essayerons un nouveau traitement dont m'a parlé hier le docteur Sérana, de Clermont... Vous savez, celui qui a si bien soigné la nièce de Brigida, l'année dernière ? Je l'ai

rencontré là-bas, je lui ai décrit votre état. Il dit que celui-ci peut s'améliorer beaucoup, grâce à ce traitement dont il est l'auteur. C'est très simple, des piqûres fortifiantes, sans danger...

Le comte souleva ses paupières en répliquant :

– Je ne veux plus rien de cela, Angelica. Tous ces essais n'ont abouti à rien, qu'à me fatiguer, à m'abrutir davantage. J'ai résolu de changer quelque peu ma manière de vivre... de ne plus me confiner dans cet appartement... de sortir un peu dans le jardin.

Il regardait attentivement la comtesse et vit se contracter légèrement le fin visage.

Elle répéta, d'un ton stupéfait :

– Dans le jardin ? À quoi pensez-vous, mon ami ? Comment voulez-vous ?

– Martin et Laurent me porteront en bas. Avec le fauteuil roulant. Cela me fera plaisir de revoir tout cela... et de prendre l'air, en ces premiers jours d'automne.

– Vraiment, je ne permettrai pas une pareille imprudence ! Si nous étions en été, soit ! Mais les

jours sont fraîches, maintenant... et vous avez perdu l'habitude du grand air.

– En me couvrant bien, il n'y a rien à craindre... Aujourd'hui, le temps s'annonce superbe. Ce sera le jour de commencer une nouvelle existence.

Un éclair passa dans le regard d'Angelica. Toutefois, la voix restait aussi douce en répondant :

– Nous verrons cela, mon ami... Nous verrons à vous contenter du mieux possible.

Pendant ses pénibles méditations, M. de Varouze avait préparé un plan pour arriver à connaître la vérité au sujet de la veuve et des enfants de Gérard. Une fois dans le jardin, il dirait à son valet de chambre de le conduire à la maison de Mahault... et là, il ferait la connaissance de « M<sup>me</sup> Lambert ». Il lui parlerait, il demanderait à voir les papiers prouvant son identité. Celle-ci, une fois reconnue, il interrogerait Angelica... il verrait ce qu'elle opposerait pour sa défense.

Oui, il était résolu à braver la fatigue d'une telle démarche, car il fallait qu'il sut... oh ! le plus tôt possible !

Mais il songeait : « Si Angelica m'a trompé dans un but coupable, elle fera tout son possible pour m'empêcher de voir cette jeune femme. Comment s'y prendra-t-elle, en ce cas ? »

Cependant, M<sup>me</sup> de Varouze ne semblait avoir aucune intention d'empêcher la promenade souhaitée par son mari. Elle lui en parla elle-même, en venant lui apporter, ainsi qu'elle en avait souvent coutume, le bol de consommé par quoi le malade commençait toujours son déjeuner.

– Le temps s'annonce très beau pour cet après-midi, Marcien. Puisque vous voulez essayer de sortir, vous ne pouviez mieux choisir.

– En effet. Martin me préparera pour deux heures. D'ailleurs, je le lui dirai tout à l'heure.

– C'est cela. Buvez, mon ami. Ce bouillon est à point.

Le comte but quelques gorgées. Puis il fit observer :

– Il n'est pas excellent, aujourd'hui, le consommé de Marie-Louise... Je lui trouve même un certain goût désagréable.

– Vraiment ? Vous m'étonnez, mon ami. Vous savez pourtant comme moi que Marie-Louise est bonne cuisinière. Allons, buvez votre potage.

Le comte acheva de boire le bouillon et tendit la tasse d'argent à sa femme en répétant :

– Pas excellent du tout, en vérité !

Martin entra, apportant la suite du déjeuner.

M<sup>me</sup> de Varouze quitta son mari et gagna la salle à manger, où l'attendaient M<sup>lle</sup> Luce et Lea. Le comte acheva son repas, donna ses ordres au valet pour la promenade qu'il avait résolu de faire. Puis, Martin l'ayant quitté, il demeura seul dans le salon-fumoir d'où le domestique venait d'enlever le couvert.

De nouveau, le pauvre homme se replongeait en ses pensées anxieuses. Allait-il acquérir la certitude que sa femme était une intrigante et une créature pleine de fausseté ? Allait-il savoir, de façon indubitable, qu'il avait été joué... abominablement berné par cette Angelica si chère ?

Il frissonna en murmurant :

– Oh ! combien je voudrais que la petite fille eût menti !

Il restait là, immobile, ses mains décharnées

appuyées sur ses genoux, ses yeux chargés d'angoisse attachés sur un portrait d'Angelica suspendu en face de lui. Ce portrait était l'œuvre d'un peintre en renom et représentait la comtesse un an après son second mariage. Le charme câlin de la jeune femme, son sourire ensorceleur, la douceur féline du regard, tout ce qui faisait la séduction de M<sup>me</sup> de Varouze se trouvait représenté là avec beaucoup d'art et de vérité. L'auteur de ce tableau avait peut-être raison de dire que celui-ci était son chef-d'œuvre. Et la critique, ainsi que le public, avait ratifié son opinion, au Salon où il l'avait exposé, neuf ans auparavant.

« A-t-elle menti ? A-t-elle menti ? » se répétait le comte, eu attachant sur le gracieux visage souriant un regard qui, peu à peu, se voilait d'une brume, tandis que les paupières s'alourdissaient... s'alourdissaient étrangement.

Il songea : « Comme j'ai sommeil ! » Puis presque aussitôt, sa tête s'inclina sur le dossier du fauteuil et il perdit conscience de tout.

Une demi-heure plus tard, M<sup>me</sup> de Varouze



entra dans la chambre. Elle jeta un regard satisfait sur l'infirmes profondément endormi. Puis elle s'approcha, lui tâta le pouls et murmura :

– Bon... très bien.

Après quoi, elle quitta la pièce. Croisant Martin dans l'antichambre, elle lui dit :

– Ne dérangez pas Monsieur, il dort. Après ces deux mauvaises nuits, c'est chose excellente pour lui.

– Ah ! bien sûr, madame la comtesse. Je vais seulement aller mettre du bois sur le feu. Madame croit-elle que Monsieur fera quand même sa promenade ?

– Je l'ignore. Cela dépendra de l'heure à laquelle il se réveillera.

Elle entra dans le salon précédant sa chambre et referma soigneusement la porte. Quant à Martin, il gagna le fumoir, jeta un coup d'œil investigateur sur son maître, alla mettre un morceau de bois dans la cheminée puis se rapprocha du dormeur, qu'il considéra fort attentivement pendant un long moment. Alors,

hochant la tête, il murmura, un sourire de raillerie mauvaise sur ses lèvres pâles :

– Ça ne m’a pas trop l’air d’un sommeil naturel ! Sans doute, cette canaille de femme trouve que le vieux ne s’abrutit pas assez vite. C’est sûr qu’il résiste bien ! Mais elle en viendra tout de même à bout !

Et, haussant les épaules, il ajouta cyniquement :

– Après tout, ça les regarde. Elle paye bien. Et puisqu’il n’y a pas moyen de la faire chanter, à cause de cet infernal Clesini qui me tient... Ah ! si, un jour, je pouvais me venger de celui-là et lui tordre le cou !

Le valet tendit son poing menaçant vers un être invisible, tandis qu’une ignoble expression de haine transformait sa physionomie. Puis tournant les talons, il quitta la pièce. À pas feutrés, il s’approcha de la porte qui donnait sur le salon de la comtesse et appuya son oreille contre la serrure. Il resta là plus de cinq minutes. Puis, se redressant avec un geste de dépit, il s’éloigna en murmurant :

– Elles parlent tout bas... toujours tout bas.

C'était bien la peine de m'esquinter à apprendre l'italien. Pourtant, ça doit être intéressant ce qu'elles se disent en si grand mystère, ces deux coquines-là.

Les « deux coquines » en question, c'étaient M<sup>me</sup> de Varouze et sa fidèle Brigida. Celle-ci attendait sa maîtresse dans le salon et, quand elle la vit paraître, demanda vivement, aussitôt la porte refermée :

– Eh bien ?

– Il est endormi. En voilà pour une heure au moins. Quand il se réveillera, il ne demandera qu'à rester tranquille.

– Bon. Nous voilà en paix pour aujourd'hui. Mais s'il recommence demain ?

– Il ne recommencera pas. J'augmenterai la dose de morphine, ce soir, peut-être aurai-je quelque peine à lui faire accepter cette piqûre, mais j'y arriverai en lui disant qu'elle est destinée à le fortifier. Il a toujours cédé parce qu'il avait confiance en moi. Il cédera encore aujourd'hui...

et jusqu'à la fin.

– Cependant, ce matin, quand tu l'as revu, tu as trouvé quelque chose de changé en lui...

– Oui. Une impression... une imagination, peut-être. Que pouvait-il y avoir ? Je n'ai commis aucune maladresse. Martin ne laisse pénétrer personne près de lui.

– Cette idée de promenade dans le jardin... que signifie-t-elle ?

– Rien du tout, probablement... Une idée de malade. Mais comme je ne veux pas qu'il en prenne l'habitude, j'ai coupé court. Il ne doit plus quitter sa chambre, car, de cette manière seulement, nous pouvons exercer sur lui une complète surveillance.

– Certes ! Maintenant, je vais jeter un coup d'œil sur la maison de Mahault. Ils sont bien gênants, cette femme et ces enfants ! Tu devrais trouver un moyen de t'en débarrasser, ma petite Angelica.

– Oh ! Medjine nous délivrera de sa présence un de ces jours, sans que nous ayons à nous en

mêler. Je verrai alors ce que je ferai des enfants. Pour le petit garçon, il n'y aurait aucun inconvénient à l'éloigner d'ici... et même ce serait préférable, à cause de sa ressemblance avec Gérauld. Mais Claire, trop intelligente, a déjà compris trop de choses pour qu'il n'y ait pas danger à la mettre en contact avec des étrangers. Enfin, nous verrons. Il n'y a pas péril en la demeure puisque, pour le moment, la mère et les enfants se tiennent parfaitement tranquilles.

La femme de charge marmotta, avec un air de menace :

– Qu'ils s'avisent de ne pas marcher droit, les uns ou les autres... et ils auront affaire à moi !

La nuit commençait d'envahir la chambre qu'éclairaient en partie les braises ardentes du foyer. Le lit restait dans la pénombre, le grand lit de chêne où était étendu M. de Varouze. Un mal au cœur, un affreux mal de tête, avaient suivi son lourd sommeil. Angelica l'avait fait coucher aussitôt. Et, maintenant, il était là, essayant de rassembler les idées en son pauvre cerveau fatigué, plein de brumes.

Martin entra, apporta une tisane. Le comte repoussa la tasse en balbutiant :

– Non... non !

– Cependant, monsieur, il faut prendre quelque chose. C'est de la menthe. Monsieur l'aime bien, à l'ordinaire.

– Non... non ! Plus rien !

Et comme Martin restait là, hésitant, sa tasse à

la main, M. de Varouze ferma les yeux en répétant encore :

– Plus rien... plus rien !

Le valet s'éloigna. Dix minutes plus tard, la comtesse entra à son tour et vint se pencher sur son mari. Celui-ci paraissait dormir paisiblement. Elle resta là un moment, regardant avec attention le pâle visage creusé, puis elle quitta la pièce.

Quand elle ne fut plus là, il ne bougea pas davantage. Pourtant, il ne dormait pas. D'atroces pensées bouillonnaient en son cerveau... des pensées qu'il essayait de repousser, mais qui revenaient, horrible hantise, cauchemar affreux, dont frémissait de terreur tout son pauvre corps malade.

Lentement, la brume s'écartait de son esprit. Il n'y restait qu'une immense... qu'une douloureuse fatigue. Une lucidité relative succédait à la singulière torpeur de tout à l'heure. Et le malheureux songeait : « Elle n'a pas voulu que je sorte... C'est donc qu'elle avait peur de quelque chose... c'est qu'elle craignait que je sache. »

Mais si elle était capable de cette chose abominable : abuser de la confiance, de l'amour de son mari pour l'empêcher, par tous les moyens, de connaître la vérité sur Gérard, sur sa veuve et ses enfants... alors, de quoi ne pouvait-on pas encore la soupçonner ?

« Par tous les moyens »... Oui, voilà ce qu'il venait de penser... voilà quelle épouvantable idée venait de le glacer jusqu'aux moelles.

Par tous les moyens... Elle n'avait pas regardé, en effet, à lui administrer ce puissant soporifique, dont l'effet était sur lui si pénible. Et ceci lui remettait en mémoire l'insistance dont elle usait pour faire accepter à son mari les stupéfiants qu'il avait en grande méfiance.

Cherchait-elle donc son abrutissement... et sa mort plus prompte ?

Il eut un grand frisson d'horreur... Oh ! non, non, pas cela ! Il ne voulait pas imaginer cela !

Maintenant, la nuit était venue. Martin avait apporté une lampe et, après un coup d'œil jeté sur son maître, s'était éloigné silencieusement. Un



peu après arriva Angelica. M. de Varouze ne bougea pas. Il entendit le pas léger qui glissait sur le tapis. Il sentit le pénétrant parfum qui arrivait jusqu'à lui et, bientôt, sur son visage, le souffle de sa femme penchée sur lui, écoutant sa respiration un peu courte. Oh ! quelle tentation de la saisir aux épaules et, visage contre visage, de lui crier : « Tu as menti ! Avoue-le ! Fais-moi grâce de tes caresses hypocrites, de tes soins qui, peut-être, me mènent à la mort ! »

Mais il se raidissait pour rester immobile. Ce n'était pas le moment d'entamer la lutte. Il était trop las encore, trop brisé par ces nouvelles révélations, trop torturé par les soupçons horribles dont il ne pouvait se dégager.

La comtesse le quitta. Une heure passa encore. Puis Martin reparut, apportant le dîner. Il posa le plateau qu'il tenait sur une table près du lit et dit à haute voix :

– Monsieur le comte, il faut vous réveiller. Voilà l'heure du dîner.

M. de Varouze ouvrit les yeux, regarda le valet et répliqua :

– Donnez-moi seulement un œuf à la coque.

– Bien, comme Monsieur voudra.

Quand il fut servi, M. de Varouze dit au domestique :

– Je n’ai plus besoin de vous... Et prévenez Madame que je vais me rendormir, afin que personne ne vienne me déranger.

En dépit de cette recommandation, la comtesse, une demi-heure plus tard, apparaissait dans la chambre. M. de Varouze, immobile, l’entendit qui s’approchait. Voyant qu’il ne bougeait pas, elle appela :

– Marcien !

Il entrouvrit les paupières, en demandant avec un accent irrité :

– Pourquoi me réveillez-vous ?

– Il faut que je vous fasse une piqûre camphrée, mon très cher.

– J’ai dit à Martin – et il a dû vous le répéter – que je ne voulais plus de piqûres, ni aucune de ces drogues plus ou moins malfaisantes dont vous

me comblez.

Il avait ouvert les yeux complètement, cette fois, et considérait avec une attention aiguë le gracieux visage. Ainsi donc, il put le voir tressaillir à ces derniers mots... il put remarquer la lueur de colère inquiète qui jaillissait des prunelles d'Angelica.

Mais la voix restait suave en répliquant d'un ton de surprise attristée :

– Que dites-vous là, mon pauvre ami ? Je crois que vous n'êtes pas encore très bien réveillé... que vous continuez encore quelque mauvais rêve...

– Plût au Ciel que ce fût un rêve ! Mais ne cherchez plus à me berner, Angelica. Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Je sais...

Il appuya sur ce mot en regardant fixement la jeune femme qui se raidissait pour rester impassible.

– ... Je sais pourquoi vous m'avez endormi cet après-midi afin que je ne quitte pas ma chambre, que je ne sorte pas dans le jardin.

Elle riposta d'un ton de tendre compassion :

– Pauvre cher Marcien, vous divaguez !...

C'est le résultat de ce sommeil trop lourd et trop prolongé. Mais l'huile camphrée va vous remettre d'aplomb.

Il bégaya, avec une sourde violence :

– Je ne veux rien... rien de vos mains ! Ah ! il fallait que j'aie un tempérament de fer pour résister à tous les stupéfiants que vous m'avez sournoisement administrés, depuis des années ! Oui, j'y vois clair maintenant ! Je comprends pourquoi ma santé ne s'est pas améliorée...

Elle l'interrompt, en joignant les mains :

– Marcien... mon pauvre Marcien ! Ah ! que s'est-il donc passé dans votre malheureux cerveau ? Cher, cher ami, cessez de dire des choses épouvantables qui me brisent le cœur !

Elle se penchait, essayait de l'entourer de ses bras. Mais il la repoussa d'un brusque mouvement.

– Laissez-moi ! Faites-moi grâce de vos hypocrisies !

– Marcien, calmez-vous ! Je vais m'éloigner, puisque ma présence vous agite. Mais ne me regardez pas ainsi ! Vous me faites trop souffrir !

Il bégaya :

– Vous mentez ! Vous mentez ! Vous avez toujours menti ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que la veuve et les enfants de Gérard étaient ici ?

Angelica ne put réprimer un tressaillement. Tout aussitôt, d'ailleurs, elle se reprit et dit avec beaucoup de calme :

– Qui donc vous a raconté cela ?

– Peu importe, je le sais... Vous m'avez fait croire que cette jeune femme s'appelait M<sup>me</sup> Lambert...

– Je vous ai répété ce que m'a dit cette personne, dans un instant de sincérité. À d'autres moments, elle prétend être en effet la veuve de Gérard. Mais elle n'a aucun papier prouvant son identité. J'en ai conclu qu'elle n'était qu'une aventurière et, pour vous épargner une émotion inutile, qui pouvait vous être dangereuse, j'ai cru devoir vous laisser dans l'ignorance de ses

prétentions, non justifiées, je vous le répète.

– Vous avez eu tort. C’était à moi d’en juger.

– Du moment où cela vous contrarie tant, je regrette beaucoup d’avoir agi ainsi. Dès que vous serez mieux, vous pourrez vous faire conduire à la maison de Mahault pour voir cette étrangère. Ainsi, vous vous rendrez compte du peu de crédit qu’il convient de lui accorder... vous reconnaîtrez que j’ai agi avec prudence en la tenant à l’écart.

Le comte réprima un mouvement de surprise en glissant vers sa femme un regard perplexe et méfiant. Quoi ! d’elle-même, elle lui offrait de se mettre en rapport avec la jeune veuve ? Que signifiait cela ? Elle ne craignait donc pas qu’une révélation fâcheuse pour elle sortît de cette entrevue ?

Il dit d’un ton lassé, car une immense fatigue s’emparait de son pauvre corps affaibli, de son cerveau tourmenté :

– Nous verrons cela demain. Il me faut maintenant du repos.

– Soit, je vais me retirer, cher ami... Alors, pas

de piquêre ?

Il dit sourdement :

– Non !

Elle borda le lit, prépara la veilleuse, couvrit le feu dans l'âtre. Après quoi, elle vint mettre un baiser sur le front de son mari, en murmurant suavement :

– Ah ! comme j'oublie tout ! Comme je vous chéris quand même, mon pauvre aimé !

Il eut un frisson, ébaucha un geste pour la repousser. Elle ne parut pas s'en apercevoir et quitta la pièce où continua de demeurer le parfum pénétrant qu'elle affectionnait.

Enfin ! Enfin, il était seul !

Ah ! cette femme... cette femme tant aimée qu'il lui fallait soupçonner... qu'il venait d'accuser.

Mais oui, sous le coup de l'indignation et de la douleur, il l'avait accusée d'avoir volontairement nui à sa santé... à ses facultés intellectuelles. Il l'avait accusée d'avoir menti, au sujet de la jeune veuve et de ses enfants.

Maintenant, après l'avoir vue faire front avec autant de calme, avec une inaltérable présence d'esprit... après avoir entendu ses explications au sujet des habitants du vieux logis, le pauvre homme se demandait avec angoisse : « Est-elle vraiment coupable ? »

Et, de nouveau, tous les doutes, toutes les tragiques incertitudes se heurtaient dans le cerveau affaibli, dans l'âme angoissée de l'infirme.

Pendant ce temps, dans la chambre de la comtesse, celle-ci racontait la scène qui venait de se passer à Brigida, appelée par une impérative sonnerie. La femme de charge, en l'écoutant, s'exclamait sourdement. M<sup>me</sup> de Varouze conclut, d'une voix brève où passaient des frémissements de colère :

– Quelqu'un lui a donc appris la véritable identité de cette femme et de ses enfants... quelqu'un lui a inspiré des doutes sur moi... C'est une chose certaine, n'est-il pas vrai ?

– Oh ! absolument certaine ! Et c'est ce quelqu'un-là qu'il faut connaître.



– Il n’y a pas à chercher bien loin. Ce ne peut être qu’un des domestiques... ou M<sup>lle</sup> Luce.

– Oh ! celle-là... voilà qui ne m’étonnerait pas d’elle !

– Eh bien ! j’en serais, au contraire, fort étonnée, moi. Elle sait bien qu’elle risquerait trop en faisant obstacle à mes projets.

– Elle pense peut-être que la signora Clesini ne mettrait pas sa menace à exécution.

– Allons donc, elle est bien trop intelligente pour n’avoir pas compris quelle femme vindicative et résolue est mon amie Sephora... et combien moi-même je serais peu disposée à pardonner. Toutefois, je l’interrogerai. Mais il faudrait faire aussi une enquête habile près des domestiques.

– Je m’en charge. Quant à la petite Claire, car elle seule a pu bavarder...

– Probablement. Sa mère, d’ailleurs, est bien trop craintive pour avoir enfreint ma défense.

– Eh bien ! je la punirai de telle sorte que, cette fois, elle ne recommencera plus, la maudite

créature !

Brigida avait en ce moment une physionomie véritablement féroce. Mais la comtesse mit la main sur son bras en disant d'un ton d'autorité :

– Pas de violence inutile, Brigida. Ce sont des choses qui pourraient se retourner contre nous. Évidemment, nous la punirons si nous découvrons qu'elle est coupable... mais pas de façon à nuire immédiatement à sa santé, comme l'autre fois.

– Moi, je crois qu'il vaudrait mieux étouffer cette petite vipère avant qu'elle nous joue d'autres tours. Enfin, si ce n'est pas ton avis...

– Non, pas du tout. Mais, par exemple, il est une autre mesure qui s'impose. Le petit Étienne ressemble trop à son père. Cette ressemblance a toutes chances de s'accroître avec l'âge... et déjà, elle peut être remarquée de ceux qui ont connu Gérard. Il faut donc éloigner l'enfant d'ici.

– L'éloigner ? Comment ?

– Ricardo Clesini se chargera de le placer, à

l'étranger autant que possible. Quant à l'enlèvement, j'en chargerai Orso.

– Hum ! Il te demandera une belle somme !

Angelica eut un sourire d'ironie.

– Peut-être pas. Il lui suffira de savoir qu'il me fait plaisir en me rendant ce service.

– Ah ! tu es bien capable d'y arriver ! Mais que raconterons-nous, pour la disparition du petit ?

– Nous serons là-dessus aussi ignorantes que les autres... L'enfant aura pu être enlevé par quelque romanichel qui se serait introduit dans le parc. Cela ne souffre pas la moindre difficulté.

– Il faudra qu'Orso agisse avec beaucoup d'adresse.

– Oh ! il en a quand il veut ! Il l'a bien montré, à l'époque où il volait des bijoux pour me les offrir. Cette fois, il volera un enfant... pour me sortir d'embarras. Je lui tracerai d'ailleurs tout son plan. Mais il faut que ce soit fait le plus tôt possible. Il ne restera plus alors que la mère et la fille. Or, je ne crains rien de Medjine, qui n'est

que peur et faiblesse. Quant à la petite, en la terrorisant par des menaces, nous la forcerons à répondre comme nous voudrons, au cas où quelqu'un l'interrogerait.

– Mais comment t'en tireras-tu avec ton mari ?

Angelica eut un rire sourd, qu'accompagnait un haussement d'épaules plein de mépris.

– Avec mon mari ? Ah ! ma bonne Brigida, je ne m'en inquiète guère ! En peu de temps, j'aurais repris toute mon emprise sur lui... et il me demandera pardon de tous ses soupçons.

– Mais s'il persiste à vouloir connaître la femme et les enfants ?

– Eh bien ! je les lui montrerai. Du moins Medjine et sa fille, puisque le petit garçon aura été enlevé par les romanichels, ou autres rôdeurs de ce genre.

– Mais si elles parlaient, pourtant ?

– Medjine n'osera pas, après le petit entretien que j'aurai auparavant avec elle. Et l'enfant se taira aussi, car je la menacerai de la séparer à jamais de sa mère.

Brigida hochait la tête.

– C'est égal, tu risques gros !

– La fortune est aux audacieux. Si je n'agis pas ainsi, avec une apparente loyauté, Marcien conservera des doutes. J'aurai donc à lutter contre sa volonté... à employer moi-même la force, chose toujours désagréable et souvent périlleuse, surtout quand il faut avoir un aide et complice... Tandis qu'en agissant par la persuasion, par la « franchise »...

Un cynique sourire entrouvrait ses lèvres à ce dernier mot.

– ... on obtient des résultats bien meilleurs et plus sûrs. D'ailleurs, j'ai le temps d'y réfléchir, le comte ne veut plus de morphine... mais il y est trop habitué maintenant pour que cette brusque interruption ne le mette pas dans un état de dépression extrême. Ainsi donc, d'ici à plusieurs jours, il ne sera pas en état de se faire descendre au jardin... Il n'aura même pas la force de recevoir les enfants, au cas où il le voudrait. Après cela, Étienne aura disparu... Nous verrons alors ce qu'il convient de faire... s'il vaut

décidément mieux permettre une entrevue avec Medjine et sa fille.

Brigida murmura :

– C'est qu'elles sont capables de l'attendrir, de le convaincre... rien qu'avec leur air, leurs yeux... ceux de la petite surtout.

– Oui, c'est vrai... Mais il sera difficile d'empêcher cette entrevue... à moins d'employer la force, je le répète. Au reste, que risquons-nous ? Admettons que la femme et l'enfant parlent, malgré ma défense !... Elles ne pourront rien présenter à l'appui de leurs assertions, puisque j'ai eu la précaution de faire disparaître leurs papiers. Cela, je le ferai adroitement ressortir près de Marcien. Il voudra probablement demander à Constantinople les actes d'état civil que Medjine assurera s'y trouver. Mais, en attendant qu'ils lui arrivent, je le travaillerai de mon mieux, moralement et physiquement... c'est-à-dire que je le déciderai à reprendre cette morphine dont maintenant il lui sera très dur de se passer. Alors j'augmenterai les doses, pour qu'il oublie ces étrangères et son fameux Gérault.

Brigida eut un signe approbateur.

– Oui, il serait vraiment temps que tu sois délivrée de ces ennuis. C'est égal, je n'aurais jamais cru que, quoi qu'on lui dise de toi, il pût jamais te soupçonner !

Angelica eut un éclair de rancune violente dans le regard, en ripostant :

– Ceci, je ne l'oublierai pas et je le lui ferai payer. Allons, je vais maintenant interroger M<sup>lle</sup> Luce. Et, demain matin, je partirai pour Clermont afin de téléphoner à Sephora de m'envoyer immédiatement Orso.

Tout en se dirigeant vers la porte, elle ajouta :

– Dans une entreprise comme la nôtre, il y a toujours des aléas... des embarras passagers. Mais tout s'arrange avec de l'habileté... surtout quand on a su, comme nous, faire l'isolement autour de celui qu'on veut tenir à discrétion. Et cet isolement sera beaucoup plus complet maintenant, car personne du dehors n'aura désormais accès près de lui.

– On dira que tu le séquestres.

– On dira – ce qui sera la vérité – qu’il est de plus en plus malade et ne peut recevoir sans grande fatigue.

Sur ces mots, elle quitta la pièce et gagna, au rez-de-chaussée, la bibliothèque où Lea parcourait un journal enfantin en bâillant beaucoup, tandis qu’un peu plus loin M<sup>lle</sup> Luce brodait un col pour son élève.

Angelica s’approcha de sa fille et mit une main caressante sur ses cheveux.

– Tu as sommeil, chérie. Ce matin, nous nous sommes levées de bonne heure. Va donc te coucher.

Lea se fit prier, pour la forme, puis consentit enfin et, après un baiser de sa mère, quitta la bibliothèque avec un « Bonsoir, Mademoiselle » à peine murmuré, auquel l’institutrice répondit de la même façon.

Angelica vint s’asseoir près de M<sup>lle</sup> Luce et se pencha pour regarder le col.

– Parfait ! Ce dessin est ravissant ! Je serais vraiment désolée d’avoir à me séparer d’une fée



comme vous, mademoiselle !

Luce continua paisiblement de travailler. M<sup>me</sup> de Varouze poursuivit, après un petit temps de silence :

– J’espérais que vous ne me mettriez pas dans la pénible alternative d’y songer. Mais pourquoi donc avez-vous été répéter à mon mari les divagations de cette pauvre M<sup>me</sup> Lambert ?

Cette fois, M<sup>lle</sup> Luce s’interrompit et leva sur son interlocutrice un regard stupéfait.

– Moi, je... ? Mais, madame, je ne comprends rien à ce que vous voulez dire. Je n’ai pas vu M. de Varouze... et M<sup>me</sup> Lambert ne m’a d’ailleurs absolument rien dit.

– Elle, ou sa fille, peut-être ?

– Ni l’une ni l’autre... Quant à M. de Varouze, je ne l’ai pas vu depuis qu’il ne descend plus de sa chambre. Ainsi donc, je me demande ce que vous voulez dire, madame.

Froidement, fièrement, elle regardait en face la comtesse.

Angelica eut un sourire bénin.

– Oh ! chère mademoiselle, ne vous offendez pas de cette enquête ! Mais une indiscretion a été commise, près de mon mari, une indiscretion qui m'est fort désagréable et qui l'a, ce pauvre cher ami, beaucoup impressionné, au grand détriment de sa santé. Je lui avais caché les prétentions de cette jeune femme, une aventurière, n'ignorant pas combien le seul rappel du souvenir de son coupable neveu lui serait douloureux. Et quelqu'un est venu lui rapporter ces mensonges... lui dire même contre moi les pires calomnies ! Ce quelqu'un, il faut que je le connaisse pour l'éloigner... le chasser après l'avoir puni comme il le mérite.

M<sup>lle</sup> Luce, impassible, répliqua :

– Je ne puis vous donner aucune indication à ce sujet.

– Vraiment ? Je m'imaginai que... que c'était vous, peut-être, qui aviez commis cette imprudence. Eh bien ! voyez en quelle estime je vous tiens ! À vous, je pardonnerais, si vous m'avouiez bien simplement ce... cette indiscretion. Je vous dirais seulement : « Ne

recommencez pas, chère mademoiselle, et montrez plus de zèle, plus de dévouement que jamais... car je serais désolée de faire intervenir mon amie Sephora. »

Le regard d'Angelica s'enfonçait dans celui de l'institutrice. Mais rien ne bougea sur le beau visage. Du même ton froid, sans un frémissement, Luce répondit :

– Je n'ai rien à avouer, madame. Une fois de plus, je vous répète que je n'ai pas vu M. de Varouze et que les habitants de la maison de Mahault ne m'ont fait aucune confidence.

– Bien, bien, mademoiselle, je vous crois. Il faut donc que je cherche ailleurs le coupable. À moins que... Oui, ne serait-il pas possible que la petite Claire ait réussi à pénétrer dans le château et soit arrivée jusqu'à mon mari ?

– Cela, je l'ignore, madame. Toutefois, la chose me paraît difficile.

– Difficile, oui... mais pas impossible... surtout si elle avait été quelque peu aidée...

À nouveau, le regard de la comtesse pesait sur

celui de Luce.

L'institutrice eut un léger froncement de sourcils, qu'accompagnait un hautain mouvement de sa belle tête.

– Qu'avez-vous donc à me soupçonner ainsi, madame ? Que m'importent, à moi, vos arrangements, vos affaires de famille ! J'accomplis strictement le rôle qui m'est assigné ici... le reste ne me regarde pas.

Une sorte de mépris vibrat dans le ton sec et décidé. M<sup>me</sup> de Varouze parut hésiter un instant, puis sourit aimablement.

– Je ne doute pas de votre parole, mademoiselle. Une Francueil ne saurait mentir... pas plus qu'aucun membre de cette noble famille ne serait capable de faillir à l'honneur, ni de manquer à la plus stricte probité...

Le beau visage blêmit soudainement, une lueur de farouche douleur s'alluma dans les prunelles sombres.

Angelica poursuivait, du même ton gracieux :

– Je crois donc absolument que vous n'êtes

pour rien dans cette affaire... un peu désagréable, et qui aurait pu amener de graves ennuis entre mon mari et moi, si nous n'avions été des époux très unis, parfaitement confiants l'un dans l'autre... Allons, bonsoir, chère mademoiselle. Continuez votre travail de fée, qui ornera si joliment la robe de velours bleu que je ferai faire pour Lea cet hiver.

Elle tendit la main à M<sup>lle</sup> de Francueil, qui la prit sans la serrer, puis elle sortit de la bibliothèque.

Quand la porte se fut refermée sur la châtelaine, M<sup>lle</sup> Luce joignit les mains en songeant avec une douloureuse amertume :

« Ah ! cette misérable femme ! Pauvre petite fille, voilà donc d'où elle venait ! Mais quel chemin avait-elle pris pour arriver jusqu'à M. de Varouze ? »

Angelica, elle, s'en retournait vers son appartement et, après un rapide conciliabule avec sa confidente, quittait le château pour se diriger vers la maison de Mahault, dans la nuit éclairée par la lune à son premier quartier.

Chaque soir, Brigida enfermait les trois prisonniers – car étaient-ils autre chose ? – et emportait la clef du logis. Cette clef, M<sup>me</sup> de Varouze s'en était munie et s'en servit pour pénétrer dans la maison silencieuse. Puis, délibérément elle ouvrit la porte de la chambre où couchaient Medjine et sa fille.

Ourida venait de se mettre au lit quand apparut sur le seuil la silhouette mince qu'éclairait à peine la lampe que la petite fille s'apprêtait à éteindre.

Medjine eut une exclamation étouffée, puis balbutia :

– Madame de Varouze !

L'enfant répéta, d'un ton surpris :

– Madame de Varouze !

Angelica s'avança vivement, prit la lampe, de façon que la lueur se répandait sur le visage d'Ourida, et dit à brûle-pourpoint :

– Je viens savoir, Claire, pourquoi vous vous êtes permis de vous introduire près de M. de Varouze et de lui raconter des mensonges ?

L'enfant devint très rouge et, pendant quelques secondes, la stupéfaction, l'effroi apparurent dans son regard.

Quant à la pauvre Medjine, elle avait retenu à grand-peine un gémissement de terreur.

Angelica eut un sourire mauvais.

– Ah ! vous vous figuriez que je n'en saurais rien, petite créature fausse et insoumise ? Et vous, madame, voilà de quelle façon vous récompensez les soins que nous avons pour vous ? Voilà comment vous nous remerciez de l'hospitalité que vous recevez ici ?

Medjine bégaya :

– Je n'ai rien fait... je ne voulais pas...

– Allons, pas de mensonges ! Mon mari connaît maintenant vos prétentions au nom de Varouze ; or, il m'est prouvé que vous seule, par l'intermédiaire de votre fille, avez pu l'en avertir.

– Mes prétentions ? Mais je suis bien...

– Comment le prouverez-vous ? Où sont vos papiers ?

– Mes papiers ? Mais je les avais ! Ils ont disparu.

– Oh ! il est toujours facile de conter des histoires de ce genre ! Au premier moment, je vous ai crue... mais, depuis, je me suis convaincue que vous n'étiez qu'une aventurière.

Medjine répéta d'une voix haletante :

– Une aventurière !

La comtesse continuait imperturbablement :

– Par pitié pour votre état de santé, je vous ai quand même gardée ici. Mais je ne souffrirai pas que vous profitiez de ma mansuétude pour intriguer près de mon mari. Au reste, je vous avertis que ce serait désormais chose inutile. Impressionné un moment par les racontars de cette petite, bien stylée par vous, M. de Varouze n'a pas eu de peine à reconnaître leur fausseté, aussitôt que je la lui ai démontrée.

Medjine bégaya :

– Mais... vous savez bien... vous savez bien que c'est vrai !

– Je ne sais rien du tout.



– Pourtant... pourtant...

– Allons, taisez-vous... et retenez bien ceci : je vous pardonne pour cette fois, à vous, à votre fille... mais je vous avertis que si vous recommenciez, je saurais vous punir toutes deux de façon terrible.

Elle s'interrompt un moment, en jetant un froid regard sur la jeune femme blême et terrifiée, sur la petite fille maintenant toute pâle, mais dont les beaux yeux brillaient de colère et de révolte. Puis elle reprit :

– Il est possible qu'un jour ou l'autre vous voyiez M. de Varouze. S'il se trouvait mieux, il pourrait avoir la fantaisie de se promener dans le jardin et celle, aussi, de venir jusqu'à cette maison pour reconnaître l'étrangère qui se pare audacieusement du nom de Varouze. À ses questions, vous répondrez ceci : vous êtes bien M<sup>me</sup> Lambert, veuve d'un petit employé français d'une banque de Constantinople. Ayant entendu parler de Gérard de Varouze, de sa brouille avec son oncle, et sachant qu'il était mort, ainsi que sa femme, vous avez eu l'idée de vous faire passer

pour celle-ci et de venir demander aide et protection au comte de Varouze... Or donc, devant celui-ci, vous reconnâtes humblement votre mensonge, celui que vous avez imposé à votre fille et vous implorerez son pardon afin de n'être pas chassée d'ici.

Medjine l'écoutait, en attachant sur elle ses grands yeux dilatés.

Angelica poursuivit encore :

– Voilà ce que vous raconterez à mon mari. Mais, au cas où vous auriez idée de lui dire autre chose, soyez avertie que je vous châtierais cruellement. Votre fille serait séparée de vous et jamais vous n'entendriez parler l'une de l'autre.

La malade gémit :

– Oh ! madame...

– Je le ferais, impitoyablement. Vous savez donc à quoi vous en tenir. Quant à vous...

Elle se tournait vers Ourida, qui serrait convulsivement l'une contre l'autre ses petites mains glacées.

– ... Comment avez-vous fait pour arriver

jusqu'au comte sans qu'on vous voie ?

L'enfant était bien résolue à ne pas parler du mystérieux passage, qu'elle seule connaissait, peut-être. « Mais, songeait-elle, pourvu que maman ne dise rien ! »

Elle répondit en soutenant sans peur le regard inquisiteur de la comtesse :

– Il n'y avait personne dans les corridors.

– Et vous avez pu trouver toute seule la chambre de M. de Varouze ?

– Oui, toute seule.

Angelica insista :

– Personne ne vous a aidée ?

– Non, personne.

– C'est votre mère qui vous a ordonné d'y aller ?

– Oh ! non. Au contraire, maman ne voulait pas.

– Alors, c'est vous qui avez décidé cette expédition ?

– Oui, parce que maman était malheureuse... parce que Étienne était battu. Il fallait que l'oncle de papa sache que nous étions là et vienne à notre secours.

Toute la petite âme énergique, sincère et valeureuse, s'affirmait dans le regard qui s'attachait sur M<sup>me</sup> de Varouze.

Celle-ci eut un frémissement de colère et sa main, durement, s'appesantit sur l'épaule de l'enfant.

– Vous êtes une effrontée... Brigida a vraiment raison en vous traitant de petit serpent. Mais nous viendrons à bout de vous, allez, ne craignez rien ! Maintenant, dites-moi ce que vous avez raconté à M. de Varouze.

– Je lui ai raconté la vérité.

Les doigts d'Angelica s'enfoncèrent dans l'épaule amaigrie et l'enfant jeta un cri de douleur.

Medjine s'écria, d'une voix étouffée par l'angoisse :

– Qu'as-tu ? Que lui faites-vous ?

– Moins que rien, un simple avertissement. Je n'aime pas qu'on se moque de moi, mademoiselle Claire. Répondez donc comme il convient à la question que je vous pose.

– Je lui ai dit que j'étais la fille de son neveu... que j'habitais avec maman et mon petit frère dans la vieille maison de Mahault... que vous vouliez que nous cachions notre vrai nom parce qu'il était toujours fâché contre papa et ne voudrait pas que vous nous gardiez ici.

– Et puis ?

– C'est tout.

– Comment, vous ne lui avez pas raconté que vous étiez très malheureuse, que vous aviez bien juste de quoi manger, que votre maman était mal soignée ?

L'enfant hésita, puis avoua :

– Oui, je lui ai dit un peu... Oh ! pas tout ! Je n'avais pas le temps... Et puis, il avait l'air si malade !

– Qu'a-t-il répondu à toutes vos histoires ?

– Il a dit qu'il aimait toujours papa... qu'il

nous aimerait aussi et qu'il changerait tout... Oh !  
il est très bon, l'oncle de papa !

Un soufflet, sec, nerveusement appliqué, retentit sur la joue délicate.

Ourida eut la force de réprimer un cri de douleur, à cause de sa mère... Mais elle, la pauvre Medjine, balbutia de sa voix brisée :

– Oh ! ne la frappez pas ! Ma pauvre petite Ourida !

– En voici un second pour vous apprendre à ne plus oublier que Claire Lambert, seule, existe ici. Maintenant, méditez bien tout ce que je viens de vous dire, pénétrez-vous bien de cette idée que mes menaces ne seront pas vaines et recevront leur exécution à la moindre faute de votre part. J'ai tout d'abord usé de patience à votre égard... mais, je vous l'affirme, désormais je sévirai sans pitié !

Sur ces mots, prononcés d'un ton implacable qui fit frissonner jusqu'aux moelles la malheureuse Medjine, M<sup>me</sup> de Varouze sortit de la chambre, puis de la vieille maison.

Tout en refermant la porte à clef, elle songea :  
« Non, je ne crois pas que Luce de Francueil soit  
pour rien là-dedans... Ni elle ni personne d'autre,  
d'ailleurs. La petite a dû agir elle-même... Car  
elle est terriblement intelligente et perspicace,  
cette enfant-là ! Nous aurons bien besoin de nous  
méfier et de la surveiller de près. Mais nous  
saurons y pourvoir... et j'ai déjà à ce sujet une  
excellente idée. Quant à l'entrevue que Marcien  
veut avoir avec cette femme et sa fille... eh bien !  
il sera plus prudent que je l'empêche, car, malgré  
tout, je me méfie... et elle a si peu l'air d'une  
aventurière, cette Medjine ! »

À suivre... dans « *Salvatore Falnerra* ».





Cet ouvrage est le 230<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.